Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

1409996

REFLEXIONS MORALES

DE

L'EMPEREUR

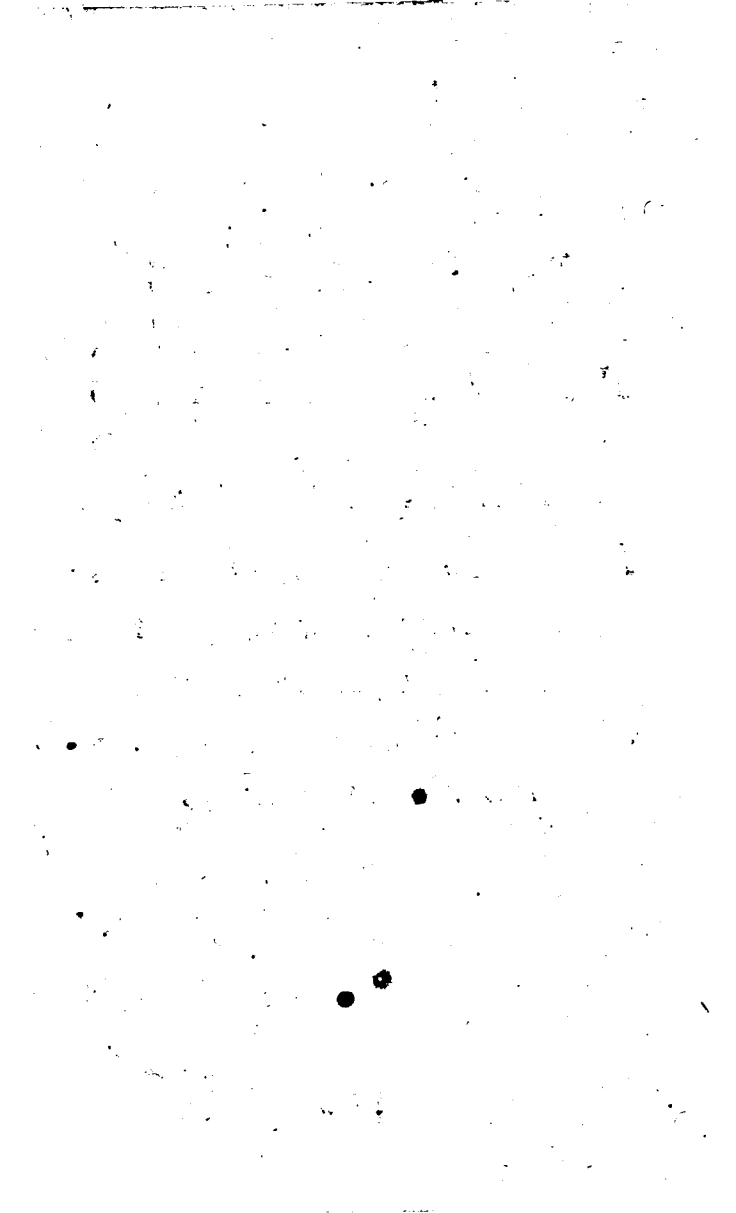
MARC ANTONIN.

AVEC DES REMARQUES

De Mr. & de Mad. DACIER.

Troiſiéme Edition, où l'on a mis les Remarques ſous le Texte.

TOME SECOND.



REFLEXIONS MORALES DE L'EMPEREUR MARC ANTONIN.

LIVRE SIXIE'ME.

I. LA matiere de l'Univers eſt obéïſſante & ſouple, & l'eſprit qui la gouverne, n'a en ſoy aucune cauſe qui

I. *LA matiere de l'Univers eſt obéïſſante & ſouple.*] Antonin avoit corrigé l'opinion extravagante de quelques Stoïciens, qui ſoutenoient que Dieu trouvoit quelquefois la matiere deſobéïſſant & revêche, & que comme il ne l'avoit pas creée, & qu'elle étoit éternelle auſſi bien que luy, il n'avoit ſur elle qu'un pouvoir fort limité; impieté que les Peres ont heureuſement combatuë.

qui le porte à mal faire, car il n'a nulle méchanceté ; auſſi ne fait-il aucun mal, & rien n'eſt bleſſé par cet Eſprit. Or c'eſt luy qui produit & qui conſomme toutes choſes.

II. Quand tu fais ton devoir, ne t'informe point ſi tu as froid ou chaud ; ſi tu es accablé de ſommeil, ou ſi tu as bien dormi ; ſi l'on parle bien ou mal de toy ; ſi tu meurs, ou ſi tu fais quelque autre choſe : car la mort eſt auſſi une des actions de nôtre vie ; & dans celle là, comme dans toutes les autres, il ſuffit de bien faire ce qu'on fait.

III. Regarde au-dedans de toutes choſes, & ne te laiſſe jamais tromper ni à leur qualité, ni à l'éclat qui les environne.

IV. Toutes les parties de cet Univers changeront bien-tôt : car ou elles s'exhaleront en va-

Auſſi ne fait-il aucun mal.] Rien n'eſt plus contraire à la nature de Dieu, que de faire du mal. Il n'eſt point l'Auteur des maux, comme le croyoient les Manichéens & les Marcionites. Mais ce qui nous paroît un mal ; n'eſt qu'un châtiment & une peine dont Dieu ſe ſert pour nous convertir ; & c'eſt ainſi qu'il faut entendre ce que Dieu dit dans Iſaïe : * *Ego Dominus faciens pacem & creans malum* ; & dans Michée : † *Quia deſcendit malum à Domino in portas Jeruſalem.*

II. *Car la mort eſt auſſi une des actions de nôtre vie.*] Que cela eſt vray & heureuſement dit ! Mourir, c'eſt agir ; & action pour action, il faut autant faire celle-là qu'une autre, pourvû qu'on la faſſe bien.

IV. *Car ou elles s'exhaleront en vapeurs, s'il eſt vray que*

* Iſai. 45. 7. † Mich. 1. 12.

vapeurs, s'il eſt vray que leur matiere ſoit une & ſimple; ou elles ſeront diſſipées.

V. L'Eſprit qui gouverne tout, ſait ce qu'il fait; pourquoy il le fait; & la matiere dont il le fait.

VI. La meilleure maniere de ſe vanger, c'eſt de ne reſſembler point à celuy qui nous fait injure.

VII. Fais conſiſter ta joye & ton repos à paſſer

que leur matiere ſoit une & ſimple.] Antonin conſidere icy la matiere ſous les deux differentes idées qu'en ont eu les Philoſophes. Les uns ont dit qu'elle étoit une & ſimple, & que les quatre élemens n'étoient compoſez que de la jonction de ſes differentes parties. De ſorte que la mort des élemens, s'il faut ainſi dire, étoit de retourner comme une vapeur dans la premiere matiere; & les autres ont conſideré les quatre élemens comme autant de principes differens & detachez les uns des autres. De ſorte que la mort des êtres qu'ils compoſoient, n'étoit que la ſeparation, la diſſipation, la diviſion de ces mêmes élemens qui retournoient dans leur premier être.

V. *L'Eſprit qui gouverne tout, ſait ce qu'il fait.*] Antonin dit cecy pour appaiſer les troubles & les inquietudes où l'on eſt ſur chaque accident. Dieu ſait ce qu'il fait; il a ſes vuës & ſes deſſeins, c'eſt à nous abandonner à ſa conduite.

VI. *La meilleure maniere de ſe vanger.*] Ce mot eſt divin; il eſt pris ſur celui de Diogene. Quelqu'un luy ayant demandé, *Comment pourrai-je me venger de mon ennemi*; il luy répondit, *En te rendant honnête homme.*

VII. *En*

paſſer d'une bonne action à une autre bonne action, en te ſouvenant toujours de Dieu.

VIII. La partie ſuperieure de nôtre ame s'excite, ſe tourne, ſe remuë comme il luy plaît, ſe rend telle qu'il luy plaît, & fait que tout ce qui arrive, lui paroît tel qu'il lui plaît.

IX. Chaque choſe arrive ſelon la nature du tout, & non pas ſelon aucune autre nature qui l'environne, ou qui ſoit enfermée au-dedans, ou ſuſpenduë au-dehors.

X. Ce

VII. *En te ſouvenant toujours de Dieu.*] Car les meilleures actions ſont imparfaites & mortes, ſi en les faiſant on a d'autre objet que Dieu.

IX. *Chaque choſe arrive ſelon la nature du tout, & non pas ſelon aucune autre.*] Ce monde materiel n'eſt par capable de ſe conduire luy-même, car il eſt privé de raiſon & de ſentiment. Il faut donc qu'il ſoit conduit & gouverné par quelque nature entierement differente de la matiere. Cette nature ne peut être autre que celle du Tout, celle qui a créé le Tout: car ce ne peut pas être quelque nature particuliere de l'une de ſes parties; elle ſeroit inſuffiſante, & d'où viendroit-elle? De dire que c'eſt une nature univerſelle differente de celle du Tout, cela eſt contradictoire & ne peut être imaginé. D'ailleurs où ſera cette nature? environnera-t-elle le monde, ou ſera-t-elle renfermée au-dedans? Mais cela ſeroit plus capable de détruire que de conſerver le monde. Sera-t-elle donc ſuſpenduë au-dehors? Mais qui peut imaginer une ſubſtance & un eſpace au delà de l'Univers, qui comprend & renferme toutes choſes? C'eſt donc une demonſtration, que la raiſon qui a créé le monde, eſt la même qui le gouverne, & par conſequent que

tout

X. Ce monde eſt ou un aſſemblage confus de parties qui tendent toutes à ſe deſunir & à ſe ſeparer; ou une union, un ordre & une providence. Si c'eſt le premier, d'où vient que je deſire de demeurer plus long-temps dans une ſi grande confuſion, & au milieu d'un ſi grand amas d'ordures? & qu'y a-t-il que je doive plus ſouhaiter, que d'être bien-tôt réduit en pouſſiere, de quelque maniere que ce ſoit? Mais pourquoi me troubler? Cette diſſipation ne viendra-t-elle pas auſſi enfin juſqu'à moy, quoy que je faſſe? Et ſi c'eſt le dernier, j'adore l'Auteur de mon être, je l'attens de pied ferme, & je mets toute ma confiance en luy.

XI. Quand les choſes qui t'environnent, te

tout ce qui arrive à toutes ſes parties, leur eſt propre, convenable & utile.

X *De monde eſt ou un aſſemblage confus.*] Ce n'eſt pas qu'Antonin doute de ce qu'il doit croire; il s'en eſt aſſez expliqué ailleurs: mais il veut faire voir que quelque ſoit le vray des deux ſyſtêmes qui regnent; ou celuy des Epicuriens, qui font le hazard le maître du monde; ou celuy des Stoïciens, que en donnent à la Providence l'entier gouvernement; on doit attendre patiemment la mort ſans la deſirer & ſans la craindre.

XI. *Quand les choſes qui s'environnent, te forcent à te troubler.*] Cet article eſt parfaitement beau. Mais il faut en démêler la beauté, qui ne ſeroit peut être pas ſenſible à tout le monde. Quand nous ſommes troublez par les objets qui nous environnent, c'eſt nous qui ſortons hors de nous-mêmes, pour aller chercher ces objets

te forcent à te troubler, reviens à toy au plus vîte, & ne sors pas de cadence plus que la neceſſité ne le veut. Le moyen de s'affermir dans cette ſorte d'harmonie & de cadence dont je parle, c'eſt d'y rentrer toûjours.

XII. Si tu avois une marâtre & une mere tout en même temps, tu te contenterois d'honorer l'une, & tu te tiendrois toujours auprés de l'autre. Ta marâtre, c'eſt la Cour, & ta mere, c'eſt la Philoſophie. Tiens-toy donc toûjours auprés de celle-cy; repoſe-toy dans ſon ſein; elle te rendra ſupportable à la Cour, & te fera trouver la Cour ſupportable.

XIII.

objets qui ſe tiennent tranquillement dehors, comme Antonin l'a déja prouvé. En ſortant ainſi hors de nous, il ne ſe peut que nous ne ſortions de cadence, & que nous ne rompions l'harmonie & le concert que nôtre ame fait avec l'ame du monde, pendant qu'elle eſt attentive à ſes fonctions, & qu'elle eſt parfaitement d'accord avec elle. Cela ſuffit pour faire entrer dans la penſée d'Antonin.

XII. *Si tu avois une marâtre & une mere tout enſemble.*] Cette idée de comparer la Cour à une marâtre & la Philoſophie à une mere me paroît admirable. Combien de gens renverſent aujourd'huy cet ordre, & font de la Cour leur mere, & leur marâtre de la Philoſophie ou de la Religion!

Elle te rendra ſupportable à la Cour, & te fera trouver la Cour ſupportable.] Ce paſſage me paroît remarquable. Un grand Empereur reconnoît qu'il n'y a que la Philoſophie, c'eſt à dire, la pieté, qui puiſſe rendre la Cour ſupportable à un Prince, & un Prince ſupportable à la Cour.

XIII. *Et*

XIII. Comme un juge des viandes, & qu'on dit, c'eſt un poiſſon, c'eſt un oiſeau; & du vin de Phalerne, c'eſt le jus d'un tel raiſin; & de la pourpre, c'eſt de la laine de brebis teinte dans le ſang d'un certain coquillage; & comme par le moyen de ces reflexions on examine à fond chaque choſe & on connoît ce qu'elle eſt; il faudroit faire de même dans toute la conduite de la vie; lorsque les choſes qui paſſent pour les plus dignes d'être approuvées, ſe preſentent à nôtre imagination, il faudroit les dépoüiller, pour ainſi dire, & voir à decouvert leur peu de valeur. Il faudroit leur ôter l'éclat que donne la renommée: car cet éclat étranger eſt un grand trompeur; & lorsque tu crois être parvenu à ce qu'il y a de plus beau & de plus ſolide dans un ſujet, c'eſt alors qu'il te trompe avec le plus d'adreſſe. Penſe donc ſouvent à ce que Crates diſoit de Xenocrate même.

XIV.

XIII. *Et de la pourpre, c'eſt de la laine de brebis.*] C'eſt ſur cela qu'eſt fondé le mot d'un Philoſophe, qui dit à un jeune homme qui s'enorgueilliſſoit d'être bien vêtu: *Mon petit mignon*, luy dit-il, *une brebis a porté cela avant toy, & ce n'étoit qu'une brebis.*

Penſe donc ſouvent à ce que Crates diſoit de Xenocrate même.] Xenocrate étoit un Philoſophe d'une gravité ſi grande & ſi auſtere qu'elle avoit donné lieu au Proverbe, *Plus grave que Xenocrate.* Crates faiſoit l'anatomie de cette gravité, & prouvoit que ce n'étoit qu'oſtentation & que faſte, & qu'il n'y avoit rien de

wray.

XIV. Le peuple n'admire presque que deux sortes de choses, ou celles qui ont une forme & une existence simple par la seule liaison de leurs parties, comme les pierres, le bois; ou celles qui ont une nature vivante & vegetative comme le figuier, l'olivier, la vigne. Ceux qui sont un peu au-dessus du peuple, réduisent leur admiration aux choses purement animées, comme les haras, les troupeaux. Ceux qui sont plus polis & mieux instruits que ces derniers n'admirent que ce qui a une ame raison-

vray. Puis donc que tant de fausseté se trouve dans un Philosophe, comment seroit-il possible qu'il n'y en eût pas dans toutes les autres choses, où chacun ajoûte comme il luy plaît & autant qu'il luy plaît. Ce passage est plus beau qu'il ne paroît d'abord.

XIV. *Le peuple n'admire presque que deux sortes de choses.*] Il n'y a rien de plus vray que ces degrés differens d'admiration selon les differens degrés de capacité & d'intelligence.

Ou celles qui ont une forme & une existence simple par la seule liaison de leurs parties, comme les pierres, le bois.] Cet endroit étoit difficile. Je croy en avoir rendu le sens. Antonin suit icy l'opinion des anciens Philosophes qui divisoient les corps en corps qui n'existent que par la seule liaison, que les Platoniciens appelloient simples, comme les pierres, le bois separé de son tronc, &c. en corps entretenus par la nature, c'est à dire, qui ont une ame vegetative, comme les plantes, les arbres, &c. & en corps qui ont une ame, comme tous les animaux. Antonin ne se contente pas de partager ces derniers en animaux sans raison & en animaux raisonnables; il en fait trois

fonnable, non pas cette ame univerſelle, mais une ame méchanique & induſtrieuſe; ou bien ils font conſiſter ſimplement leur bonheur à avoir un grand nombre d'eſclaves. Mais celuy qui honore comme il doit cette ame raiſonnable, univerſelle & politique, ne ſe ſoucie d'aucune de ces choſes, il s'attache uniquement à entretenir ſon ame dans toutes les actions & dans tous les mouvemens raiſonnables & utiles à la ſocieté, & à cooperer en tout avec cette ame univerſelle dont il eſt luy-même une partie.

XV. Une choſe ſe hâte d'être, une autre de n'être plus, & une grande partie de celle qui

trois claſſes. La premier eſt des animaux. La ſeconde des hommes, qui ont veritablement une ame raiſonnable : mais c'eſt une ame ou qui n'agit point en eux, ou qui ne paroît agir que par la facilité qu'elle leur donne à réüſſir dans les arts, ou à connoître les chefs-d'œuvres. Et la troiſiéme eſt de ceux qui ont une ame éclairée, pure & lumineuſe, comme la Divinité, dont il croyoit qu'elle étoit une partie.

Mais une ame méchanique & induſtrieuſe.] Antonin met donc dans cette troiſiéme claſſe, c'eſt à dire, deux degrés ſeulement au-deſſus du peuple, ceux qu'on appelle aujourd'huy des curieux, s'ils ne ſont que curieux, & s'ils ne ſavent admirer qu'une porcelaine, qu'un tableau, qu'un bronze. Et il veut qu'ils n'ayent point de part à cette ame univerſelle & politique, qui fait toute la nobleſſe & toute la grandeur de l'homme.

XV. *Ai-*

qui eſt, eſt déja paſſée. Ces changemens continuels renouvellent inceſſamment le monde, comme la rapidité du temps, qui ne s'arrête jamais, renouvelle à tous momens les ſiecles. Dans ce courant continuel, qui eſt-ce qui voudroit s'attacher à des choſes ſi paſſageres, & ſur leſquelles on ne peut jamais s'arrêter? C'eſt comme ſi quelqu'un mettoit ſon affection à un de ces petits oiſeaux qui volent dans l'air & que nous avons perdus de vûë preſque auſſitôt que nous les avons a apperçûs. C'eſt-là l'image de nôtre vie, qui n'eſt qu'une vapeur du ſang & une reſpiration de l'air. Attirer l'air une ſeule fois, & le rendre, ce que nous faiſons à tous momens, voilà juſtement ce que c'eſt que mourir; c'eſt à dire, remettre l'entiere faculté de reſpirer entre les mains de celui de qui nous la reçûmes hier ou avanthier.

XVI. Ce qui merite nôtre eſtime, ce n'eſt ni de tranſpirer, cela eſt commun aux plantes; ni de reſpirer, cela eſt commun aux animaux; ni d'avoir une imagination capable de recevoir l'impreſſion des objets: ni de ſuivre ſes mouve-

XV. *Attirer l'air une ſeule fois, & le rendre, voilà juſtement ce que c'eſt que mourir.*] On ne peut pas donner une idée plus douce de la mort, ni qui puiſſe nous la rendre plus familiere. En effet; mourir n'eſt autre choſe que reſpirer pour la derniere fois, & c'eſt la choſe du monde qui devroit paroître la plus aiſée.

XVI. *Les*

mouvemens comme des marionnettes; ni de vivre enſemble, ni de ſe nourrir; car ſe nourrir & rejetter ce qu'il y a de ſuperflu dans les alimens, c'eſt une même choſe. Qu'eſt-ce donc qui merite nôtre eſtime? Eſt-ce de recevoir des applaudiſſemens? Non. Eſt-ce d'avoir des acclamations & des loüanges? Non; car les loüanges & les acclamations des peuples ne ſont qu'un bruit confus de voix & un mouvement de langues. Voilà donc la porte fermée à la vaine gloire; que reſte-t-il que nous devions eſtimer digne de nos ſoins? C'eſt, à mon avis, d'agir conformement à nôtre condition, & de remplir tous nos devoirs. Et c'eſt à quoy nous ſommes conduits & excitez par l'exemple de tous les métiers & de tous les arts. Car nous voyons qu'ils ne tendent tous qu'à faire en ſorte que leurs ouvrages répondent au deſſein pour lequel on les a faits. C'eſt le but du Vigneron qui cultive la vigne, celuy de l'Ecuyer qui dreſſe des chevaux, & celuy du chaſſeur qui dreſſe des chiens. L'éducation & l'inſtruction des enfans, à quoy tendent-elles? Voilà

XVI. *Les loüanges & les acclamations des peuples ne ſont qu'un bruit confus de voix & un mouvement de langues.*] Il fait alluſion à un paſſage d'Euripide, qui dans l'Hecube appelle les loüanges & toute la reputation, *des bruits* de *langue.*

L'éducation & l'inſtruction des enfans, à quoy tendent-elles.] Elles ne tendent, ou ne doivent tendre qu'à les

Voilà ce que nous appellons estimable. Quand tu seras bien persuadé de cette verité, tu ne te mettras nullement en peine d'aquerir toutes ces autres choses. Mais ne peut-on pas toujours les estimer? Si tu les estimes, tu ne seras donc jamais ni libre, ni content de toy-même, ni exempt de passion: car il faut necessairement que tu ayes de l'envie & de la jalousie; que tu te défies éternellement de ceux qui ont en main le pouvoir de t'ôter tout ce que tu admires; & que tu dresses incessamment des embûches à ceux qui le possedent. En un mot il est entierement impossible que celuy qui manque de quelqu'une de ces choses, ne soit troublé, & qu'il n'accuse à tous momens les Dieux; au lieu que l'estime & le respect que tu as pour ta propre raison, font que tu es agreable à toy-même, commode pour la societé, & d'accord avec les Dieux. C'est à dire, que tu reçois avec joye tout ce qu'ils t'envoyent & qu'ils t'ont ordonné.

XVII. Les élemens se meuvent en haut, en

les rendre propres à remplir tous les devoirs de leur condition. C'est-là leur veritable but. Mais aujourd'huy parmi ceux qui élevent des enfans, il s'en trouve bien peu qui se le proposent, ou qui le connoissent. Quelqu'un a fort bien dit: *Nôtre institution a pour sa fin non de nous rendre bons & sages, mais savans; nous savons decliner vertu, si nous ne savons l'aimer.*

XVII. *Les*

en bas, & en rond. La vertu ne se meut d'aucune de ces manieres, mais c'est quelque chose de plus divin, & par un chemin plus difficile à comprendre, elle arrive toujours à son but.

XVIII. Que veulent dire les hommes? Ils refusent leurs loüanges à ceux qui vivent en même temps qu'eux, & ils desirent avec empressement d'être loüez de ceux qui vivront aprés, & qu'ils ne verront jamais. C'est comme si nous nous affligions de n'avoir pas été loüez de

XVII. *Les élemens se meuvent en haut, en bas & en rond. La vertu ne se meut d'aucune de ces manieres.*] Les élemens cedent aux obstacles qu'ils rencontrent dans leur chemin, & prennent une autre route: mais le propre de la vertu, c'est de ne pas ceder aux difficultés, & de tirer de ces difficultés une nouvelle force, qui rend sa course plus legere, plus droite, & plus prompte. On doit dire de la vertu ce qu'Horace a dit de l'or:

— *perrumpere amat saxa potentior*
Ictu fulmineo.

Et par un chemin plus difficile à comprendre.] On connoît les effets de la vertu, sans connoître ses voyes, qui sont incomprehensibles à l'esprit humain.

XVIII. *Que veulent dire les hommes;*] Il n'y a pas de plus grande injustice, ni de plus sotte vanité, que celle des hommes qui par envie refusent à leurs contemporains, dont ils voyent & connoissent les vertus, les loüanges qu'ils attendent eux-mêmes de ceux qui naîtront après eux & qu'ils ne verront jamais.

C'est comme si nous nous affligions de n'avoir pas été loüez.] En effet ceux qui veulent tant être loüez de

de ceux qui ſont morts long-temps avant que nous ſoyons venus au monde.

XIX. Parce qu'une choſe eſt difficile pour toy, ne t'imagine pas qu'elle ſoit impoſſible à un autre. Mais tout ce qui eſt facile & poſſible à un autre, ſois perſuadé qu'il n'eſt pas impoſſible pour toy.

XX. En faiſant nos exercices quelqu'un nous a égratigné ou bleſſé d'un coup de teſte : mais

la poſterité, devroient s'affliger de n'avoir point eu de part aux loüanges de ceux qui ſont morts avant qu'ils fuſſent au monde. Car cela eſt égal. Il n'y a pas plus de raiſon à l'un qu'à l'autre, ſi l'on conſidere la loüange ſeule & ſéparément.

XIX. *Parce qu'une choſe eſt difficile pour toy, ne t'imagine pas qu'elle ſoit impoſſible à un autre.*] Le but d'Antonin eſt de faire ceſſer la revolte de ſes ſens qui luy vouloient faire trouver les maximes des Stoiciens trop rudes, & qui luy diſoient inceſſamment, *nimis dura præcipiunt.* Sa réponſe eſt excellente, & contient un precepte admirable, dont nous devrions profiter. Il n'y a rien qui nous trouvons difficile ; & ſur ce pied là nous prenons la liberté de condamner des exemples de vertu que nous appellons outrez, parce que nôtre lâcheté nous les fait paroître au-deſſus de nos forces. Nous leur prêtons un vice qui n'eſt qu'en nous. Mais ces mêmes exemples que nous condamnons, nous condamneront à leur tour, en nous convainquant que c'eſt la volonté qui nous a manqué, & non pas la force.

XX. *En faiſant nos exercices quelqu'un nous a égratigné.*] On ne peut rien imaginer de mieux ſur cette matiere. Ce monde n'eſt qu'un champ, où nous nous exer-

mais nous n'en ſommes point offenſez, & nous ne nous défions pas de cet homme-là comme d'un homme qui ait envie de nous faire quelque méchant tour. Nous nous tenons ſeulement ſur nos gardes, non pas comme contre un ennemi, ni comme ayant quelque ſoupçon; mais nous l'évitons adroitement ſans le haïr. Faiſons de même dans toutes les autres rencontres de nôtre vie; ne prenons pas garde à ce qu'on nous fait; & recevons tout comme de la part de ceux qui s'exercent avec nous: car, comme je l'ay déja dit, il eſt permis de les éviter ſans leur témoigner ni ſoupçon ni haine.

XXI. Si quelqu'un peut me reprendre, & me faire voir que je prens mal une choſe, ou que je la fais mal, je me corrigeray avec plaiſir: car je cherche la verité qui n'a jamais bleſſé perſonne; au lieu qu'on ſe trouve toujours mal de perſiſter dans ſon ignorance & dans ſon erreur.

XXII. Je fais ce qui eſt de mon devoir, & toutes les choſes du monde ne ſauroient ni m'inquieter, ni me troubler: car ce ſont ou des

exerçons. Mais nous ſommes aſſez malheureux & aſſez brutaux pour faire un veritable combat de cet exercice, & c'eſt ce qu'Antonin veut prévenir par cette reflexion auſſi ſage que ſolide.

XXII. *Je fais ce qui eſt de mon devoir.*] Antonin raſſemble icy les trois genres de choſes qui peuvent nous troubler dans la pratique de nos devoirs, & il n'y a

des choſes inanimées, ou des choſes deſtituées de raiſon, ou des choſes qui errent dans les principes, & qui ne connoiſſent pas le bon chemin.

XXIII. Sers-toy de tous les animaux, & en general de toutes les autres choſes; ſers-t'en, dis-je, noblement & librement, comme un homme qui a de la raiſon doit ſe ſervir de ce qui n'en a point. Mais pour les hommes, ſers-t'en ſelon les loix de la ſocieté, comme on doit ſe ſervir de perſonnes raiſonnables. Ne manque pas d'invoquer Dieu dans toutes tes actions, & ne te mets point du tout en peine combien de temps tu le pourras faire. Trois heures de vie ſuffiſent, pour vû qu'on ſe trouve en cet état.

XXIV. Alexandre le Grand & ſon Muletier ont été réduits au même état aprés leur mort. Car ils ſont rentrez dans les premiers principes de cet Univers, où ils ont été également diſſipez en atomes.

XXV. Conſidere combien de choſes ſe paſſent

perſonne qui ne voye le ridicule qu'il y a à ceder aux unes ou aux autres.

XXIII. *Sers-toy de tous les animaux, & en general de toutes les autres choſes.*] Antonin ſe fonde ſur ce principe, que Dieu a créé les choſes les moins parfaites pour les plus parfaites. La lumiere naturelle avoit appris aux Philoſophes cette verité.

XXV. *Conſidere combien de choſes ſe paſſent en même temps*

paſſent en même temps & dans un moment dans ton corps & dans ton eſprit. Cela t'empêchera de t'étonner de toutes les choſes differentes qui arrivent en même temps dans ce tout qu'on appelle le monde.

XXVI. Si quelqu'un te demande comment s'écrit le nom d'Antonin, n'eſt-il pas vray que tu lui en diras diſtinctement toutes les lettres? Mais ſi quelque autre s'en fâche, t'amuſeras-tu auſſi à te fâcher contre luy? ne continuëras

temps & dans un moment dans ton corps & dans ton eſprit.] Cela eſt tres-vray. Si l'on conſideroit bien attentivement & avec une ſerieuſe reflexion toutes les operations de l'ame qui fonde les cieux & la terre; qui répond en même temps à mille ſentimens & à mille penſées; qui conſerve en elle mille veſtiges de faits differens, & mille idées qui ſont comme les patrons des choſes qu'elle opere; & qui enfin meſure l'infini; on ne s'étonneroit plus des merveilles que l'on voit operer tous les jours à l'Eſprit qui gouverne le Monde. Ce qui ſe fait dans le corps, n'eſt gueres moins merveilleux, quoi qu'il ne ſoit pas d'une ſi grande étenduë. Ses differentes fonctions, ſes mouvemens, l'uſage different & admirable de tous ſes reſſorts, les changemens qui luy arrivent, enfin toutes les differentes choſes qui s'y paſſent dans un même moment devroient nous occuper aſſez pour nous empêcher d'admirer tout ce qui arrive aux choſes qui nous environnent.

XXVI. *Si quelqu'un te demande comment s'écrit le nom d'Antonin.*] Cette comparaiſon ſi ſimple n'eſt pas moins belle que les plus nobles. Comme le nom dAntonin ne ſubſiſte plus, ſi en l'écrivant on oublie

ras-tu pas plûtôt à compter doucement & tranquillement toutes les lettres l'une aprés l'autre? Souviens-toy qu'il en eſt de même de tous les devoirs de nôtre vie; l'accompliſſement de chacun d'eux conſiſte en un certain nombre des choſes. Dans tout ce que tu fais il faut les obſerver toutes, & les remplir en allant ton chemin, ſans te troubler & ſans te mettre en colere contre ceux qui ſe fâchent contre toy.

XXVII. N'y a-t-il pas de la cruauté à ne pas permettre aux hommes de ſe porter aux choſes qui leur paroiſſent utiles & convenables? Or c'eſt en quelque maniere ne le pas permettre, que de te fâcher contre eux quand ils péchent: car alors ils penſent courir à leur bien, mais ils ſe trompent, me diras-tu. Redreſſe-les donc & leur fais voir ſans te fâcher en quoy ils ſe trompent.

XXVIII. La mort eſt la fin du combat que

une ſeule lettre: de même, ſi dans l'accompliſſement des choſes qui conſtituent chacun de nos devoirs, nous en oublions une ſeule, tout le reſte eſt abſolument perdu. Il en eſt de même de la Loy, qui eſt compoſée d'un certain nombre de commandemens; ſi on en viole un ſeul, on les viole tous. Car je croy que ce paſſage d'Antonin peut fort bien ſervir à expliquer le celebre paſſage de ſaint Jacques: (a) *Quicumque autem totam Legem ſervaverit, offendat autem in uno, factus eſt omnium reus. Or quiconque ayant gardé toute la Loy, en viole un ſeul precepte, eſt coupable comme l'ayant toute violée.*

XXIX. *C'eſt*

(a) Ep. de S. Jacq. ch. 11. 10.

que nos ſens ſe livrent ; c'eſt le repos de tous les mouvemens contraires & caulez par nos paſſions, qui nous remuent comme les reſſorts remuent les marionnettes; c'eſt la ceſſation du travail d'eſprit & du ſoin qu'on a du corps.

XXIX. C'eſt une honte que l'ame ſe rebute, lorſque le corps ne ſe rebute pas.

XXX. Prens bien garde de ne pas degenerer en Tyran. Ne prens point cette teinture ; on ne la prend que trop aiſément. Conſerve-toy donc ſimple, bon, entier, grave, & ſans or-

XXIX. *C'eſt une honte que l'ame ſe rebute, lorſque le corps ne ſe rebute pas.*] La verité qu'Antonin nous découvre icy eſt d'une plus grande étenduë qu'il n'a crû. Il a voulu dire ſimplement que dans le travail qu'il faut faire pour acquerir la vertu, l'ame eſt d'ordinaire plûtôt laſſe que le corps. Celuy-cy auroit encore des forces pour continuer ſa pourſuite, lors que la premiere ſe rebute, & eſt entierement découragée. Mais pouvons-nous pas dire avec autant ou plus de raiſon, que c'eſt une choſe bien honteuſe que dans le combat que le corps a avec l'eſprit, celui-cy ſe laſſe le premier de ſa reſiſtence, ſe rend lâchement l'eſclave de ſon ennemi, & obéit à ſes loix. On peut encore donner un troiſiéme ſens à ces paroles d'Antonin. C'eſt que le corps eſt infatigable dans la pourſuite de ce qui luy paroît ſon veritable bien ; ni travaux, ni dangers, rien ne le rebute ; au lieu que l'ame n'eſt pas plûtôt entrée dans le chemin de la vertu, que la moindre difficulté l'effraye, & la fait ſouvent ſuccomber dés le premier pas.

XXX. *Prens bien garde de ne pas degenerer en Tyran.*] Pour s'exprimer plus ſenſiblement, Antonin a ſorgé

orgueil, ami de la juſtice, religieux envers les Dieux, doux, humain, & ferme dans la pratique de tes devoirs. Combats courageuſement pour demeurer tel que la Philoſophie t'a voulu rendre. Revere les Dieux ; procure le ſalut aux hommes. La vie eſt courte ; & le ſeul fruit de cette vie terreſtre c'eſt la ſainteté & les bonnes actions. Gouverne-toy en tout comme un diſciple d'Antonin. Souviens-toy de ſa conſtance dans tout ce qu'il avoit entrepris avec raiſon ; de ſon égalité en toutes choſes ; de ſa ſainteté ; de la ſerenité de ſon viſage ; de ſa douceur ; du mépris qu'il avoit pour la vaine gloire ; de ſa grande application aux affaires ; comme il ne laiſſoit jamais rien paſſer ſans l'avoir bien examiné & bien compris. Remets-toy ſouvent devant les yeux avec

un mot qui me paroît remarquable : car c'eſt comme ſi nous diſions aujourd'huy, *Prens bien garde de ne pas Ceſariſer* : c'eſt-à-dire, n'imite pas les manieres tyranniques des Ceſars. Ce ſage Empereur ne pouvoit pas mieux marquer l'horreur qu'il avoit pour les premiers Ceſars qui avoient aſſujetti leur patrie. Mais, dira-t-on, pourquoy Antonin ne rendoit-il pas aux Romains leur premiere liberté ? Ce n'étoit plus la même choſe. Ce pouvoir, qui avoit été d'abord une uſurpation tyrannique, étoit devenu legitime en pluſieurs matieres par ſucceſſion de temps.

Gouverne-toy en tout comme un diſciple d'Antonin.] Antonin ne perd point d'occaſion de témoigner l'admiration & la veneration qu'il conſervoit pour la me-

avec quelle bonté il souffroit les plaintes injustes qu'on faisoit de luy ; quel soin il avoit de ne rien entreprendre avec precipitation ; avec quel dédain il rejettoit la calomnie ; & avec quelle exactitude il s'informoit des mœurs & des actions de chacun. Il n'étoit ni médisant, ni timide, ni soupçonneux, ni sophiste ; nullement difficile pour son logement, pour sa bouche, pour son lit, & pour ses habits, ni mal aisé à servir ; il aimoit le travail ; il étoit lent à se mettre en colere, mangeoit peu, & pouvoit être depuis le matin jusqu'au soir au Conseil sans être obligé d'en sortir pour ses necessités, dont l'heure étoit toujours reglée. N'oublie jamais à quel point son amitié étoit égale & constante ; combien il étoit aise qu'on s'opposât librement à ses avis, & avec quelle joye il écoutoit ceux qui en donnoient de meilleurs. Enfin souviens-toy qu'il étoit religieux sans superstition, & tâche de l'imiter en toutes ces bonnes qualités, afin que ta derniere heure te trouve en aussi bon état, que la sienne l'a trouvé.

XXXI.

memoire d'Antonin le Pieux, qu'il tâchoit d'imiter en tout. On a vû le portrait qu'il en a fait dans le premier livre ; en voicy un autre qui n'est pas moins beau, ni sans doute moins ressemblant.

Et pouvoit être depuis le matin jusqu'au soir au Conseil sans être obligé d'en sortir pour ses necessités.] Nous sommes devenus aujourd'huy si délicats, que je ne doute

XXXI. Réveille-toy, rappelle tes eſprits, & reconnois que ce qui te trouble n'eſt qu'un ſonge; réveille-toy encore, & fais de tous les accidens de la vie le même jugement que tu as fait de ce ſonge.

XXXII. Je ſuis compoſé d'un corps & d'une ame, tout eſt indifferent à mon corps, car il ne peut rien diſtinguer. Tout eſt auſſi indifferent à mon ame, excepté ſes propres opérations. Or toutes ſes opérations dépendent d'elle. Mais il n'y a que celles qui l'occupent préſentement qui luy ſoient cheres; les paſſées

poinct qu'il n'y ait beaucoup de gens qui trouveront qu'Antonin auroit bien pû ſe paſſer d'ajoûter ce trait; Pour moy je ſuis bien aiſe qu'il ne l'ait pas oublié.

XXXI. *Reveille-toy, rappelle tes eſprits.*] Antonin ſe parle icy à luy-même aprés ſon réveil, & profitant de l'occaſion d'un ſonge qui l'avoit inquieté, il s'exhorte à ſe reveiller encore, pour juger des accidens de la vie, comme il a jugé de ce ſonge. Il y a beaucoup de fineſſe dans ce tour.

XXXII. *Mais il n'y a que celles qui l'occupent préſentement, qui luy ſoient cheres, car les paſſées.*] Le paſſé ne ſe rappelle plus, & l'avenir eſt incertain & hors de nôtre puiſſance. Il n'y a donc que le préſent dont nous devions nous ſoucier, & d'autant plus que Dieu ne nous jugera que ſur le préſent, & non pas ſur le paſſé, comme ſaint Jerôme l'établit dans ſes Commentaires ſur le XXXIII. chapitre d'Ezechiel. Le paſſé ne doit pourtant pas nous être ſi indifferent, que nous ne nous ſouvenions pour en faire pénitence. David ne ſe contentoit pas d'avoir renoncé à ſon peché, il s'en ſouvenoit toujours & diſoit in-

ceſſam-

passées & celles qui sont à venir luy sont également indifferentes.

XXXIII. Ni le pied ni la main ne sont chargez outre leur nature, pendant que le pied fait ce qui est du devoir du pied, & la main ce qui est du devoir de la main. Il en est de même de l'homme entant qu'homme; il n'est point chargé au-delà de sa nature, pendant qu'il fait ce qui est du devoir de l'homme. S'il n'est point chargé au-delà de sa nature, il n'a donc point de mal.

XXXIV.

cessamment dans sa conversion : *Et peccatum meum contra me est semper; & mon peché est toujours devant moy.*

XXXIII. *Ni le pied ni la main ne sont chargez outre leur nature, pendant que le pied fait ce qui est du devoir du pied.*] Ce raisonnement est tres-solide. Jamais le pied, la main, l'œil, &c. ne sont las de faire ce qui est de leur devoir. La lassitude qui leur arrive ne vient pas d'eux; elle vient d'ailleurs. La consequence qu'Antonin en tire est aussi fort juste. Pendant que l'homme fait le devoir de l'homme, il ne peut être surchargé, & par consequent il n'a point de mal. Il a beau dire, je suis accablé, je n'ay plus de force; cette excuse est inutile : (a) *Si dixeris, vires non suppetunt : Qui inspector est cordis, ipse intelligit, & servatorem animæ tuæ nil fallit, reddetque homini juxta opera sua. Si pour vous empêcher de faire du bien, vous dites, je n'ay plus de force : Celuy qui sonde les cœurs le sait. Rien n'est caché au sauveur de vôtre ame, & il rendra à chacun selon ses œuvres.*

(a) Prov. 24. 12.

XXXIV. La volupté n'eſt-elle pas commune aux voleurs, aux débauchez, aux parricides, & aux tyrans ?

XXXV. Ne vois tu pas que quoique les artiſans cedent à certains ignorans juſqu'à un certain point, ils ne laiſſent pas de ſuivre toujours les regles de leur art, & ne peuvent ſe reſoudre à s'en éloigner. Eh ! n'eſt-ce pas une choſe horrible, qu'un Architecte & un Médecin ayent plus de reſpect pour leur art, que l'hom-

XXXIV. *La volupté n'eſt-elle pas commune aux voleurs ?*] Et par conſequent elle ne peut être le ſouverain bien. Car Antonin a déja prouvé que le ſouverain bien n'eſt rien de tout ce qui peut tomber en partage aux vicieux.

XXXV. *Ne vois tu pas que quoique les artiſans cedent à certains ignorans juſqu'à un certain point, ils ne laiſſent pas de ſuivre toujours les regles de leur art.*] Cet article bien entendu paroîtra d'une beauté admirable. Antonin veut dire, que comme les artiſans ſuivent toujours les regles de leur art, & laiſſent parler les ignorans ſans les choquer, & ſans rien changer dans leur deſſein pour tout ce qu'ils peuvent dire, l'homme devroit faire de même dans ſon métier, qui eſt plus noble que tous les autres. Quel eſt ce métier ? C'eſt de faire du bien. Il faudroit donc qu'il fît ſon métier, ſans ſe mettre en peine de toutes les contradictions des vicieux & des ignorans, qu'il doit écouter avec fermeté, ſans leur témoigner ni chagrin ni colere.

Eh ! n'eſt-ce pas une choſe horrible qu'un Architecte ou un Medecin.] Antonin met icy les Architectes & les Medecins parmi les artiſans vulgaires. Voilà des titres

l'homme n'en a pour le ſien, qui luy eſt commun avec les Dieux?

XXXVI. L'Aſie & l'Europe ne ſont que de petits coins du monde. La mer entiere n'eſt qu'une goute de cet Univers. Le mont Athos n'eſt qu'une petite mote de terre; tout le temps preſent n'eſt qu'un point de l'éternité; toutes choſes ſont viles, petites, muables & periſſables: mais elles viennent de cette Intelligence univerſelle, ou en ſont des ſuites neceſſaires. La gueule des lions, les poiſons,

titres peu honorables pour deux profeſſions qui ont toujours été & qui ſont encore en ſi grand honneur. Pour les Architectes, il y a peut-être moins de lieu de s'en étonner. L'Architecture a fait plus de mal que de bien aux hommes, qui étoient mille fois plus heureux pendant qu'ils ignoroient tous ſes ordres & les differentes manieres de bien bâtir. Mais pour les Medecins qu'on a appellez *égaux aux Dieux*, & dont on a dit que la ſcience étoit deſcenduë du ciel, on s'en étonneroit ſans doute avec plus de juſtice, ſi l'on ne ſe ſouvenoit qu'Antonin ſuit icy non ſeulement les Stoïciens, qui ne faiſoient aucun cas de la ſanté du corps, & qui n'eſtimoient que celle de l'ame: mais auſſi les Platoniciens, qui ne conſideroient que la morale & la ſcience par laquelle on apprend à connoître Dieu, & qui appelloient tout le reſte des arts mécaniques & vils.

Qui luy eſt commun avec les Dieux.] Voila qui eſt bien honorable pour l'homme, d'avoir le même métier que Dieu, s'il eſt permis de parler ainſi; & il devroit bien faire plus de cas d'une choſe qui l'aſſocie avec la Divinité même.

XXXVI. *La gueule des lions, les poiſons, & tout ce*

ſons, & tout ce qu'il y a de nuiſible, ſont, comme les épines & les bourbiers, les accompagnemens des choſes belles & bonnes. Ne t'imagine donc point qu'il y ait là rien de contraire à la Divinité que tu reveres, ni qui ſoit indigne d'elle; mais remonte à l'origine de toutes choſes, & conſidere la bien.

XXXVII. Celuy qui voit ce qui ſe paſſe preſentement, a tout vû, & ce qui a été depuis l'éternité, & ce qui ſera juſqu'à l'infini: car toutes choſes ſont ſemblables & par leur nature & par leur forme.

XXXVIII. Penſe tres-ſouvent à la liaiſon & à la ſympatie que toutes les choſes du monde ont entre elles: car elles ſont toutes liées & entrelaſſées, & par cette raiſon elles ont une mutuelle affection les unes pour les autres; & celle-

qu'il y a de nuiſible.] Il revient à ce qu'il a déja dit, que tout ce qui paroît ou nuiſible, ou inutile dans la Nature, n'eſt nullement indigne de la Divinité. Car outre que tout cela peut avoir ſon utilité particuliere, que nous ignorons, il fait d'ailleurs une beauté dans le tout dont il eſt une eſpece d'accompagnement. C'eſt pour prouver cette verité, que quelques Auteurs ſe ſont attachez à décrire l'utilité & les perfections de la cendre & du fumier. Mais ſaint Auguſtin va même plus loin: car il dit que les ſupplices & les miſeres des damnez contribuënt à la beauté du monde, puis qu'ils ſont des ſuites neceſſaires de l'ordre, & que l'ordre vient de Dieu.

XXXVIII.

celle-cy n'eſt qu'une ſuite de celle-là, à cauſe du mouvement local, de l'accord & de l'union de la matiere.

XXXIX. Accommode toy aux affaires qui te ſont deſtinées, & t'accoutume à aimer, mais veritablement, tous les hommes avec leſquels tu vis.

XL. Tout inſtrument, outil ou vaiſſeau qui fait bien ce à quoy il eſt deſtiné, eſt en bon état: cependant l'ouvrier s'en eſt allé & l'a abandonné. Mais il n'en eſt pas de même dans

XXXVIII. *A cauſe du mouvement local, de l'accord & de l'union de la matiere.*] L'un & l'autre ſont également neceſſaires, & le mouvement & l'union de la matiere. Sans cela tout eſt mort. Antonin combat icy l'opinion des Epicuriens ſur le vuide.

XL. *Tout inſtrument, outil, ou vaiſſeau qui fait bien ce à quoy il eſt deſtiné, eſt en bon état: cependant l'ouvrier s'en eſt allé, & l'a abandonné.*] Ce Chapitre eſt parfaitement beau, mais le ſens en eſt un peu caché. Voyons ſi nous ne pourrons pas d'éclaircir & le rendre ſenſible. Antonin veut dire que les ouvrages qui ſortent de la main des habiles maîtres, ſont propres aux uſages auſquels ils ſont deſtinez, & repondent à l'intention de l'ouvrier, quoi qu'il les abandonne aprés les avoir achevez: on doit être encore plus perſuadé que les ouvrages de la Nature ſont en état de repondre aux deſſeins de cette bonne mere, qui ne les abandonne jamais, & qui agit toujours au dedans d'eux. Et cela étant, on peut donc tirer de là cette conſequence ſûre, que ſi l'homme, qui eſt le plus parfait ouvrage de la Nature, veut ſuivre ſes ordres, il réüſſira ſelon les deſirs de ſon ame, qui n'a d'autre volonté

que

dans les effets de la nature. La même vertu qui les produit, demeure toujours au-dedans; c'eſt pourquoy tu dois l'honorer davantage, & penſer que ſi tu vis & te gouvernes ſelon ſes ordres, toutes choſes te réüſſiront ſelon les deſirs de ton ame, comme elles réüſſiſſent à cet agent univerſel ſelon les deſirs de la ſienne

XLI. Si tu es dans ce faux préjugé, que ce qui ne dépend point de toy eſt un bien ou un mal, il eſt impoſſible que ce mal venant à t'arriver, ou ce bien à t'échaper, tu n'accuſes les Dieux, & que tu ne haïſſes les hommes, qui ſeront, ou que tu croiras la cauſe de ton malheur. Et voila la ſource de toutes nos injuſtices. Au lieu que ſi nous étions bien perſuadez que nôtre bien & nôtre mal dépendent uniquement de nous, il ne nous reſteroit aucun ſujet ni de nous plaindre des Dieux, ni de haïr les hommes.

XLII. Nous travaillons tous à un même ouvrage, les uns le ſachant, les autres ſans le ſa-

que celles de la Divinité, qu'Antonin appelle l'*Ame du monde* & l'*Agent univerſel*, dont les Stoïciens vouloient que l'ame de chaque particulier fût une partie. Il n'y a rien de plus ſolide que ce raiſonnement; auſſi eſt-il tres-conforme aux verités que la Religion nous enſeigne.

XLII. *Nous travaillons tous à un même ouvrage, les uns le ſachant, les autres ſans le ſavoir.*] Antonin veut dire

ſavoir, comme je penſe qu'Heraclite a dit, que ceux qui dorment, aident & contribuent à ce qui ſe fait dans cet Univers. Celuy-cy travaille d'une maniere, & celuy-là d'une autre : mais celuy qui ſe plaint, qui s'oppoſe à ce qui ſe fait, & qui tâche de le détruire, travaille doublement ; & le monde avoit beſoin d'un tel ouvrier. Voy donc avec quels ouvriers tu veux te mettre ; car celuy qui gouverne

dire que les deſſeins de la Providence s'accompliſſent, quoique nous faſſions, & que nous y aidons & cooperons avec Dieu ou d'une volonté franche, ou ſans le ſavoir, ou même malgré nous ; & c'eſt une verité conſtante, qu'il met icy dans tout ſon jour.

Que ceux qui dorment, aident, & contribuent à ce qui ſe fait dans cet Univers.] Car le ſommeil étant une des operations de la nature, il faut neceſſairement qu'il ſe rapporte à une fin, & qu'il opere une action.

Travaille doublement.] Cela eſt heureuſement dit. Celuy qui s'oppoſe aux deſſeins de Dieu, combat pour eux, comme à dit un Ancien ; pendant qu'il va contre la volonté de Dieu, Dieu accomplit en lui ſa volonté. Voila donc déja le premier travail. Le ſecond, c'eſt qu'il ſe donne une peine inutile, qu'il auroit pû s'épargner.

Et le monde avoit beſoin d'un tel ouvrier.] Ce n'eſt pas qu'à la rigueur les méchans ſoient neceſſaires au monde, mais ils luy ſont utiles. En ce qu'ils ſervent à éprouver & à faire paroître les bons ; & c'étoient le ſens de Chryſippe, quand il diſoit : *Le vice n'eſt pas abſolument inutile, eu égard à cet Univers : car autrement le bien ne ſeroit pas.* Verité que Plutarque ne combat que parce qu'il ne l'a pas entenduë.

La

verne tout, te recevra où tu voudras, & se servira fort bien de toy. Mais prens bien garde de ne pas tenir parmi ces ouvriers le même rang que tient dans une Comedie un vers ridicule, pour me servir de la comparaison de Chrysippe.

XLIII Le Soleil demande-t-il à faire les fon-

Le même rang que tient dans une Comedie un vers ridicule, pour me servir de la comparaison de Chrysippe.] Voicy les propres termes de Chrysippe : *Comme les Comedies ont quelquefois des vers ridicules & des plaisanteries qui ne valent rien en elles mêmes, & qui néanmoins donnent quelque grace au Poëme : aussi le vice est certainement ridicule & condamnable en luy-même, mais il sert à la beauté du tout, & luy est utile.* Les difficultés que Plutarque fait sur cette comparaison, & les defauts qu'il y trouve, comme par exemple, que si le vice est utile au monde, il n'est donc plus ennemi de Dieu, tout cela n'en détruit ni la verité ni la beauté. Antonin en a mieux jugé que luy, & l'usage qu'il en fait est admirable. En effet, puis qu'il dépend de nous d'être parmi les bons ou parmi les méchans ouvriers, & de nous rendre nous mêmes recommandables par nôtre propre beauté, ou de servir honteusement de lustre à la beauté des autres, il n'y a rien de plus indigne de l'homme que de prendre le dernier parti.

XLIII. *Le Soleil demande-t-il à faire les fonctions de la pluye ?*] Antonin travaille icy à guérir l'inquietude des ambitieux, qui mécontens de leur condition envient toujours celle des autres ; & il dit fort bien, que comme les corps celestes sont tous differens, & que sans qu'ils entreprennent les uns sur les fonctions des autres, leurs operations aboutissent toutes à une seule & même fin,

fonction de la pluye? *Esculape* celles de la terre? tous les astres ne sont-ils pas differens, & ne travaillent-ils pas à l'accomplissement d'une seule & même chose?

XLIV. Si les Dieux ont consulté sur mon sujet

sin; de même les corps terrestres doivent être comme les membres d'un seul & même corps, qui ne demandent point à faire les fonctions l'un de l'autre, mais qui en faisant chacun ce qui leur est assigné, concourent à perfectionner un seul & même ouvrage, sans qu'aucun d'eux puisse dire à son compagnon, * *Je puis me passer de vous.*

Esculape celles de la terre.] Esculape est icy le Serpentaire *Serpentarius*, *Ophiuchus*, constellation de dix-sept étoiles au dessus du Scorpion. Les Poëtes ont feint que c'étoit Esculape fils d'Apollon, que Jupiter avoit mis parmi les Astres.

XLIV. *Si les Dieux ont consulté sur mon sujet.*] Ce n'est pas qu'Antonin doute de la Providence, mais il veut se prouver à lui même, que quand même il seroit possible qu'il n'y eût qu'une Providence generale, qui ne descendroit pas jusques à nous pour nous conduire, l'homme ne devroit pourtant pas laisser de recevoir agreablement tout ce qui luy arrive, & qu'il seroit obligé de le prendre comme une suite de l'ordre que Dieu auroit établi pour la conservation du general, dont l'interêt est préferable au nôtre. Mais il va encore plus loin, & il établit, que quand on seroit assez impie pour croire que Dieu laisse tout aller au hazard, ou même qu'il n'y a point de Dieu, nous ne pourrions trouver nôtre souverain bien que dans la justice, & nullement dans l'accomplissement de nos desirs, ou dans nos interêts particuliers. Cela est bien opposé au sentiment injuste de ces Chrétiens relâchez, qui pretendent

* 1 Cor. 12. 21.

ſujet & ſur ce qui doit m'arriver, je ſuis ſur qu'ils ont fait ce qu'il y avoit de mieux à faire : & il eſt impoſſible d'imaginer un Dieu qui agiſſe ſans conſeil. Or quelle raiſon auroient les Dieux de me faire du mal, & que leur en reviendroit-il, ou à cet Univers, dont ils ont tant de ſoin? Que s'ils n'ont pas conſulté ſur ce qui me regarde en particulier ils ont conſulté ſur ce qui regarde le general; je dois donc embraſſer & recevoir avec joye tout ce qui m'arrive, puis qu'il ne m'arrive rien qui ne ſoit une ſuite de l'ordre qu'ils ont ſagement établi. Que s'ils n'ont déliberé ſur rien, ce qu'il eſt impie de croire, ne faiſons ni vœux, ni ſacrifices, ni ſermens, en un mot ne faiſons rien de tout ce que nous pratiquons comme vivant & converſant avec les Dieux, & les ayant toujours preſens. Retranchons-nous à conſulter chacun pour ſoy-même, car cela eſt permis. Cette conſultation ne peut être que ſur l'utile: or ce qui eſt

dent que s'il n'y avoit point de Dieu, ou qu'il ne ſe mêlaſt point de nous, nous aurions une entiere liberté de faire le mal, & de chercher tous les moyens de nous ſatisfaire.

Ne faiſons ni vœux, ni ſacrifices, ni ſermens, en un mot ne faiſons rien.] Ce paſſage eſt parfaitement beau. Car en accordant aux impies ce qu'ils demandent, il leur fait voir que leur ſentiment eſt démenti par leurs paroles & par leurs actions, qui témoignent contre eux qu'ils ſont perſuadés qu'il y a un Dieu.

eſt utile à chacun, c'eſt ce qui eſt ſelon ſa nature & ſa condition. Ma nature eſt raiſonnable & ſociable; j'ai une ville & une patrie; comme Antonin, j'ai Rome; & comme homme, j'ai le monde; ce qui eſt utile à ces Communautés, eſt donc mon unique bien.

XLV. Tout ce qui arrive à chacun, eſt utile à l'Univers, & cela ſuffit. Mais on peut encore aller plus loin, & ajoûter que ſi on prend bien garde à tout, on trouvera que ce qui eſt utile à un homme, eſt utile à tous les autres hommes. Ce mot *utile* eſt icy dans un ſens commun & general pour des choſes qu'on appelle moyennes & indifferentes, c'eſt à dire, qui ne ſont ni un bien, ni un mal.

XLVI. Comme dans les theatres & dans toutes ſortes de ſpectacles il arrive que les mêmes choſes repreſentées pluſieurs fois te fatiguent & te dégoûtent; de même tu devrois avoir toujours dégoût & t'ennuyer pendant tout le cours de ta vie: car toutes choſes & en haut & en bas ſont toujours les mêmes, & viennent des mêmes principes. Juſques à quand donc?

XLVII.

XLVI. *Comme dans les theatres il arrive que les mêmes choſes repreſentées pluſieurs fois te fatiguent.*] On peut dire de la vie ce que Pline le jeune diſoit des courſes du Cirque: *Nil novum, nihil varium, quod non ſemel ſpectaſſe ſufficiat. Il n'y a rien de nouveau, rien de divers, rien qu'il ne ſuffiſe d'avoir vû une ſeule fois.*

Juſques à quand donc? Cette interrogation imparfaite

XLVII. Considere souvent combien d'hommes de differente profession & de differentes nations sont morts, & promene ta pensée jusques à Philistion, à Phœbus, & à Origanion. Passe de là à une autre sorte de gens, & dis ne toy même. Il faut descendre tous dans le lieu où sont tant de grands Orateurs, tant de graves Philosophes, Heraclite, Pythagore, Socrate; tant de Heros de l'antiquité, tant de grands Capitaines de ces derniers temps, tant de Rois; où sont Eudoxe, Hipparque, Archimede, & tant d'autres grands & sublimes ge-

faite est d'un grand sens, & marque un dégoût horrible. Elle étoit familiere aux Stoiciens. On la trouve souvent dans Seneque, comme dans ce bel endroit : *Fastidio illis esse cœpit vita & ipse mundus, & subit illud tabidarum deliciarum : Quousque eadem? Ils étoient dégoûtez de la vie & du monde même. Et dans l'ennuy que leur causoient tous ces plaisirs usez, ils disoient souvent : Jusques à quand dans les mêmes choses.*

XLVII. *Philistion.*] Celebre Poëte Comique du temps de Socrate.

A Phœbus & à Origanion.] Je ne connois ni l'un ni l'autre. Mais ce n'est pas à dire qu'ils soient inconnus.

Eudoxe.] Eudoxe Cnidien, grand Astrologue, grand Geometre, celebre Medecin, & fameux Legislateur, du temps de Denys le Tyran & de Platon.

Hipparque.] Mathematicien celebre, qui vivoit du temps de Ptolomée Philadelphe.

Archimede.] Ce grand Mathematicien, qui fut tué à la prise de Syracuse. C'est luy qui disoit que s'il avoit où asseoir son pied hors de la terre, il enleveroit la terre comme il voudroit.

XLVIII.

genies, qui n'ont pas eu moins de patience & de capacité, que de courage; enfin où ſont tous ces plaiſans de profeſſion, comme Menippe & les autres qui ont tourné en ridicule cette vie caduque & de peu de durée. Tous ces gens-là ſont morts depuis long-tems; quel mal leur en eſt il arrivé, & à tous les autres qui ſont morts comme eux; & dont on ne ſait pas même le nom? Il n'y a donc icy qu'une choſe digne de nôtre eſtime, c'eſt de vivre tranquillement parmi les menteurs & les injuſtes, en conſervant toujours la juſtice & la verité.

XLVIII. Quand tu voudras te réjoüir, penſe aux vertus de tes contemporains à la valeur de celui-cy, à la modeſtie de celuy-là, à la liberalité d'un autre, & ainſi du reſte: car il n'y a rien de plus réjoüiſſant que l'image des vertus

XLVIII. *Quand tu voudras te réjoüir, penſe aux vertus de tes contemporains.*] Cet article eſt charmant. Que nous ſerions heureux ſi nous étions de l'humeur d'Antonin, & que les vertus de nos contemporains fuſſent pour nous des tableaux, dont la vûë nous cauſat toujours de nouveaux plaiſirs! Mais c'eſt tout le contraire. Nous ne pouvons voir dans les autres ni les vertus que nous avons, ni celles que nous n'avons pas. Pour rendre inutile ce poiſon mortel de l'amour propre, vous devons faire cette reflexion, que Dieu nous demandera compte un jour de l'uſage que nous aurons fait des vertus qui ont éclaté dans ceux avec qui nous avons vêcu, & qu'il y a miſes, non pas afin que nous en tirions un divertiſſement inutile & infructueux, mais afin qu'elles nous ſervent d'inſtruction & de modele.

XLIX.

vertus, qui éclattant dans les mœurs & dans les actions de ceux avec qui nous avons à vivre, sautent en foule à nos yeux. C'eſt pourquoy il faut les avoir toujours preſentes.

XLIX. Es-tu fâché de ne peſer que tant de livres, & de n'en pas peſer trois cens? Ne ſois donc pas fâché non plus de ne vivre que tant d'années, & de n'en pouvoir vivre davantage: car tu ne dois pas être moins ſatisfait du tems qui t'eſt aſſigné, que de la quantité de matiere qui t'a été donnée.

L. Tâche de perſuader les hommes; & ſi cela ne ſe peut, fais malgré eux ce que la juſtice demande de toy. Si l'on employe la force pour t'en empêcher, ſouffre-le avec douceur, ne t'en afflige point, & convertis cet obſtacle en une occaſion d'exercer une autre vertu

XLIX. *Es-tu fâché de ne peſer que tant de livres, & de n'en peſer pas trois cens?*] Ce raiſonnement ſemble d'abord captieux, mais il ne l'eſt point. Car il eſt certain que la quantité de matiere & la durée du temps nous doivent être également indifferentes.

L. *Tâche de perſuader les hommes; & ſi cela ne ſe peut, fais malgré eux ce que la juſtice demande de toy.*] Quand on peut faire conſentir les autres au bien, il n'y a rien de plus agreable. Mais quand on ne le peut, on doit prendre garde de ne pas conſentir avec eux au mal. Il faut autant qu'il eſt poſſible faire le bien malgré eux, & leur reſiſter en face, ſans qu'aucun interêt doive nous retenir. C'eſt le ſens de ces paroles d'Antonin.

vertu : car tu dois te ſouvenir que tu n'entreprens rien qu'avec exception, & que tu ne deſire pas l'impoſſible. Que deſires-tu donc? De te porter à faire un tel bien. Tu t'y es porté, n'en demande pas davantage. Quand nous avons contribué tout ce qui dépendoit de nous, nous devons tenir pour fait ce que nous avons eu deſſein de faire.

LI. L'Ambitieux fait conſiſter ſon bien dans l'action d'un autre; le voluptueux le met à contenter ſes paſſions; mais celuy qui a de la raiſon, l'établit dans les actions qui luy ſont propres.

LII. On peut s'empêcher de juger d'une telle choſe, & d'en être troublé : car les choſes n'ont point par elles-mêmes la vertu de nous forcer à juger d'elles.

LIII. Accoutume-toy à écouter ſans aucune diſtraction ce qu'on te dit, & entre autant qu'il ſe peut dans l'eſprit de celuy qui te parle.

LIV. Ce qui n'eſt pas utile à l'eſſaim, ne peut être utile à l'abeille.

LV.

LI. *L'ambitieux fait conſiſter ſon bien dans l'action d'un autre.*] Car il le fait conſiſter dans les loüanges & dans l'approbation, qui dependent toujours des autres.

LIV. *Ce qui n'eſt point utile à l'eſſaim, n'eſt point utile à l'abeille.*] Car ce qui n'eſt pas utile à la ſocieté, ne ſauroit l'être aux particuliers, qui en ſont les membres : comme auſſi ce qui n'eſt pas utile aux mem-

LV. Si les Matelots maltraitent leur Pilote, & les malades leur Medecin, à qui auront-ils recours? Et comment en l'un travaillera-t-il à sauver son vaisseau, & l'autre à guérir ses malades.

LVI. De tous ceux qui sont venus avec moy au monde, combien est-il déja sorti?

LVII. Ceux qui ont la jauniſſe, trouvent le miel amer. Ceux qui ont été mordus d'un chien enragé, craignent l'eau, & les enfans ne trouvent rien de plus beau qu'une bale. Pourquoy donc te fâcher de tout ce qui arrive? Crois-

bres, ne sauroit non plus l'être à la societé. C'est pourquoy saint Paul a dit (a): *Quand un des membres souffre, tous les autres en souffrent, & quand il a de la gloire, ils s'en réjoüissent tous avec luy.*

LV. *Si les Matelots maltraitent leur Pilote, & les malades leur Medecin.*] Le beau sens que ce passage presente, persuadera facilement que c'est la veritable pensée d'Antonin, sans qu'on s'amuse à refuter la mauvaise explication qu'on en avoit faite. Si nous nous revoltons contre le St. Esprit qui habite en nous, qui est-ce qui nous conduira dans cette mer si fameuse par les naufrages? qui est-ce qui guérira nos bleſſures, si nous éloignons de nous nôtre Medecin.

LVII. *Ceux qui ont la jauniſſe, trouvent le miel amer.*] Antonin veut dire que quand nous jugeons des choses qui nous arrivent, nous leur prêtons des qualités qu'elles n'ont pas, & qui sont en nous. Comme ceux qui ont la jauniſſe, prêtent aux objets une couleur & un goût entierement contraires à la verité, & qui ne viennent que de la bile, qui est répanduë dans tout leur corps.

LVIII. *Per-*

(a) 1 Cor. XII, 26.

Crois-tu que ton imagination séduite ait moins de force sur toy, que la bile sur celui qui a la jauniſſe, & le venin sur celui qu'un chien enragé a mordu?

LVIII. Perſonne ne t'empêchera de vivre ſelon les loix de ta propre nature, & il ne t'arrivera rien qui ſoit contre les loix de la Nature univerſelle.

LIX. A quelles gens veut-on plaire? quels biens pretend-on gagner, & par quels moyens? Le temps viendra promtement engloutir toutes choſes. Combien en a-t-il déja englouti?

LIVRE

LVIII. *Perſonne ne t'empêchera de vivre ſelon les loix de ta propre nature.*] L'homme ne connoît pas aſſez ſes avantages & ſa liberté. Perſonne ne peut l'empêcher de vivre ſelon Dieu, & rien ne luy peut arriver qui ne luy vienne de Dieu, & qui par conſequent ne ſoit bon & utile.

LIX. *A quelles gens veut-on plaire?*] La plûpart du temps ſi les hommes connoiſſoient bien ceux à qui ils tâchent ſi fort de plaire, & à qui ils font la Cour ſi exactement, en prodiguant la choſe du monde la plus prétieuſe, qui eſt le temps? s'ils peſoient bien les avantages qu'ils prétendent tirer de ces aſſiduités intereſſées avec les honteux moyens qu'ils employent pour parvenir à leurs fins, & que ſur tout cela ils fiſſent reflexion à la rapidité du temps qui vient les engloutir au milieu de leur eſclavage, je ſuis perſuadé qu'ils ne pourroient ſoutenir cette vûë, & qu'ils rougiroient ſalutairement de leur baſſeſſe & de leur lâcheté. Puis qu'un grand Empereur, comme Antonin, s'accuſe des mêmes foibleſſes & des mêmes interêts, nous pouvons bien nous en accuſer auſſi.

LIVRE SEPTIE'ME.

I. QU'eſt-ce que la méchanceté? C'eſt ce que tu as vû pluſieurs fois. Dis de même dans tous les accidens de la vie: C'eſt ce que j'ay vû ſouvent. Par tout tu trouveras toujours les mêmes choſes, dont les hiſtoires, tant anciennes que modernes, ſont remplies, & que l'on voit de tous côtés dans nos villes & dans nos maiſons. Il n'y a rien de nouveau. Tout eſt ordinaire & paſſager.

II. Comment veux-tu te défaire de tes opinions, ſi tu n'éteins cette imagination qui les

I. *Qu'eſt-ce que la méchanceté; C'eſt ce que tu as vû pluſieurs fois.*] Antonin veut prévenir cette plainte importune, que la plûpart des gens font, quand il ſe commet quelque grand crime: *On n'a jamais rien vû de tel, il ne s'eſt jamais rien vû de ſemblable.* Expreſſions qui partent d'une imagination échauffée, qui ne nous donne pas le temps de reflechir ni de compter. Ce qui paroît ſi extraordinaire, n'eſt point. Tous les ſiecles l'ont vû, & il y en a par tout des exemples. Il ſera permis de s'en plaindre, ſi l'on trouve: je ne dis pas un ſiecle, mais une année, mais un mois, où cela ne ſoit pas arrivé.

II. *Comment veux-tu te défaire de tes opinions, ſi tu n'éteins l'imagination qui les produit?*] Il a déja été prouvé ailleurs, que tous nos maux ne viennent que de nôtre imagination, qui nous rapporte faux, & qui par conſequent nous fait faire des jugemens temeraires. On ne peut pas douter que ce ne ſoit icy la penſée d'Antonin, qu'on avoit alterée & corrompuë.

III. *Il*

les produit, & que tous les objets peuvent enflammer à tous momens? Je puis juger comme il faut d'une chose; & si je le puis, pourquoy donc me troubler? Tout ce qui est hors de mon esprit, ne fait rien à mon esprit. Pense toujours de même & tu seras inébranlable à toutes sortes d'accidens.

III. Il est en quelque maniere en ton pouvoir de revivre & de ramener le temps passé; tu n'as qu'à penser à toutes les choses que tu as déja vûës, car c'est-là proprement revivre.

IV. La vanité des pompes, les Spectacles, les Tragedies & les Comedies, les assemblées des peuples, les tournois, tout cela est comme un os jetté au milieu des chiens, comme un

III. *Il est en quelque maniere en ton pouvoir de revivre.*] Puisque toutes choses sont toujours les mêmes, & qu'il n'y a rien de nouveau sous le Soleil, il dépend de nous de renouveller à tous momens nôtre vie en renouvellant & en faisant repasser comme en reveuë les choses qui sont arrivées de nôtre temps, car ce sont les mêmes qu'on verra dans la suite.

IV. *La vanité des pompes, les spectacles, les Tragedies & les Comedies.*] Les Stoïciens condamnoient toutes les vaines assemblées & les spectacles comme choses qui corrompoient les mœurs en resuscitant les passions.

Comme un os jetté au milieu des chiens.] Toutes ces comparaisons sont fort expressives. Comme les os ne servent qu'à faire battre les chiens à qui on les jette, les spectacles sont tres-souvent des semences de haine & de division.

un morceau de pain jetté dans un reſervoir; comme les courſes inutiles & tout le vain tracas des fourmis; comme une déroute de ſouris épouvantées; & comme tous les mouvemens des marionnettes qui ſe remuënt par reſſorts. Quand on ne peut éviter de s'y trouver, il faut y être avec tranquillité & ſans inſolence, & ſe ſouvenir que chacun eſt digne de loüange, ou de blâme, à proportion du blâme & de la loüange que meritent les choſes dont il fait ſon occupation.

V. Dans les diſcours il faut être attentif à ce qu'on dit, & dans les actions à ce qu'on fait. Dans l'un il faut prendre garde à la ſignification des termes, & dans l'autre il faut voir d'abord & ce qu'on ſe propoſe, & le but où l'on tend.

VI. Ay-je aſſez de capacité pour faire cela, ou non? Si j'en ay aſſez, je m'en ſers pour cet ouvrage comme d'un outil que la nature m'a

Quand on ne peut éviter de s'y trouver.] C'eſt le ſens de ce paſſage d'Antonin. Car il y a des occaſions où ce ſeroit une affectation vicieuſe, que d'éviter ces ſortes d'aſſemblées, & où le mépris qu'on en feroit ſeroit odieux.

Il faut y être avec tranquillité & ſans inſolence.] C'eſt le precepte d'Epictete: *Fait paroître en ces occaſions de la conſtance & de la gravité, & tâche de n'incommoder jamais les autres.*

VI. *Si*

m'a donné à ce deſſein. Si je n'en ay pas aſſez, ou je le cede à un autre qui s'en acquitera mieux que moy, au moins ſi c'eſt quelque choſe qui ne ſoit pas neceſſairement de mon devoir; ou je le fais comme je puis, en prenant à mon aide quelqu'un, qui ſe ſervant du peu que j'ay de genie, puiſſe achever ce qu'il eſt à propos de faire, & qui doit être utile à la ſocieté. Car tout ce que je fais ou par moy même, ou par le ſecours d'autruy, doit tendre uniquement au bien public & à la liaiſon & correſpondance de toutes les parties de ce Tout, qu'on appelle le Monde.

VII. Combien y a-t-il eu de gens des plus cele-

VI. *Si je n'en ay pas aſſez, ou je le cede à un autre.*] Ou les choſes ſont de nôtre devoir, ou elles n'en ſont pas. Si elles en ſont, il faut les faire comme on peut, & quoy qu'il en coûte, ou par ſoy-même, ou avec le ſecours d'autruy; & ſi elles n'en ſont pas, à moins que nous ne ſoyons bien aſſurez d'avoir le genie neceſſaire pour y réüſſir, nous devons les laiſſer à ceux qui s'en peuvent mieux aquiter. Il n'y a pas une regle plus ſage, ni plus mal obſervée. On ne voit aujourd'huy que des gens qui abandonnant ce qui ſeroit de leur devoir, de leur profeſſion & de leur caractere, n'entreprennent preciſément que ce qu'ils ne devroient jamais faire; & en quoy ils ſont encore plus inexcuſables, ils l'entreprennent ſans avoir aucune des qualités neceſſaires pour s'en aquiter d'une maniere qui puiſſe être utile au Public.

VII. *Combien y en a-t-il eu de ceux qui les ont le plus celebrez?*] C'eſt ce qu'il y a de plus ridicule. Ceux qui

celebres, qui ſont déja dans l'oubli, & combien y en a-t-il eu de ceux qui les ont le plus celebrez, qui ſont effacez de la memoire des hommes?

VIII. N'aye point de honte de te ſervir du ſecours d'autruy. Il ne s'agit pour toy que de faire ton devoir, & d'executer l'ordre, comme un ſoldat qui eſt à un aſſaut. Si tu étois boiteux, & que tu ne pûſſes monter à la breche ſans le ſecours de quelqu'un de tes camarades, que ferois-tu?

IX. Que les choſes à venir ne te chagrinent point.

promettoient aux autres l'immortalité, n'ont pû s'empêcher de mourir & d'être entierement effacez de la memoire des hommes. Les Hiſtoriens & les Poëtes ſont en cela preſque ſemblables à ces diſeurs de bonne avanture, qui ſont dans la derniere miſere pendant qu'ils promettent aux autres des montagnes d'or.

VIII. *N'aye point de honte de te ſervir du ſecours d'autruy.*] Pourvû que nous faſſions nôtre devoir, il n'importe que nous ſoyons aidez, ou que nous le faſſions par nous mêmes. Nous devons ſentir la verité de cette maxime encore mieux qu'Antonin. Nous, dis-je, qui ſavons que Dieu ne recompenſe en nous que le bien qu'il y fait luy même.

Si tu étois boiteux & que tu ne pûſſes monter à la breche.] Cette comparaiſon eſt fort vive & fort belle. Elle convient même d'autant mieux au fait dont il s'agit, que nous ſommes dans ce monde comme à un aſſaut où il faut tout employer pour vaincre.

IX. *Que les choſes à venir ne te chagrinent point.*] Il n'y a rien de plus fou que d'aller ainſi par ſa crainte au devant de ſes malheurs; à chaque jour ſuffit ſa peine.

X. *Toutes*

point. Quand elles arriveront, tu les recevras, s'il eſt neceſſaire, avec la même raiſon dont tu te ſers dans celles qui ſont preſentes.

X. Toutes choſes ſont liées entre elles d'un nœud ſacré; & il n'y a preſque rien qui ſoit étranger l'un à l'autre: car tout eſt ordonné & arrangé enſemble, & contribue à orner ce monde, & il n'y a qu'un monde qui comprend tout; qu'un Dieu qui en tout qu'une matiere; qu'une raiſon commune à tous les animaux raiſonnables; qu'une verité & qu'une perfection pour tous les animaux de même eſpece, & qui participent à la même raiſon.

XI. Tout ce qui eſt materiel diſparoît tres-promtement, & rentre dans la ſubſtance du monde; & ce qui eſt ſpirituel retourne avec la même viteſſe ſous la dépendance de la Raiſon

X. *Toutes choſes ſont liées entre elles d'un nœud ſacré.*] Il fait alluſion au nœud d'Hercule, qui étoit appellé *ſacré*; ou peut-être à la chaîne d'or dont Jupiter parle dans le huitiéme livre de l'Iliade.

Qu'une verité.] Les verités qu'on appelle Philoſophiques ne ſont donc point verités, quand elles ne ſont pas conformes aux verités Theologiques, & que Dieu nous a enſeignées dans ſa parole.

Et qu'une même perfection.] Si nous ne ſommes parfaits comme nôtre pere eſt parfait, toutes nos perfections ne ſont que des vices.

XI. *Et ce qui eſt ſpirituel.*] Le Grec dit, *Et tout ce qui eſt la cauſe*, c'eſt à dire, ce qui donne la forme, ce qui eſt le principe de nôtre être, c'eſt à dire, l'eſprit.

ſon univerſelle qui en diſpoſe ; & la memoire de toutes choſes eſt bien-tôt confonduë & engloutie par le temps.

XII. Une même action d'un animal raiſonnable eſt & ſelon la nature & ſelon la raiſon.

XIII. Sois ou droit ou redreſſé.

XIV. Le même rapport qu'ont entre eux les differens membres d'un même corps, toutes les differentes creatures raiſonnables, quelque ſeparées qu'elles ſoient, l'ont entre elles : car elles ſont toutes creées pour produire le même effet. Et tu ſeras encore plus penetré & plus convaincu de cette verité, ſi tu te dis ſouvent à toy même. Je ſuis membre d'un corps compoſé de creatures raiſonnables. Mais

XII. *Une même action d'un animal raiſonnable eſt & ſelon la nature & ſelon la raiſon.*] Cela ne peut pas être autrement, puiſque ſelon le langage des Stoïciens, la Nature c'eſt Dieu même. Car ils ne connoiſſoient point de nature corrompuë ni de peché originel.

XIII. *Sois ou droit ou redreſſé.*] Quand nous ne ſommes pas naturellement vertueux, nous devons tâcher de le devenir par l'étude & par le travail. Car il n'y a rien de plus honteux que de tomber dans la lâcheté & dans le découragement, parce que la nature ne nous a pas été favorable. Les Jardiniers abandonnent-ils un arbre quand il eſt tortu, & ne tâchent-ils pas de le redreſſer par des appuys ? C'eſt la penſée d'Antonin, qu'on avoit corrompuë en traduiſant, *ſois droit plûtôt que redreſſé.* Jamais il n'a voulu dire une choſe ſi contraire à la raiſon & à la nature.

XIV. *Mais*

Mais si tu te dis, J'en suis une partie, comme une lettre est une partie de l'alphabet, tu n'aimes pas encore les hommes de tout ton cœur; tu ne prens pas à leur faire du bien ce plaisir veritable & solide qui resulte du sentiment de tout le corps; tu ne leur en fais uniquement que par bienseance, & nullement comme t'en faisant à toy-même.

XV. Arrive ce qui pourra à ces membres, qui peuvent souffrir des accidens étrangers; ce qui souffrira le mal, s'en plaindra s'il veut: pour moy, pendant que je ne prendray point pour un mal ce qui arrivera, je n'en feray point

XIV. *Mais si tu dis, J'en suis une partie comme une lettre est une partie de l'alphabet.*] Cette distinction est parfaitement belle. On ne peut être membre d'un corps sans en être une partie, mais on peut en être une partie sans en être un membre. Un homme donc qui ne se regarde que comme une partie de la Societé, se considere seul & comme pouvant être détaché du reste sans en souffrir aucun mal, de la même maniere qu'une lettre de l'alphabet & qu'un nombre peuvent être détachez des autres lettres & des autres nombres, & subsister seuls & entiers.

Tu ne prens pas à leur faire du bien ce plaisir veritable & solide qui resulte du sentiment de tout le corps.] J'ay tâché d'exprimer toute la force du mot καλλιπλινῶς ἐυφραίνει, qui est merveilleuse. Antonin veut que chaque membre qui fait du bien aux autres, sente toute la joye qu'ils ont, & on ne peut pas le mieux dire. Cependant on avoit voulu changer le texte & le corriger.

point bleſſé. Or il dépend de moy de ne prendre pas cela pour un mal.

XVI. Quoy qu'on faſſe & qu'on diſe, il faut que je ſois homme de bien; comme ſi l'or, la pourpre & une émeraude diſoient, Quoy qu'on diſe & qu'on faſſe, il faut que je ſois de l'or, de la pourpre & une émeraude, & que je conſerve toujours ma couleur.

XVII. N'eſt-ce pas nôtre ame ſeule qui ſe trouble elle-même, qui ſe jette dans des craintes, & qui ſe conſume dans ſes deſirs? S'il y a quelque autre choſe au monde qui puiſſe l'épouventer ou l'affliger, qu'elle le faſſe. Il dépend d'elle de ſe tenir toujours la maitreſſe, &

XVI. *Comme ſi l'or, la pourpre & une émeraude diſoient.*] Cette comparaiſon n'eſt point outrée. Si nous voulons, toutes les puiſſances du monde n'ont pas plus le pouvoir de nous empêcher d'être gens de bien, que de faire que l'or ne ſoit de l'or, la pourpre de la pourpre, &c.

XVII. *N'eſt-ce pas n'être ame ſeule qui ſe trouble elle même?*] Cette verité a déja ſouvent été établie dans les livres precedens: mais le conſequence qu'Antonin en tire, n'eſt pas abſolument vraye. Il ne dépend plus de nôtre ame d'être abſolument libre & tranquille dans tous les accidens, depuis que le peché l'a renduë eſclave. Pour reparer ſa perte, elle a beſoin du ſecours de la grace, avec laquelle rien ne luy eſt impoſſible. Mais c'eſt ce que les Philoſophes Payens n'ont pas connu. Ils ont regardé l'ame comme une partie de Dieu, qui ne pouvoit être ni alterée ni corrompuë que par elle-même.

XVIII. *La*

& de ne donner aucune prise à rien d'étranger. Que le corps fasse de même, s'il peut, & qu'il ait soin de s'empêcher de souffrir; & s'il souffre, qu'il s'en plaigne. Mais pour l'ame qui s'éfraye, qui s'afflige & qui juge seule de toutes ces passions, elle ne sera nullement blessée, si tu ne luy permets de juger qu'une telle chose est un mal. Nôtre ame n'a besoin de rien d'exterieur, si elle ne se rend elle-même indigente; & par consequent elle est au-dessus du trouble & de toutes sortes d'empêchemens, à moins qu'elle ne se trouble & ne s'embarrasse elle-même.

XVIII. La felicité de l'homme, c'est un bon genie, ou un bon esprit. Que fais-tu donc icy imagination? Va-t'en au nom des Dieux, va-t'en comme tu es venuë; je n'ay nullement besoin de toy. Tu es venuë selon ton ancienne coutume; je ne m'en fâche point: va-t'en seulement, je t'en conjure.

XIX. Quelqu'un peut-il craindre le changement?

XVIII. *La felicité de l'homme c'est un bon genie ou un bon esprit.*] C'est à dire que la felicité de l'homme n'est autre chose que son ame bien disposée; & cela étant, il n'y a rien à faire pour l'imagination: car l'ame se voit & se connoît elle-même sans le secours de ce faux miroir qui altere & corrompt tous les objets qu'il represente. L'Apostrophe qu'Antonin fait icy à l'imagination, ma paroît parfaitement belle.

XIX. *Quelqu'un peut-il craindre le changement?*] La plus ancienne loy du monde, c'est le changement.

gement? Sans luy que seroit-il dans le monde? Est-il rien de plus agreable & de plus familier à la nature de l'Univers? Toy-même, pourrois-tu te baigner, s'il ne se faisoit un changement dans le bois; & te nourrir, s'il ne s'en faisoit dans les viandes? En un mot, rien de tout ce qui est utile & necessaire, se feroit il sans le changement? Tu vois donc bien qu'il en est de même du changement qui se fera en toy; il sera comme les autres, & aussi necessaire à la nature de ce tout.

XX. Tous les corps sont entraînez par la matiere universelle comme par un torrent: car ils sont de même nature qu'elle, & travaillent avec elle, comme nos membres les uns avec les autres. Combien le temps a-t'il déja emporté de Chrysippes, combien de Socrates, com-

C'est par luy que nous vivons & que l'Univers subsiste. Il ne devroit donc y avoir rien de si familier pour nous. Mais nous sommes si injustes, qu'aprés avoir profité du changement des autres, nous ne voulons pas qu'ils profitent du nôtre. Nous renouvellons la guerre de ces deux freres, qui devoient regner chacun à leur tour, & dont le second, qui regna, voulut se maintenir par l'injustice. Et il n'y a rien de si odieux.

XX. *Tous les corps sont emportez par la matiere universelle.*] Puisque tous les corps sont de même nature que la matiere universelle, qu'ils luy appartiennent, qu'ils en sont partie, & qu'ils travaillent avec elle, comment pourroient-ils s'empêcher de suivre son cours? Ils se combatroient inutilement eux-mêmes.

XXI. Je

combien d'Epictetes ? Que cette pensée te vienne sur toutes sortes d'affaires & de gens.

XXI. Je n'ay qu'une seule inquietude ; c'est que je crains de faire ce que la nature de l'homme ne veut pas que je fasse ; ou de le faire autrement qu'elle ne peut ; ou dans un autre temps qu'elle ne le demande.

XXII. Voicy venir le moment où tu oublieras toutes choses, & où toutes choses t'oublieront.

XXIII. C'est le propre de l'homme d'aimer même ceux qui l'offensent. Et tu le feras,

XXI. *Je n'ay qu'une seule inquietude, c'est que je crains de faire ce que la nature de l'homme ne veut pas que je fasse.*] Antonin renferme dans cet article les trois conditions necessaires dans l'accomplissement de nos devoirs. Faire ce que Dieu veut, le faire comme il le veut, & le faire dans le temps qu'il le veut. Si l'une des deux dernieres conditions manque, les deux autres sont sans effet. Car faire ce que Dieu veut ou dans un autre temps ou autrement qu'il ne le veut, c'est faire nôtre volonté & non pas la sienne. N'ayons que cette seule inquietude, comme Antonin.

XXII. *Voicy venir le moment où tu oublieras toutes choses, & où toutes choses t'oublieront.* Salomon a dit comme Antonin, *Non est priorum memoria.*

XXIII. *C'est le propre de l'homme d'aimer même ceux qui l'offensent.*] Quand nôtre Seigneur nous ordonne d'aimer nos ennemis & de benir ceux qui nous maudissent, cet ordre ne doit donc pas nous paroître dur, puis qu'un Payen reconnoît que cela est de la nature de l'homme, & que cela luy est propre. En effet, si cela ne luy étoit pas propre, J. C. ne l'auroit pas ordonné.

XXIV. La

ras, si tu te souviens qu'ils sont tes parens, qu'ils pechent malgré eux & par ignorance, que vous mourrez les uns & les autres au premier jour; & sur toutes choses, qu'ils ne t'ont point offensé, puis qu'ils n'ont pas rendu ton ame pire qu'elle n'étoit auparavant.

XXIV. La nature de l'Univers se sert de toute la matiere universelle, comme d'une cire molle; elle en fait un cheval, & un moment aprés elle la mêle & la repaîtrit pour en faire un arbre, aprés cela un homme, & ensuite autre chose; & tous ses ouvrages ne sont faits que pour durer peu de temps. Mais comme un coffre ne soufre point quand on l'assemble,

XXIV. *La nature de l'Univers se sert de toute la matiere universelle comme d'une cire molle.*] Cela est vray. La nature se sert de la même matiere pour former tous les animaux, un homme comme un cheval; & c'est à cet égard que Salomon a fort bien dit; *Est aqua utriusque conditio, que la condition de l'un & de l'autre est égale.* Cependant cette verité a été odieuse aux hommes, & leur orgueil leur a persuadé aisement que la Nature avoit choisi la matiere la plus pure, dont elle les avoit paitris.

Mais comme un coffre ne souffre pas quand on l'assemble.] C'est la consequence du principe qu'il vient de poser, que la nature fait tout d'une même matiere; & comme la matiere est insensible, elle ne souffre non plus quand elle se desunit, que quand elle s'assemble: & cela est vray pour la matiere. Mais comme c'est en nous l'ame qui sent, nous n'en sommes pas plus soulagez dans nos maux, pour sçavoir que la matiere

nè

ble, il ne ſoufre pas non plus quand on le défait.

XXV. La colere eſt entierement contre la nature, & il eſt aiſé d'en être convaincu, ſi l'on prend garde que lors qu'elle revient ſouvent, & qu'on s'en fait une habitude, elle change tout le viſage, & éteint & amortit ſi bien toute ſa beauté, qu'il n'en reſte plus aucune marque, & qu'elle ne revient plus.

XXVI. Si l'on perd tout le ſentiment de ſes fautes, pourquoy vit-on plus long-temps?

XXVII. La

ne ſent rien. La conſequence ſeroit vraye, ſi nous étions les maîtres de ſeparer l'ame & de la tirer de la matiere, comme on tire les hardes d'un coffre qu'on veut briſer, ou la liqueur d'une bouteille qu'on veut mettre en pieces. Les Stoïciens ont voulu pouſſer trop loin leur *impoſſibilité*.

XXV. *La colere eſt entierement contre la nature, & il eſt aiſé d'en être convaincu, ſi l'on prend garde.*] De cet article, qui eſt parfaitement beau, on en a fait juſques icy un monſtre, en le joignant avec l'article ſuivant. Antonin prouve par une raiſon tres-convainquante, que la colere eſt entierement oppoſée à la nature. En effet, tout ce qui eſt ſelon la nature ne fait qu'augmenter ſa beauté, & ce qui eſt contre elle ne fait que la détruire. La conſequence eſt aiſée à tirer: car comme dit Seneque: *Liquit decor omnes iratos; toute ſorte de grace & de beauté abandonne ceux qui ſont en colere.*

XXVI. *Si l'on perd le ſentiment de ſes fautes, pourquoy vit-on plus long temps?*] Le deſſein d'Antonin n'eſt que d'expliquer ce ſentiment que les Stoïciens avoient puiſé dans la doctrine de Platon, *qu'il vaut mieux*

mou-

XXVII. La nature qui gouverne tout, changera bien-tôt ce que tu vois, & de la même matiere produira d'autres choſes, dont enſuite elle en fera d'autres, & de celles-cy encore d'autres, afin que le monde ſoit toûjours nouveau.

XXVIII. Quand quelqu'un peche contre toy, penſe d'abord au jugement que cet homme a fait du bien ou du mal quand il a peché. Cela étant bien examiné, tu auras pitié de luy, & tu luy pardonneras ſa faute, bien loin d'en être ſurpris ou fâché. Car, ou tu jugeras comme luy du bien & du mal, & de ce qui leur reſſemble, & par conſequent tu dois luy pardonner; ou tu en jugeras autrement & d'une

mourir, que de vivre dans le vice & dans l'ignorance. A quoy ſe rapporte ce mot de Tyrtée, *Ou la vertu, ou la mort.* Mais de la maniere dont ce ſage Empereur s'explique, il nous donne lieu de faire encore un meilleur uſage de ſa maxime, & de luy donner un ſens qui en augmente bien la beauté à nôtre égard. Car c'eſt comme s'il nous diſoit que la vie ne nous étant donnée que pour faire pénitence de nos pechés, elle nous eſt inutile dés que nous y ſommes endurcis & que nous en avons perdu la connoiſſance. Cet article eſt parfaitement beau. On l'avoit entierement gâté.

XXVII. *Afin que le monde ſoit toujours nouveau.*] *Toujours*, c'eſt à dire pendant qu'il plaira à Dieu de l'entretenir & de le conſerver. Car Antonin ne croyoit pas le monde éternel.

XXVIII. *Car, ou tu jugeras comme luy du bien ou du mal, ou tu en jugeras autrement.*] Ce dilemme eſt trés-

ne maniere plus saine, & par cette raison tu dois soufrir avec douceur toutes les fautes d'un homme qui ne les commet que par erreur.

XXIX. Il ne faut pas tant penser aux choses qui nous manquent, qu'à celles que nous avons; & parmi ces dernieres il faut choisir les plus agreables, s'en representer bien toute la beauté, & se dire souvent à soy-même, avec quel empressement desirerois-je ces choses, si je ne les avois pas? Mais en même temps on doit prendre garde qu'à force d'y mettre tout nôtre plaisir, nous ne nous accoutumions à les estimer si fort, que nous ne puissions les perdre sans trouble.

XXX. Sois

trés-solide. Si tu juges du bien & du mal comme celuy qui t'a fait injure, tu es injuste de haïr un homme, qui de ton propre aveu a cherché à se procurer du bien. Et si tu en juges autrement, & que tu connoisses qu'il se trompe, tu es cruel de luy faire un crime de son aveuglement, & de ne pas souffrir une erreur où il est tombé malgré luy. Il faut se souvenir qu'Antonin ne parle que des injures particulieres, qu'il ne faut pas confondre avec celles que la justice a interêt de punir.

XXIX. *Il ne faut pas tant penser aux choses qui nous manquent, qu'à celles que nous avons.*] Cette maxime est d'une tres-grande beauté, & elle pourroit être une source de bonheur pour les hommes: car ils sont presque tous comme les enfans, qui ayant cinquante joüets devant eux, crient & pleurent pour un seul qu'on leur emporte, & cassent enfin les quaranteneuf qui leur restent, & dont ils pourroient encore se divertir.

XXX. *Sois*

XXX. Sois renfermé & bien ramassé en toy-même : car nôtre ame est d'une nature qu'elle se suffit à elle-même en vivant justement ; & c'est dans sa justice qu'elle trouve son repos & sa paix.

XXXI. Eteins tes imaginations, arrête tes passions & tes mouvemens, donne au temps present des bornes fort étroites, connois bien ce qui arrive & ce qui arrive aux autres ; separe & divise tous les sujets en ce qu'ils ont de materiel & de formel. Pense à la derniere heure, & laisse les fautes qu'on fait, où on les fait.

XXXII. Il faut écouter avec attention ce qu'on dit, & penetrer jusqu'au fond les choses qui arrivent & leur cause.

XXXIII. Orne-toy de simplicité & de modestie,

XXX. *Sois renfermé & bien ramassé en toy même.*] Les Stoïciens, à l'exemple des Platoniciens, consideroient l'ame recueillie & ramassée en elle-même, comme un corps que sa rondeur égale & parfaite empêche de donner prise à rien d'étranger. Tout ne fait que glisser sur elle. On peut voir ce qui est remarqué sur le chapitre XLIII. du Livre VIII.

XXXI. *Donne au temps present des bornes fort étroites.*] C'est ce qu'Horace a si bien dit, *Spatio brevi spem longam reseces.*

Et laisse les fautes qu'on fait où on les fait.] Ce precepte me paroît admirable. Qu'on s'épargneroit de chagrins & de peines ! & quel temps ne gagneroit on point si on le suivoit ?

XXXIII. *Et*

deſtiée, & n'aye que de l'indifference pour tout ce qui n'eſt ni vice ni vertu. Aime les hommes, & t'accoutume à ſuivre Dieu : car, comme l'a dit un grand Poëte, toutes choſes ſont gouvernées par une Loy éternelle & invariable. Que ſi les élemens ſont eux-mêmes les Dieux, cette Loy eſt toûjours certaine, & il n'y a preſque rien qui en ſoit exempt.

XXXIV. Sur la mort. Si le monde n'eſt qu'un concours fortuit d'atomes, la mort n'eſt qu'une diſſipation, un dérangement ; & s'il eſt compoſé d'une matiere ſimple & unie, elle eſt ou un changement ou une extinction.

XXXV. Sur la Douleur. Si elle eſt inſupportable, elle donne la mort ; & ſi elle ne donne

XXXIII. *Et s'accoutume à ſuivre Dieu.*] Philon aſſure que ce precepte de ſuivre Dieu eſt de Moïſe. D'autres l'attribuent à Pythagore, & on pretend qu'Homere y a fait alluſion dans ces vers,

——— κατ' ἰσχνια βαῖνε θεοῖο.

Marche ſur les traces de Dieu.

Que ſi les élemens ſont eux-mêmes les Dieux.] C'eſt pour dire, que s'il n'y a d'autre Dieu que le hazard & le mêlange fortuit des atomes.

Cette loy eſt toujours certaine.] Cela eſt inconteſtable. Car alors ce mêlange fortuit eſt luy-même cette Loy éternelle qui ne peut jamais changer.

XXXIV. *Et s'il eſt compoſé d'une matiere ſimple & unie.*] On peut voir la remarque ſur l'article IV. du liv. VI.

XXXV. *Si elle eſt inſupportable, elle donne la mort.*] Ce raiſonnement eſt vray à la rigueur. L'extrême dou-

donné pas la mort, elle eſt ſupportable. L'ame cependant conſerve toute ſa tranquillité par le moyen de ſon abſtraction, & ſe maintient en bon état. Que les parties donc qui ſont accablées de douleur, s'en plaignent ſi elles peuvent.

XXXVI. SUR LA GLOIRE. Examine bien les penſées d'un ambitieux; ce qu'elles ſont, ce qu'elles recherchent & ce qu'elles fuyent; & fais cette reflexion, que comme quand la mer jette des monceaux de ſable les uns ſur les autres, les derniers cachent les premiers; il en eſt de même de la vie de l'ambitieux; ſes premiers ſuccés ſont bien-tôt cachez & enſevelis ſous les derniers.

XXXVII.

douleur nous livre un rude combat, ou il faut que nous ſuccombions ou qu'elle ſuccombe. Les Epicuriens ne s'en ſervoient pas moins que les Stoïciens: car ils diſoient de même: *Si la douleur eſt grande, elle eſt courte; & ſi elle eſt longue, elle eſt legere.* Le malheur eſt, que cette verité s'évanoüit & nous échape dans les occaſions où nous aurions le plus beſoin de ſon ſecours; & pour ne parler que de moy-même, je n'ay jamais trouvé de longue douleur qui ne fût grande, ni de grande qui, quelque courte qu'elle fût, ne fût fort longue. Mais les verités ne dependent point de nôtre courage ou de nôtre lâcheté.

XXXVI. *Que comme quand la mer jette des monceaux de ſable les uns ſur les autres.*] On ne peut rien voir de plus noble que cette comparaiſon des ſuccés des ambitieux avec des monceaux de ſable que la mer entaſſe les uns ſur les autres, & dont les premiers ſont entierement cachez & enſevelis ſous les derniers.

XXXVII.

XXXVII. *Cecy eſt pris de Platon.* Penſez-vous que celuy qui a l'ame grande & noble, qui ſe repreſente l'éternité, & qui a le monde entier devant les yeux; penſez-vous, dis-je, qu'il regarde la vie comme une choſe fort conſiderable? Non ſans doute. Et la mort luy paroîtra-t-elle un grand mal? Point du tout.

XXXVIII. Voici un excellent mot d'Antiſthene: Faire du bien, & entendre dire du mal de ſoy patiemment, c'eſt une vertu de Roy.

XXXIX. C'eſt une honte que nôtre eſprit ait la force de compoſer nôtre viſage comme il

XXXVII. Cecy eſt de Platon. *Penſez-vous que celui qui a l'ame noble & grande.*] Antonin en liſant faiſoit des recueils de tout ce qu'il trouvoit propre à ſon uſage, ſelon le but qu'il s'étoit propoſé. L'endroit qu'il cite de Platon, eſt pris du VI. livre de la Republique pag. 486. de l'édition de Henry Eſtienne.

XXXVIII. *Voicy un excellent mot d'Antiſthene.*] Plutarque l'attribuë à Alexandre. S'il eſt de luy, il devroit luy faire encore aujourd'huy plus d'honneur que la conquête des Indes.

XXXIX. *C'eſt une honte que nôtre eſprit ait la force de compoſer nôtre viſage.*] Que cette penſée eſt belle & ſolide! Dans les mouvemens les plus terribles & dans les paſſions les plus violentes nôtre eſprit a tous les jours la force de compoſer nôtre viſage, & d'y peindre la tranquillité, lors qu'il eſt luy-même plein de trouble. D'où vient donc qu'il ne fait pas au-dedans ce qu'il fait au-dehors, & que ne garde-t-il pour luy ce qu'il nous prête? Saint Auguſtin dans le IX. chapitre du VIII. livre de ſes Confeſſions recherche avec ſoin d'où

il luy plaît, & qu'il ne puisse se composer luy-même.

XL. *Ne te mets point en colere contre les affaires, car elles ne s'en soucient point.*

XLI. *Donne de la joye aux Dieux & à nous.*

XLII.

d'où vient que nôtre esprit a si peu de pouvoir sur luy-même, & qu'il en a un si absolu sur le corps : & il trouve que c'est le défaut de sa volonté. Il veut fortement tout ce qu'il se commande au corps, & ne veut qu'à demi ce qu'il se commande à luy-même. Cette rebellion affreuse qu'il trouve en luy, vient de ce qu'il veut ne peut pas; c'est l'effet de sa volonté qui est divisée, & qui le partage en le déchirant.

XL. *Ne te mets pas en colere contre les affaires, car elles ne s'en soucient point.*] C'est un passage tiré du Bellerophon d'Euripide. Plutarque le rapporte dans son traité de la Tranquillité. En voicy la traduction. *Il ne faut pas se fâcher contre les affaires, car elles ne s'en soucient point du tout. Et celuy-là seul est heureux qui sait s'accommoder à tous les accidens qui lui arrivent.* Il n'y a rien de plus ordinaire aux hommes que de se mettre ainsi en colere contre les accidens. Epictete pourroit bien en avoir trouvé la raison, il dit que c'est une méchante habitude que l'on a succée avec le lait & prise des nourrisses, qui lors que les enfans ont heurté contre une pierre, frapent la pierre jusques à ce qu'ils ayent cessé de pleurer.

XLI. *Donne de la joye aux Dieux & à nous.*] C'est encore un vers de quelque Poëte. Il semble que c'est un pere qui parle à son fils, & Antonin en fait une heureuse application ; car c'est l'ame qui tient le même langage, & qui dit au corps, donne par tes bonnes actions de la joye à Dieu & à moy. * *Stude sapientiæ fili mi, lætifica cor meum.*

XLII.

* Prov. 27. 11.

XLII. *La vie des hommes eſt comme la moiſſon d'un champ ; pendant qu'on moiſſonne les épics qui ſont meurs, les autres meuriſſent.*

XLIII. *Si les Dieux n'ont ſoin ni de moy ni de mes enfans, cela même ne ſe fait pas ſans raiſon.*

XLIV. *L'honnêteté & la juſtice ſont pour moy ; elles combatront toûjours pour moy.*

XLV.

XLII. *La vie des hommes comme la moiſſon d'un champ.*] C'eſt encore un paſſage d'Euripide. Amphiaraus dit ces vers à Hypſipyle, extrémement affligée d'avoir perdu ſon fils Archimorus, qui étoit mort fort jeune. Et cette comparaiſon des hommes avec les épics eſt fort belle. Comme ceux-cy croiſſent pour être moiſſonnez, les hommes naiſſent tout de même pour mourir. Et Epictete dit fort bien, que comme un épi prendroit pour une malediction de n'être pas moiſſonné, ce ſeroit de même pour l'homme une malediction que de demeurer toujours en vie.

XLIII. *Si les Dieux n'ont ſoin ni de moy ni de mes enfans.*] C'eſt un paſſage du quelque Poëte tragique, où un pere malheureux diſoit avec une reſignation entiere aux volontés de Dieu, que ſi Dieu l'avoit abandonné luy & ſes enfans, il étoit perſuadé qu'il avoit ſes raiſons pour le faire, & que cet oubli de Dieu n'étoit qu'un effet de ſa juſtice, & une marque même de ſa bonté.

XLIV. *L'honnêteté & la juſtice ſont pour moy.*] C'eſt un vers des Acharnenſes d'Ariſtophane, où ce Poëte dit aux Atheniens, *que Creon faſſe tous ſes efforts pour ſe vanger de moy & pour me perdre, l'honnêteté & la juſtice ſont pour moy, elles combattront toûjours pour mes interêts.* Et Antonin avoit marqué ce paſſage comme un mot tres utile, & qui pouvoit être dans la vie d'un uſage tres-frequent. En effet, quelle conſolation n'eſt-

XLV. Ne lamente point avec ceux qui lamentent, & ne te laisse point toucher à leurs cris.

XLVI.

ce point dans tous les accidens fâcheux qui nous arrivent, de pouvoir dire, *l'honnêteté & la justice sont pour moy, &c.* La beauté de ce mot avoit été reconnuë avant Antonin ; Ciceron l'applique heureusement dans ses Lettres à Atticus, Liv. VI. Epist. 1. & Liv. VIII. Epist. 8.

XLV. *Ne lamente point avec ceux qui lamentent.*] On reprochoit aux Stoïciens qu'ils faisoient une passion vicieuse de la compassion, & on ne leur pardonnoit point d'avoir dit que le Sage étoit sans pitié. Je me souviens sur cela d'un beau mot de Phocion, qui dit *que de bannir du cœur des hommes la compassion, c'est ôter les autels des temples.* Mais ce reproche qu'on faisoit aux Stoïciens n'a pas tant de solidité que de vrai-semblance. Ces Philosophes étoient trop sages pour pretendre étouffer dans les hommes un sentiment si naturel, & qui répand sur les miseres de cette vie un baume si salutaire & si precieux ; leur dessein étoit de le retenir dans ses bornes ; ils vouloient nous empêcher de nous troubler sur de legeres ou de fausses apparences de mal, & de borner à l'attendrissement seul les secours effectifs que nous devons aux miserables. En effet, combien y a-t-il de gens qui croyent qu'en ouvrant leur cœur aux miseres de leur prochain cela suffit, quoy qu'ils tiennent la main dans leur sein, comme parle l'écriture ? Ce n'est donc pas la compassion que les Stoïciens condamnoient, mais la compassion outrée, inutile & infructueuse. Quand il nous est ordonné dans saint Paul de pleurer avec ceux qui pleurent * *flete cum flentibus*, Dieu ne nous demande pas quelques larmes steriles ; Car, comme saint Jerôme l'a

* Rom. 12. 15.

XLVI. *Cecy eſt encore de Platon.* Je répondrois à cet homme-là avec raiſon : Vous vous trompez ſans doute, mon ami, ſi vous penſez qu'un homme de quelque vertu doive plûtôt enviſager le danger qui le menace, qu'examiner ſi ce qu'il fait eſt juſte ou injuſte, & ſi c'eſt l'action d'un homme du bien ou d'un méchant.

XLVII. *Dans le même endroit.* Car c'eſt une verité conſtante : hommes Atheniens, celuy qui eſt dans un poſte qu'il a choiſi luy-même, comme le jugeant le plus honnête, ou qui l'a reçû de ſon General, doit le garder juſqu'à

i fort bien dit, *Cum flente flere, & nihil, cum poſſis, nti conferre, ſubſannationis, non pietatis, indicium. Pleurer avec celuy qui pleure, & ne luy pas donner ſecours qui dépendent de nous; c'eſt une moquerie, & n pas une action de pieté. Et il ajoûte : C'eſt pleurer uſement avec ſon prochain, que de tarir ſes larmes.* i un mot les Stoïciens exigeoient de nous la même oſe que S. Jean, lors qu'il nous dit: * *N'aimons pas la langue, mais par nous œuvres & dans la verité.* vouloient que nous fiſſions ſans douleur toutes les vres de miſericorde, & par là bien loin de faire les mmes ſemblables aux bêtes feroces, ils vouloient au ıtraire, les faire atteindre à la perfection de Dieu, & élever à ce haut point de ſageſſe qui met l'ame auſſus de toute ſorte de douleur & de trouble.

XLVI. *Cecy eſt encore de Platon.*] Cet article & le ant ſont pris de l'Apologie de Socrate, vers le mi-, page 28.

* 1 Jean 3. 18.

qu'à la fin, quelque danger qui le menace, & ſoufrir la mort, & tout ce qu'on peut imaginer de plus terrible, plûtôt que de commettre une lâcheté.

XLVIII. *Du même.* Mais, mon cher Callicles, prenez-y bien garde, le veritable bien & la veritable vertu ne conſiſtent pas à ſe conſerver ſoy-même. Car un homme veritablement vertueux ne doit point ſouhaiter de vivre un certain temps, ni être attaché à la vie: mais en s'abandonnant à la conduite de Dieu, & perſuadé de la verité de ce mot que toutes les fem-

XLVIII. Du même, *mais mon cher Callicles, prenez bien garde.*] Ce paſſage eſt tiré de l'excellent traité de Gorgias pag. 512. où Socrate établit le ſeul veritable uſage de la Rhetorique, & refute ſolidement Callicles qui pretendoit relever cet art par deſſus tous les autres, parce qu'il donne le moyen de ſauver par ſon éloquence ſes citoyens, & de ſe ſauver ſoy-même. Socrate répond que cet avantage n'eſt pas ſi conſiderable qu'il penſe; car outre qu'il eſt commun à des Arts méchaniques, dont on ne fait aucun cas, il eſt certain que la vertu ne conſiſte pas à procurer le ſalut aux hommes & à ſoy même, puiſqu'on le fait ſouvent par des moyens tres-injuſtes, & par conſequent tres-oppoſez à la veritable vertu. D'ailleurs la vie n'eſt pas un ſi grand bien, qu'il faille ſi fort eſtimer ce qui nous la conſerve. Qu'eſt-ce donc qui merite nôtre eſtime, & qui doit faire toute nôtre occupation? La juſtice, qui conſiſte à bien vivre en obſervant les loix, & en les faiſant obſerver aux autres. Ce paſſage eſt parfaitement beau; mais tout le traité eſt admirable, & rien ne merite davantage d'être lû.

XLIX. *Il*

femmes ont dans la bouche, *que nul ne peut éviter ſa deſtinée*, il doit ſeulement s'appliquer à bien employer le temps qui luy reſte à vivre, en ſe conformant aux Loix de ſon pays.

XLIX. Il faut contempler le cours des Aſtres comme ſi nous marchions avec eux, & conſiderer ſouvent les frequens changemens des premiers principes de toutes choſes: car ces ſortes de penſées purgent & emportent les ordures de cette vie terreſtre.

L. Voicy une excellente reflexion de Platon, qui dit en parlant de l'homme: Il faut regarder comme d'un lieu élevé toutes les choſes

XLIX. *Il faut contempler le cours des aſtres comme ſi nous marchions avec eux.*] Antonin ne nous propoſe pas icy la ſimple contemplation des aſtres, comme ſi le ciel ne devoit nous ſervir que d'un vain ſpectacle pour le plaiſir. Il nous exhorte à une contemplation accompagnée de reflexions, qui nous portent à imiter ces êtres lumineux, qui toûjours conſtans dans leur poſtes, *ſtella manentes in ordine*, & ſans jamais s'égarer, obeïſſent à leur Createur, & ſemblent ne nous éclairer que pour nous donner le moyen de les imiter. Cet endroit eſt parfaitement beau; & s'il n'eſt pas de Platon, il eſt de ſon caractere & de ſon ſtyle.

Car ces ſortes de penſées purgent & emportent les ordures de cette vie terreſtre.] C'eſt le propre de nos penſées de nous rendre ſemblables à leurs objets. Cela eſt admirable.

L. *Voicy une excellente reflexion de Platon qui dit en parlant de l'homme il faut regarder comme d'un lieu élevé.*] Je n'ay encore pû trouver cet endroit dans

ſes terreſtres; les troupeaux, les armées, les campagnes, les nôces, les divorces, les naiſſances, les morts, le tumulte qui ſe fait dans les Tribunaux, les deſerts, les nations barbares, les fêtes, les deüils, les aſſemblées, toute cette confuſion, en un mot tout cet Univers compoſé & orné de qualités contraires.

LI. En reflechiſſant ſur les choſes paſſées & ſur tant de divers changemens de regnes, on peut facilement connoître l'avenir. Car ce qui ſera, reſſemblera à ce qui a été, & il n'eſt pas en ſon pouvoir de s'éloigner des regles de ce qui eſt preſentement. D'où il reſulte

Platon. Il eſt vray que je ne l'ay pas cherché avec la derniere exactitude, il faudroit le lire entier. Ce Philoſophe a voulu dire que pour bien connoître le monde il faut être élevé au-deſſus de luy ; car en le contemplant ainſi de haut en bas, & en le voyant dans toute ſon étenduë, on voit clairement que toutes les contrarietés qui luy arrivent & qui le compoſent, conſtituënt ſon eſſence & perfectionnent ſa beauté.

LI. *Car ce qui ſera reſſemblera à ce qui a été, & il n'eſt pas en ſon pouvoir de s'éloigner des regles de ce qui eſt preſentement.*] Ce qui eſt, eſt neceſſairement la ſemence de ce qui ſera. Et c'eſt ſur cela que Salomon a dit dans l'Eccleſiaſte: * *Quid eſt quod fuit? Ipſum quod futurum eſt. Quid eſt quod factum eſt? ipſum quod faciendum, nihil ſub ſole novum. Nec valet quiſquam dicere, ecce hoc recens eſt, jam enim præceſſit in ſæculis, quæ fuerunt ante nos. Qu'eſt-ce qui a été? C'eſt ce qui ſera. Qu'eſt-ce qui a été fait? Ce qui ſera fait encore. Il n'y a rien de nouveau ſous le*

* Eccleſ. 1. 9. 10.

te qu'il eſt égal à l'homme de joüir de la vûë de ce monde pendant quarante ans, ou pendant dix mille : car que verra-t-il davantage?

LII. *Ce qui eſt de la terre, retournera à la terre ; & ce qui eſt du Ciel, retournera au Ciel.* Car la mort n'eſt qu'une diſſolution des liens qui aſſemblent les atomes, ou qu'une diſperſion des principes exempts de toute alteration ou corruption.

LIII. Nous cherchons toutes ſortes de viandes & de breuvages, & nous exerçons toute

le ſoleil Et perſonne ne peut dire, voicy une choſe nouvelle ; car elle a été veuë dans les ſiecles qui nous ont precedez. Et dans un autre endroit : * *Quod factum eſt ipſum permanet, qua futura ſunt jam fuerunt, & Deus inſtaurat quod abiit. Ce qui a été fait, c'eſt ce qui ſubſiſte. Ce qui ſera, eſt ce qui a été, & Dieu renouvelle les choſes paſſées.*

LII. *Ce qui eſt de la terre, retournera à la terre.*] Ce ſont des vers d'Euripide, dans ſa piece intitulée Chryſippe. Voicy le paſſage tout entier. *Ce qui eſt de la terre retourne en terre, & ce qui eſt d'une ſemence divine & celeſte retourne au Ciel. Car rien ne perit, mais en ſe parant chaque choſe paroît ſous une autre forme.* C'eſt ce que Salomon avoit dit dans l'Eccleſiaſte : † *Reditque pulvis ad terram quod prius fuerat, ſpiritus autem ad eum qui primo dederat.*

LIII. *Nous cherchons toutes ſortes de viandes & de breuvages.*] Ce ſont encore des vers d'Euripide qui ſe mocquoit de certaines gens, comme nous en voyons aujourd'huy, qui ſont ſi attachez à la vie, qu'ils ne tiennent qu'aux moyens de la conſerver, & qui pour cet effet ont des ſoins exceſſifs & ſuperſtitieux de leur

* Eccl. 3. 15. † 12. 9.

toute l'adreſſe des plus habiles cuiſiniers pour nous empêcher de mourir & de paſſer la barque fatale Mais quand le vent ſouffle & que Dieu nous appelle, il faut partir, & il ne ſert de rien de déplorer ſa miſere.

LIV. Quelqu'un eſt plus adroit que toy à la lutte: mais il n'eſt ni plus civil ni plus modeſte, ni mieux preparé à toutes ſortes d'accidens, ni plus indulgent pour les fautes de ſon prochain.

LV. Tout ce qui ſe fait par la raiſon commune aux Dieux & aux hommes, ne peut être mauvais: car par tout où ſe trouve l'utilité,

qui

manger & de leur boire. Mais ils ont beau faire, quand l'heure ſonne il faut marcher. Antonin avoit marqué ce paſſage pour s'empêcher de tomber dans ce défaut qui deshonore l'homme. Quand la vie ſeroit à vendre, un homme vertueux ne l'acheteroit pas par des ſoins ſi ſerviles, & ſi bas. Quel ſoin aura-t on de ſon ame, ſi on eſt ſi occupé de ſon corps?

LIV. *Quelqu'un eſt plus adroit que toy à la lutte, mais il n'eſt ni plus civil, ni plus modeſte.*] Nous ne devons jamais nous affliger, ni avoir de la honte de nous voir ſurpaſſer par les autres en des choſes ou vaines, ou qui ne dépendent point de nous. Un autre eſt plus fort que moy, plus éloquent, plus ſavant. Que m'importe, pourvû qu'il ne ſoit ni plus vertueux ni plus juſte?

LV. *Tout ce qui ſe fait par la raiſon commune aux Dieux & aux hommes ne peut être mauvais.*] Car la raiſon univerſelle, c'eſt-à dire Dieu, ne peut jamais rien faire de contraire à ſa nature, & par conſequent tout ce qu'elle fait ne peut être que tres-utile & tres-bon.

LVII. *Ne*

qui resulte necessairement d'une action qui se perfectionne selon sa nature, il est impossible d'y trouver en même temps du dommage & du préjudice ; on ne sauroit même le soupçonner.

LVI. En tous temps, en tous lieux il dépend de toy de t'accommoder pieusement à tout ce qui t'arrive, de vivre justement avec tes contemporains, d'observer & de tenir si bien en bride ton imagination, qu'elle ne reçoive & n'approuve rien que tu n'ayes bien compris.

LVII. Ne t'amuse point à considerer ce que font les autres, mais regarde directement où la Nature te mene ; la Nature universelle par les accidens qu'elle t'envoye, & ta Nature particuliere par les actions qu'elle demande de toy. Car il faut que chacun agisse conformément aux conditions sous lesquelles il est né. Or toutes les autres creatures sont nées pour les

LVII. *Ne t'amuse point à considerer ce que font les autres.*] Nous sommes nez pour agir, & non pas pour examiner les actions d'autrui. Le seul but donc où nous devons tendre c'est de faire approuver à nôtre nature particuliere tout ce que fait la nature universelle, & à la nature universelle tout ce que fait nôtre nature particuliere. Or l'ame ne sauroit remplir ces deux devoirs si elle ne conserve sa superiorité sur le corps, & si elle n'agit conformément à son origine. Tout cet article est admirablement beau, & Antonin y suit parfaitement ses principes.

les raiſonnables, comme dans tous les autres ſujets, les moins parfaits ſont créez pour les plus parfaits; & les creatures raiſonnables ſont nées les unes pour les autres. La premiere & la principale condition de l'homme, c'eſt donc de ſervir à la ſocieté. La ſeconde, c'eſt de ne pas ſuccomber ſous ſes affections charnelles. C'eſt le propre de l'intelligence raiſonnable de ſe renfermer en elle-même, & de n'être jamais ſoumiſe aux mouvemens des ſens & des appetits, car ils ſont brutaux les uns & les autres, & l'ame veut conſerver ſa ſuperiorité, & n'être jamais réduite à leur obéïr. Cela eſt juſte, puiſque toutes ces choſes ne ſont faites que pour la ſervir. La troiſiéme condition, c'eſt de s'empêcher de tomber & d'être ſéduit. Celuy qui remplit bien toutes ces trois conditions, n'a qu'à aller ſon chemin. Il a tout ce qui luy eſt propre.

LVIII. Comme ſi c'étoit aujourd'huy nôtre dernier jour, & que nôtre vie n'eut dû être

LVIII. *Comme ſi c'étoit aujourd'huy nôtre dernier jour.*] Le veritable ſens de ce paſſage eſt plus enveloppé que l'on n'a crû. Antonin veut dire que comme ſi la mort venoit aujourd'huy à nous, il n'y auroit rien que nous ne vouluſſions faire pour avoir le temps de vivre mieux que nous n'avons fait par le paſſé, nous devrions nous mettre de bonne heure en cet état, & prevenir la mort; en nous déclarant morts au monde pour ne plus vivre qu'en Dieu, comme ſaint

être prolongée que jusqu'au temps présent, il faut vivre conformément à la nature tout le temps qui nous est donné par dessus.

LIX. Il ne faut aimer que ce qui nous arrive, & qui nous a été destiné : car qu'y a-t-il de plus convenable?

LX. Dans chaque accident il faut se remettre devant les yeux ceux à qui la même chose est arrivée, & qui en ont été fachez & surpris, & qui s'en sont plaints. Où sont présentement tous ces gens-là? Nulle part. Veux-tu donc leur ressembler? laisse plûtôt tous ces mouvemens étrangers, laisse-les aux sujets qui les

saint Paul nous dit: * *Ita & vos existimate vos mortuos quidem esse peccato, viventes autem Deo, in Christo Jesu Domino nostro.* De même *Considerez-vous comme morts au peché, & vivans à Dieu en* JESUS-CHRIST *nôtre Seigneur.*

LIX. *Il ne faut aimer que ce qui nous arrive.*] Car ce qui nous arrive c'est ce que Dieu veut. Or ce que Dieu veut est sans doute meilleur en tout sens que ce que nous voulons.

LX. *Dans chaque accident.*] Il ne nous arrive rien qui ne soit arrivé à d'autres. Ils en ont murmuré ils s'en sont plaints. De quoy leur ont servi leurs plaintes, & leurs murmures? Au lieu donc de les imiter, faisons de chaque accident, la matiere de nôtre action. Il n'importe à quoy nous nous occupions, pourvû que nous fassions bien. Les malheurs, & les souffrances sont les actions dont Dieu nous tient compte le plus volontiers quand nous n'y avons pas succombé?

* Rom. VI. 11.

les donnent & qui les ſentent, & applique-toy tout entier à apprendre comme il faut ſe ſervir des accidens qui t'arrivent. Car par ce moyen tu en feras un bon uſage, & ils ſerviront de matiere à exercer ta vertu. Poſſede-toy ſeulement, n'aye en veuë que de bien faire ce que tu fais, & ſouviens-toy que la matiere de tes actions eſt indifferente.

LXI. Regarde bien au-dedans de toy. Il y a une ſource de biens qui jallira toûjours, ſi tu creuſes toujours.

LXII. Il faut avoir une contenance aſſurée, & ſe tenir ferme quand on marche & quand on eſt aſſis. L'eſprit doit donner à tout le corps la même grace & la même bienſeance qu'il

LXI. *Regarde bien au-dedans de toy, il y a une ſource de biens.*] Que cela eſt bien penſé & bien dit? Il y a en nous une ſource de bien qui jallira toûjours, ſi nous travaillons toûjours à l'entretenir par nos bonnes œuvres. Mais pour peu que nous ceſſions, elle ſe bouche, & ne coule plus. C'eſt comme JESUS-CHRIST nous dit dans ſaint Jean, * que l'eau qu'il nous donne, c'eſt-à-dire ſa grace, devient en nous une fontaine d'eau vive qui jaillit juſques dans la vie éternelle.

LXII. *Il faut avoir une contenance aſſûrée, & ſe tenir ferme*] La contenance, la démarche, le port ſont ordinairement des indices aſſûrées des mœurs. *Amictus corporis, & riſus dentium, & ingreſſus hominis enuntiant de illo.* Comme dit l'Auteur de l'Eccleſiaſtique. Le precepte d'Antonin eſt donc fort neceſſaire, ſur tout à la Cour.

LXIII. *Nôtre*

* Jean IV. 14.

qu'il donne au visage en le composant ; mais il faut éviter l'affectation plus que toutes choses.

LXIII. Nôtre vie ressemble bien plus à l'exercice de la lutte, qu'à celuy de la danse : car elle apprend à se tenir toujours ferme & à être bien preparé à tout ce qui arrive, & qu'on n'avoit pas prévû.

LXIV. Pense souvent en toy-même qui sont ceux dont tu veux être loüé & estimé, & quel est leur esprit. Car en penetrant ainsi dans

r LXIII. *Nôtre vie ressemble bien plus à l'exercice de la lutte qu'à celuy de la danse.*] Celuy qui danse est non seulement preparé pour tout ce qu'il doit faire, mais il sait encore tout ce que doivent faire ceux qui dansent avec luy : Au lieu que celuy qui lutte, n'apporte d'autre preparation que son courage, sa force, & son adresse, qui luy fournissent sur le champ les moyens, ou d'éluder les coups de son ennemi, ou de les soûtenir sans y succomber. Aussi saint Paul appelle nôtre vie une lutte : * *Nous avons*, dit-il, *à lutter contre les principautés & les puissances.*

LXIV. *Pense souvent en toy-même qui sont ceux dont tu veux être loüé & estimé, & quel est leur esprit.*] Il n'y a point d'homme qui ne voulût de tout son cœur connoître le veritable prix de chaque chose, & qui le connoissant ne fût porté naturellement à avoir pour elle toute l'estime qui luy est dûë. Quand il ne le fait pas, cela vient de ce qu'il est privé de cette connoissance malgré luy. C'est en luy une privation de discernement, & non une injustice. Pourquoy donc rechercher ses suffrages qu'il n'est pas en son pouvoir de

* Ephes. 6. 12.

dans les ſources de leurs jugemens & de leurs actions, tu ne brigueras nullement leurs ſuffrages, & tu ne t'offenſeras point des fautes qu'ils commettront contre toy, puis qu'elles ſeront toutes involontaires.

LXV. Platon dit fort bien qu'une ame qui eſt privée de la verité, l'eſt malgré elle. On peut donc dire la même choſe d'une ame qui eſt privée de la juſtice, de la temperance, de la patience, & de toutes les autres vertus. Il eſt tres neceſſaire de ſe ſouvenir toujours de cela: car tu en ſeras plus doux & plus indulgent pour tous les hommes.

LXVI.

nous donner, & pourquoy luy ſavoir mauvais gré de ſon mépris qui n'eſt qu'un mépris involontaire, & qui par conſequent doit bien moins nous mettre en colere que nous faire pitié?

LXV. *Platon dit fort bien qu'une ame qui eſt privée de la verité, l'eſt malgré elle.*] C'eſt ce que Platon établit preſque dans tous ſes ouvrages; & ce principe eſt tres-vrai. Il n'y a point d'homme ignorant & méchant qui ne le ſoit malgré luy. Eſclaves du peché & entrainez par le malheureux penchant de nôtre cœur nous faiſons le mal que nous ne voudrions pas, & ne faiſons pas le bien que nous voudrions, comme dit ſaint Paul, qui par cette même raiſon appelle ceux qui ne ſe ſoûmettent pas aux ſaintes paroles de JESUS-CHRIST, *des ignorans, & des ſuperbes*, & qui exhorte Timothée à être doux, en reprenant ceux qui reſiſtent à la veritable doctrine, par ce que Dieu peut les appeller à repentance en leur faiſant connoître la verité. *Cum modeſtia corripientem eos qui reſiſtunt veritati, ne quando Deus det illis pœnitentiam ad cognoſcendam veritatem.*

LXVI. *En-*

LXVI. Dans toutes les douleurs aye toujours cette reflexion toute prête, qu'elles n'ont rien de honteux, & qu'il ne dépend pas d'elles de corrompre ton ame ni comme raisonnable, ni comme sociable. Et dans les plus violentes de toutes ces attaques appelle à ton secours ce mot d'Epicure, qu'elles ne sont ni insupportables, ni éternelles, si tu penses aux bornes étroites de toutes choses; & que tu n'y ajoûtes pas tes opinions. Enfin souviens-toy que nous sentons souvent en nous des choses bien approchant de la douleur, & qui nous fâchent, sans que nous y faſſions grande attention; comme par exemple l'envie de dormir quand il faut veiller; le grand chaud; les dégoûts. Toutes les fois donc que tu murmures de quelqu'une de ces choses, ne manque pas de dire, Je succombe à la douleur.

LXVII.

LXVI. *Enfin souviens-toy que nous sentons souvent en nous des choses bien approchant de la douleur.*] Une marque certaine que l'opinion seule fait la douleur, ou au moins qu'elle y ajoûte beaucoup, c'est que nous sentons souvent des choses qui nous paroîtroient insuportables, si nôtre opinion nous rapportoit qu'elles le sont: mais parce qu'elle n'en juge pas, nous n'y prenons pas seulement garde. Pourquoy juge-t-elle donc plûtôt des unes que des autres, & que ne se taît-elle toûjours? On peut voir l'Article XVIII. du Livre V.

Ne manque pas de dire; je succombe à la douleur.] Il y a une raillerie cachée sous ces mots. C'est comme si Antonin disoit: *Ne manque pas de dire, je succom-*

LXVII. N'aye point pour les hommes cruels & dénaturez les mêmes sentimens qu'ils ont pour les autres hommes.

LXVIII. D'où savons-nous que Socrate étoit plus grand homme & qu'il avoit plus de vertu que Telauges ? Car ce n'est pas assez qu'il

combe au jugement de mon opinion. Car il pretend qu'il n'y a personne qui n'eût honte de prononcer une parole si lâche, si effeminée, & si ridicule.

LXVII. *N'aye point pour les hommes cruels & dénaturez.*] Il faut aimer les méchans, & se contenter de haïr leur vice. La cruauté des autres n'excuse point celle que nous avons pour eux. Il n'y a rien de plus Chrétien que cette maxime.

LXVIII. *D'où savons-nous que Socrate étoit plus grand homme.*] Ce chapitre est parfaitement beau, & il explique si bien en quoy consiste la veritable grandeur, qu'il est impossible de s'y méprendre. Que ceux donc qui s'estiment grands, & qui veulent qu'on les estime tels, se mesurent à cette regle qui ne trompe, & ne flate point, & qu'ils voyent eux-mêmes s'ils meritent la qualité qu'ils se donnent, & qui ne dépend que d'eux.

Et qu'il avoit plus de vertu que Telauges ?] Monsieur Menage, à qui les Lettres doivent tant de belles & bonnes choses, a tres-heureusement corrigé ce passage dans ses remarques sur Diogene Laërce en changeant l'adjectif *Telauges* en nom propre. Et sa correction est d'autant plus estimable, que personne avant luy ne s'étoit seulement douté que ce passage fût corrompu. Ce Telauges étoit un Philosophe sur lequel Eschines avoit fait un Dialogue où il parloit de luy de maniere qu'on ne savoit si c'étoit une éloge, ou une satyre, & qu'il avoit appellé *Telauges*. Il en est parlé dans Athenée, & dans le Livre qu'on attribuë à Demetrius Phalereus.

Qu'il

qu'il ſoit mort glorieuſement ; qu'il ait diſputé contre les Sophiſtes avec beaucoup d'adreſſe & de ſolidité ; que pendant les plus grandes rigueurs de l'hyver il ait paſſé les nuits en pleine campagne ; qu'il ait genereuſement reſiſté aux Tyrans qui luy ordonnoient d'aller prendre à Salamine un homme qu'ils vouloient faire mourir ; & qu'il ait marché dans les ruës avec fierté & avec orgueil, quoy qu'on puiſſe

Qu'il ſoit mort glorieuſement.] Car il aima mieux mourir que de commettre la moindre lâcheté, & que de ſe condamner même ou à un exil, ou à une amande : mais une mort glorieuſe ne fait pas ſeule l'homme grand.

Que pendant les plus grandes rigueurs de l'hyver.] Perſonne n'a jamais été plus patient dans les travaux, ni plus ferme dans les dangers que Socrate. Mais cela ne ſuffit pas pour être grand.

Qu'il ait genereuſement reſiſté aux Tyrans.] Les trente Tyrans, qui étoient alors les maîtres de la Republique, ordonnerent à Socrate d'aller avec quelques ſoldats prendre à Salamine un certain Leon qu'ils vouloient faire mourir pour avoir ſon bien qui étoit immenſe, Socrate eut le courage de leur deſobeïr. Cette particularité de ſa vie eſt marquée dans ſon Apologie, & dans la VII. Lettre de Platon. Mais pour être grand il ne ſuffit pas d'avoir fait une action de cette nature, puiſque des méchans en ont ſouvent fait autant pour des motifs qui n'avoient rien de loüable, ni de grand.

Et qu'il ait marché dans les ruës avec fierté & avec orgueil.] La démarche fiere & orgueilleuſe marque bien la bonne opinion qu'un homme a de luy. Mais elle ne dit pas qu'il ſoit grand : elle dit ordinairement tout le contraire.

Quoy

puisse avec raison douter de la verité de ce dernier trait : mais il faut voir en quel état étoit son ame ; s'il pouvoit se contenter d'être juste envers les hommes & pieux envers les Dieux ; s'il

Quoy qu'on puisse avec raison douter de la verité de ce trait.] Antonin juge avec raison que c'étoient les ennemis de Socrate, qui luy avoient imputé cela, & qui avoient pris malicieusement sa gravité & sa sagesse pour une orgueilleuse fierté. Et il a sans doute en veuë ce passage d'Aristophane, dans la IV. Scene de l'Act. I. des Nuées. Ὅτι βρενθοεῖς ἐν ταίσιν ὁδοῖς καὶ τῷ ὀφθαλμῷ παραβάλλεις. *Parce que tu marches dans les ruës d'un air superbe & majestueux, en jettant les yeux de côté & d'autre.* Et c'est ce même reproche que Platon trouve moyen de tourner à la louange de Socrate, lors que dans son banquet il fait dire par Alcibiade, qui s'adresse malicieusement à Aristophane, *Je n'ay jamais mieux connu Socrate que dans la déroute de nôtre armée, quand nous fûmes battus à Delium. Socrate qui avoit combattu à pied se retiroit de son côté avec Laches. Je les rencontrai en cet état : & comme j'étois bien monté j'eus tout le loisir de les considerer à mon aise, & de voir combien Socrate étoit au-dessus de Laches en prudence & en resolution. Ce fut là que je le vis marcher comme vous dites dans vos nuées, d'un air superbe & majestueux, en jettant les yeux de côté & d'autre sur les amis & sur les ennemis, & témoignant par ses regards assurez que son ame étoit libre de crainte, & qu'il étoit en état de vendre bien cher sa vie si on l'attaquoit.* Il y a beaucoup de noblesse dans ce passage avec une politesse infinie, que je ne puis me lasser d'admirer.

Mais il faut regarder en quel état étoit son ame.] Car de la seulement dépend la veritable grandeur. Antonin fait icy le veritable portrait de Socrate. Cela est divin. S'il

s'il n'avoit ni emportement ni indignation contre la méchanceté des autres; s'il ne se rendoit en rien l'esclave de l'ignorance d'autruy; s'il ne recevoit pas comme quelque chose d'étranger, & qui ne luy appartenoit point, ce que la providence luy envoyoit; s'il ne le soufroit pas comme le jugeant insupportable; & enfin s'il ne conservoit pas son ame libre & exempte de toutes les passions du corps.

LXIX. La nature n'a pas si fort mêlé & confondu nôtre ame avec nôtre corps, que nous ne puissions la separer, nous renfermer en nous-mêmes, & faire toujours dépendre de nous ce qui nous est propre & qui constituë tous nos devoirs.

LXX.

S'il ne se rendoit en rien l'esclave de l'ignorance d'autruy.] On se rend l'esclave de l'ignorance d'autruy, lors qu'on trahit sa conscience ou par complaisance ou par lâcheté, & que par des interêts purement humains on retient, comme dit S. Paul *, la verité de Dieu en injustice.

LXIX. *La nature n'a pas si fort mêlé & confondu nôtre ame avec le corps.*] Car comment ce qui est incorporel pourroit-il être mêlé & confondu avec ce qui n'est que matiere? Voilà ce qu'il y a de merveilleux, l'ame est par tout le corps sans avoir nulle part de place marquée; non plus que la Divinité qui anime tout, & remplit tout. Puisque l'ame n'est pas confonduë avec le corps, elle peut donc s'en separer, & se renfermer en elle-même. Mais nous sommes si peu accoûtumez à faire cette abstraction, que nous la croyons impossible.

* Rom. 1. 18.

LXX. Il eſt tres poſſible d'être en même temps un homme divin & un homme inconnu à tout le monde. Souviens-toy toûjours de cela, & que tout le bonheur de cette vie dépend de tres-peu de choſe.

LXXI. Parce que tu deſeſperes de pouvoir jamais être un grand Dialecticien, ou un grand Phyſicien, renonceras-tu à être libre, modeſte, ſociable, & ſoumis aux ordres de Dieu ?

LXXII.

LXX. *Il eſt tres-poſſible d'être en même temps un homme divin, & un homme inconnu à tout le monde.*] Voicy une grande verité qui merite toute nôtre attention. Antonin travaille à ſe munir contre la mauvaiſe opinion qui n'eſt que trop commune, que pour être un homme extraordinaire & divin, il faut faire beaucoup de bruit dans le monde, & y vivre dans la gloire & dans l'éclat ; rien n'eſt plus faux que cette penſée, comme ce ſage Empereur le reconnoit icy. Les hommes les plus divins ſont ceux qui ont été les plus cachez. Et la vie de J. C. en eſt une preuve bien éclatante & bien ſolide. Dans Athenes l'autel conſacré au Dieu inconnu étoit le ſeul qui fut conſacré au vray Dieu.

LXXI. *Parce que tu deſeſperes de pouvoir jamais être un grand Dialecticien.*] Il n'y a point du tout de honte à être privé des qualités qui ne dépendent pas de nous; & il y en a beaucoup à ne pas avoir les vertus qui en dépendent, & que Dieu a comme plantées dans nos cœurs. Mais nous ſommes ſi aveugles & ſi malheureux, que nous mépriſons celles-cy, & n'eſtimons que celles-là. C'eſt pourquoy il ne faut pas s'étonner ſi nous trouvons ſi ſouvent dans nôtre choix nôtre ſupplice.

LXXII. Que les hommes diſent tout ce qu'ils voudront contre cette verité, & qu'ils la traitent de ridicule, il eſt conſtant que tu peux vivre dans une entiere liberté & dans un continuel plaiſir, quoique les bêtes déchirent ton corps & le mettent en pieces : car qu'eſt-ce qui empêche que dans ces ſortes d'accidens l'ame ne ſe maintienne dans une parfaite tranquillité, qu'elle ne juge veritablement des circonſtances, & qu'elle ne faſſe ſur le champ un bon uſage de ce qui luy eſt preſenté ? Le jugement ne peut-il pas dire à ce qui arrive, Tu es veritablement cela, quoique l'opinion qu'on a de toy, & ce qu'on en dit, te faſſent paroître tout autre ; & l'uſage ne peut-il pas dire à ce qui ſe preſente, C'eſt toy que je cherchois. En effet tout ce qui tombe ſous la main, ſert de matiere & de ſujet à la vertu raiſonnable & ſocia-

LXXII. *Que les hommes diſent tout ce qu'ils voudront contre cette verité, & qu'ils la traitent de ridicule.*] Il eſt certain que cette opinion étoit traitée de ridicule par toute ſorte de gens, & avec juſtice : car il eſt bien vray que l'homme a eu cet empire ſur luy-même, & ſur ſes paſſions : mais il l'a perdu par le peché, & il ne peut plus le recouvrer que par la grace. Ce chapitre ne laiſſe pas d'être fort beau, & de fournir un remede excellent contre les accidens ordinaires.

Et l'uſage ne peut-il pas dire.] C'eſt une hardieſſe, mais qui me paroît belle, & noble d'avoir perſonifié, *l'Uſage.*

ſociable, ou plûtôt à l'art de l'homme & de Dieu. Car tout ce qui arrive, eſt propre & familier à l'homme ou à la Divinité, il n'y a rien de nouveau ni d'inſurmontable, tout eſt facile & commun.

LXXIII. La perfection des mœurs conſiſte à paſſer chaque jour de ſa vie comme ſi c'étoit le dernier; à n'être ni empreſſé ni lâche, & à éviter la diſſimulation.

LXXIV. Dieu, tout immortel qu'il eſt, ne ſe fâche point d'avoir à ſupporter pendant une ſi longue ſuite de ſiecles un nombre infini

Ou plûtôt à l'art de l'homme & de Dieu.] Il y a dans le texte *à l'art de l'homme, ou de Dieu.* Cet *ou* n'eſt pas disjonctif. Antonin veut faire entendre que l'exercice de la vertu eſt, ſi l'on peut ſe ſervir de ce terme, le métier commun à Dieu & aux hommes, comme il s'en eſt expliqué ailleurs; & cela eſt beau.

LXXIII. *A n'être ni empreſſé, ni lâche.*] Car l'empreſſement eſt une marque d'envie, ou d'un aveugle precipitation; & la lâcheté, ou la lenteur l'eſt de pareſſe, ou de negligence. On peut voir ce qui a été remarqué ſur ces deux Vers de la ſeconde Epitre du liv. 1. d'Horace.

— *Quod ſi ceſſas, aut ſtrenuus anteis,*
Nec tardum opperior, nec precedentibus inſto.

Comme je ne vous attendray point, ſi vous demeurez derriere, je ne tâcheray pas non plus de vous atteindre, ſi vous me devancez.

LXXIV. *Dieu, tout immortel qu'il eſt.*] On ne peut rien penſer de plus parfait, ni de plus chrétien. Quelle force & quelle beauté dans cette oppoſition entre Dieu & les hommes!

An

ri de méchans ; au contraire il a ſoin d'eux n toutes manieres ; & toy qui vas bien-tôt nourir, tu es las de les ſupporter ; & cela, quoique tu ſois toy-même du nombre.

LXXV. C'eſt une choſe tres ridicule ; tu peux empêcher ta propre malice, & tu la ſouffres ; tu ne peux empêcher la malice des autres, & tu ne veux pas la ſoufrir.

LXXVI. Tout ce que la faculté raiſonnable & politique juge inutile & à la ſocieté & à la raiſon,

Au contraire, il a ſoin d'eux en toutes manieres.] Car il ne ſe contente pas de faire lever ſon ſoleil ſur les bons & ſur les méchans, & d'envoyer la pluye ſur les juſtes & ſur les injuſtes, il étend ſes ſoins plus loin, & leur donne tous les jours & à tous momens des marques de ſa bonté paternelle, *parce qu'il eſt bon aux ingrats & aux méchans.*

LXXV. *C'eſt une choſe tres-ridicule, tu peux empêcher ta propre malice, & tu la ſouffres.*] C'eſt ce qu'Epictete diſoit fort bien : *Tu ne peux être un Hercule pour purger la terre des monſtres, ni un Theſée pour en purger l'Attique : mais tu peux te purger toy-même des monſtres qui ſont en toy. Au lieu de chaſſer un Procraſtes, & un Scyron, chaſſe de ton cœur la triſteſſe, la crainte, les deſirs, l'envie, la malice, la molleſſe, l'intemperance, &c.*

LXXVI. *Tout ce que la faculté raiſonnable & politique.*] Cette maxime eſt parfaitement belle. Nôtre ame tient au-deſſous d'elle tout ce qui n'eſt ni de même nature qu'elle, ni utile à la ſocieté. Que de ſoins embarraſſans, que d'occupations vaines & infructueuſes cette reflexion n'épargneroit-elle pas aux hommes, s'ils la vouloient bien concevoir ?

LXXVII.

raiſon, elle le tient juſtement au-deſſous d'elle.

LXXVII. Quand tu as fait du bien, & qu'un autre l'a reçû, pourquoy cherches-tu, comme les fous, une troiſiéme choſe, qui eſt la reputation?

LXXVIII. Perſonne ne ſe laſſe de recevoir du bien, car c'eſt une action ſelon la nature. Ne t'en laſſe donc point. Or faire du bien aux autres, c'eſt en recevoir.

LXXIX.

LXXVII. *Quand tu as fait du bien, & qu'un autre l'a reçû, pourquoy cherches-tu comme les fous une troiſiéme choſe.*] Antonin dit fort bien *comme les fous*, car il n'y a pas de plus grande folie que d'être entêté de la reputation, qui ne dépend jamais de nous, qui ne fait jamais partie de l'eſſence du bien, & qui n'eſt pas même un de ſes caracteres. Mais ce n'eſt pas par là ſeulement que nous devons nous contenter de faire le bien? Nous devons le faire dans l'eſperance que Dieu accomplira ſa promeſſe, * & que plus le bien que nous ferons ſera ſecret, plus il nous en rendra la recompenſe.

LXXVIII *Perſonne ne ſe laſſe de recevoir du bien, &c. Or faire du bien aux autres, c'eſt en recevoir.*] Il n'y a rien de plus vray que cette maxime. Nous ne ſçaurions faire du bien à un tout dont nous ſommes partie, ſans nous en procurer à nous-mêmes. Et c'eſt pour cette même raiſon que l'Ecriture appelle † *riches en bonnes œuvres* ceux qui ont fait beaucoup de bien: *Bene agere, divites fieri in bonis operibus. A faire du bien, à s'enrichir en bonnes œuvres.* Car comme dit fort bien Clement d'Alexandrie; *Celuy qui donne reçoit, & celuy qui reçoit donne.* Mais les hommes ſont tres-peu ſoigneux de pratiquer ces moyens de s'enrichir?

LXXIX.

* Matth. 6. † 1 Epit. à Timot. 6. 18.

LXXIX. La nature univerſelle a creé & glé le monde. Donc ou tout ce qui ſe fait ſentement eſt une ſuite de la Loy gene- le qu'elle a établie ; ou bien les creatures iſonnables ſont les principaux objets des ins & de la providence de cet Eſtre univer- . Si tu retiens bien cela, il n'y a rien qui puiſ- te procurer plus de tranquillité en toutes rtes de rencontres.

LIVRE

LXXIX. *La nature univerſelle a creé & reglé le mon- donc ou tout ce qui ſe fait.*] Antonin veut dire que iſque Dieu a creé le monde, c'eſt luy auſſi qui l'en- tient & le conſerve par ſa providence. D'où il s'en- : neceſſairement, ou qu'il a étendu ſes ſoins genera- ient ſur tout ſur les plus petites choſes, comme ſur plus grandes, ce que les Stoïciens ſoutenoient, & que nous croyons; ou qu'en negligeant les petites, on le ſentiment des Epicuriens & de quelques autres iloſophes, il ne s'eſt reſervé que les principales & les s parfaites pour les regler & les conduire. Que l'une l'autre de ces deux propoſitions ſoit vraye, je dois e en repos, car je ſuis certainement du nombre de les dont Dieu a ſoin.

LIVRE HUITIE'ME.

1. UNe chose qui peut aussi couper chemin au desir de la vaine gloire, c'est de penser qu'il ne dépend plus de toy de faire en sorte

1. *UNe chose qui peut aussi couper chemin au desir de la vaine gloire.*] La reputation qu'avoit Antonin d'être un grand Philosophe étoit un piege tres-dangereux ; car pour peu qu'il eût voulu écouter l'amour propre, il se seroit laissé entraîner à une bonne opinion de soy-même, qui prend ordinairement les hommes & sur tout les Princes. Pour éviter donc cet écueil, ce sage Empereur prend icy le contrepied de tous les hommes, qui se déguisent leurs verités, & qui après avoir trompé le public, veulent aussi se tromper eux-mêmes. Il se dit donc, qu'il ne dépend plus de luy d'être un veritable Philosophe, car pour meriter ce titre il faut avoir passé sa vie dans cette profession, & que rien d'étranger n'ait jamais partagé l'amour qu'on à pour cette science ; qu'il sçait bien luy-même qu'il en a été long-temps tres-éloigné, & qu'à l'heure qu'il est ses grandes occupations & les soins importans dont il est chargé ne luy permettent pas d'aspirer à cette gloire qui est une entrepriſe plus difficile qu'on ne croit; qu'il doit donc renoncer à une reputation qui ne luy est pas dûë, & sans s'amuser à de longues speculations qui demandent un homme entier, se contentes de vivre conformement à la nature, c'est à dire, être le maître de ses passions; faire le bien; éviter le mal; & obeïr en tout aux ordres de Dieu, ce qui est la fin de la veritable Philosophie, à laquelle il dépend de nous d'arriver. Voila le sens de ce Chapitre qui est parfaitement beau. Heureux les hommes qui sçavent s'examiner de même sans se flater.

Tu

ſorte que toute ta vie ſe ſoit paſſée dans la Philoſophie. Car pluſieurs perſonnes ſçavent, & tu le ſçais bien toy-même, que tu en as été long temps trés-éloigné. Ainſi te voila confondu, & tu ne peux plus pretendre à la gloire d'un veritable Philoſophe ; ta profeſſion même s'y oppoſe. Si tu as donc veritablement connu en quoy conſiſte la vraye Philoſophie, ne te ſoucie plus de cette vaine reputation, & qu'il te ſuffiſe de vivre le peu de temps qui te reſte, comme ta nature veut que tu vives. Examine donc bien ſoigneuſement ce qu'elle veut, & ne te mets en peine de rien d'avantage. Tu n'as que trop éprouvé qu'ayant couru par tout, & eſſayé tout, tu n'as jamais pû trouver le bonheur que tu cherchois ; car tu ne l'as trouvé ni dans le raiſonnement, ni dans les richeſſes, ni dans la gloire, ni dans les plaiſirs, enfin nulle part. Où eſt-il donc ? Dans les actions que la nature de l'homme demande.

Tu n'as que trop éprouvé qu'ayant couru par tout & eſſayé tout, tu n'as jamais pû trouver le bonheur que tu cherchois.] Salomon dit la même choſe dans les deux premiers chapitres de l'Eccleſiaſte. Comment des particuliers trouveront-ils leur bonheur où des Rois ſi grands & ſi ſages ne l'ont pû trouver ?

Ni dans le raiſonnement.] Car le raiſonnement eſt un moyen, & non pas une fin. Il eſt donc impoſſible d'y trouver le ſouverain bien, il ſeroit même ridicule de le y chercher. Cela eſt remarquable.

mande. Comment peut on se mettre en état de faire ces actions? En conservant les saines opinions qui produisent les bons mouvemens & les bons desirs. Quelles sont ces opinions? Celles que l'on a du bien & du mal, & qui font connoître que tout ce que ne rend pas l'homme juste, temperant, courageux, & libre, n'est pas un bien; & que tout ce qui ne produit pas les effets contraires, n'est pas un mal.

II. Sur chaque chose que tu entreprens, interroge-toy toy-même, comment me trouveray-je de cela? ne m'en repentiray-je point? Encore un peu de temps, me voila mort, & tout est disparu pour moy. Que cherche-je davantage? n'est-ce pas assez que ce que je fais presentement soit l'action d'un animal raisonnable, sociable, & qui obeït aux mêmes loix que Dieu?

III.

II. *Sur chaque chose que tu entreprens.*] Cette maxime est excellente pour borner les desseins d'un ambitieux. Où cours-tu donc mon ami, que vas-tu entreprendre? Si ce que te fais presentement est l'action d'un homme de bien, qu[illegible] faut-il? Que demandes-tu davantage?

Et qui obéit aux mêmes loix que Dieu.] La necessité de faire le bien & de ne pouvoir faire le mal est attachée à la nature de Dieu qui ne peut jamais s'en éloigner. L'homme donc qui suit cette loy generale & universelle ne fait que suivre l'exemple de Dieu, à travaille avec luy a une seule & même chose, &, comme

III. Quelle comparaiſon d'Alexandre, de Ceſar & de Pompée, à Diogene, à Heraclite & à Socrate? Dans ceux-ci, quelle connoiſſance des choſes, de leurs cauſes & de leur matiere! quelle raiſon toûjours libre & independante! & dans les autres quelle ſervitude, quelle ignorance, quel aveuglement!

IV. Quand tu en devrois mourir de dépit, ils n'en ſeront pas moins ce qu'ils ont accoutumé de faire.

V. La premiere choſe c'eſt de n'en être point troublé, car tout arrive ſelon la nature de l'Univers, & dans peu de temps tu ne ſeras nulle part non plus qu'Adrien, & Auguſte. Aprés cela regarde la choſe en elle-même, voy ce

comme Antonin s'explique ailleurs, il fait le même métier que Dieu.

III. *Quelle comparaiſon d'Alexandre.*] Voici un article qui ravale bien les grandeurs. Quoy Alexandre, Ceſar & Pompée, c'eſt à dire ce que la terre a eu de plus grand, ſont mis fort au deſſous de trois Philoſophes, qui ont été, s'il faut ainſi dire, le joüet des peuples; Oüi, ils le ſont, & par un Empereur qui en pouvoit mieux juger qu'un autres, & du jugement duquel il n'eſt pas permis d'appeller.

IV. *Quand tu devrois mourir de dépit.*] Antonin ſe parle ainſi à luy-même pour s'empêcher d'être émeu de quelque choſe que le peuple ou ſes Soldats avoient fait.

V. *La premiere choſe c'eſt de n'en être point troublé.*] Cet article pourroit être la ſuite du precedent; il eſt au moins ſur un ſujet tout enſemble.

ce qu'elle eſt, & ſouviens-toy qu'il faut que tu ſois homme de bien; que ſans regarder un ſeul moment derriere toy, tu faſſes ce que la nature de l'homme demande, & que tu diſes toûjours ce qui te paroît juſte & vray. Que tout ſe faſſe ſeulement avec douceur, avec modeſtie, & ſans aucune diſſimulation.

VI. Le ſeul ouvrage de la nature univerſelle c'eſt de changer tout, de tranſporter là ce qui eſt icy, & de mettre icy ce qui étoit là. Tout n'eſt qu'un changement continuel. Il ne faut donc pas craindre qu'il arrive rien de nouveau ni de ſurprenant, tout eſt ordinaire & toûjours également diſpenſé.

VII. La nature de chaque choſe eſt contente & ſatisfaite quand elle va ſon chemin ſans aucun

Et ſans aucune diſſimulation.] C'eſt ce qui eſt fort ordinaire à beaucoup de Princes, que de s'accommoder au temps par le ſecours de la diſſimulation. Calchas dit fort bien dans le 1. livre de l'Iliade. *Car quoy qu'un Roy ſemble digerer ſa colere le jour même, il en conſerve pourtant toûjours un levain juſques à ce qu'il ſe ſoit vengé.* C'eſt ce qu'Antonin condamne avec raiſon.

VI. *C'eſt de changer tout; de tranſporter là ce qui étoit icy.*] On pourroit preſque dire de la Nature ce qu'Horace dit de la Fortune.

Hinc apicem rapax
Fortuna cum ſtridore acuto
Suſtulit, hic poſuiſſe gaudet.

Et toûjours également diſpenſé.] Car Dieu gouverne le monde par des loix toûjours égales.

VII. *Et*

aucun empêchement. Aller son chemin pour la nature raisonnable, c'est empêcher l'imagination de recevoir & d'approuver des idées fausses, ou incertaines & douteuses; diriger tous ses desirs à ne faire que les actions utiles à la societé; n'appliquer ses inclinations, & ses aversions qu'aux choses qui dependent d'elle; & recevoir avec soumission tout ce que luy envoye la nature universelle dont elle est une partie, comme la nature de la feüille est une partie de la nature de l'arbre, avec cette difference pourtant que la nature de la feüille est une partie d'une nature insensible, sans raison, & qui peut être traversée & contrainte dans ses operations: au lieu que la nature de l'homme est une partie d'une nature raisonnable, que rien ne peut ni traverser ni troubler, & qui distribuë toûjours à chacun également selon ce qu'il est, le temps, la matiere, la forme, les operations, & les évenemens. Pour être convaincu de cette verité, il ne faut pas prendre un seul accident d'une chose, & le comparer au tout d'une autre: mais prendre le

VII. *Et qui distribuë toûjours à chacun également.*] Ce n'est pas avec une égalité arithmetique; mais geometrique, qui est proportionnée à la nature de chaque sujet.

Il ne faut pas prendre un seul accident d'une chose & le comparer au tout d'une autre.] Quand on considere un sujet par parties détachées, & que l'on compare

le tout de cette choſe, & le comparer avec le tout de l'autre. Tu trouveras tout égal.

VIII. Tu ne ſçaurois lire. Mais tu peux reprimer tes violences & tes emportemens; mais tu peux ſurmonter la douleur & la volupte; mais tu peux mépriſer la vaine gloire; mais tu peux ne te pas fâcher contre les ingrats & contre les ſots, & même avoir ſoin d'eux & travailler à les guerir.

IX. Que perſonne ne t'entende blâmer la vie de la Cour, & ſur cela ne t'écoute pas toy-même.

X. Le

chaque partie de ce ſujet au tout d'un autre; ou à ce qu'il a de principal, il eſt certain qu'on trouve une inégalité monſtrueuſe dans le partage du monde. Mais, comme Antonin le dit fort bien, ce n'eſt pas ainſi qu'il en faut juger. Il faut comparer le tout avec le tout, ſi nous voulons ne nous pas méprendre : * *Tota ſimul conſideranda ſunt, ſi volimus recte judicare.* Par ce moyen en trouve tout égal, & on voit manifeſtement ce miracle de la nature, que la plus grande choſe du monde n'a aucun avantage ſur la plus petite. Ainſi voila tout ſujet de plainte banni.

VIII. *Tu ne ſçaurois lire.*] Antonin ſe parle ainſi à luy-même pour adoucir le chagrin qu'il avoit de ce que les ſoins dont il étoit chargé ne luy laiſſoient pas le temps de lire.

IX. *Que perſonne ne t'entende blâmer la vie de la Cour.*] Un Prince auſſi ſage qu'Antonin ne pouvoit que trouver beaucoup de choſes à reprendre dans une Cour où le deſordre & la licence ne laiſſoient pas de regner malgré les exemples qu'il donnoit du contraire.

Il

* Auguſt. de verit. Relig. c. 40.

X. Le repentir n'eſt qu'un blâme qu'on ſe donne à ſoy-même d'avoir negligé quelque choſe d'utile. Qui dit d'utile, dit un bien & une choſe qui doit faire le ſoin d'un homme de bien, & d'un honnête homme. Or il n'y a point d'honnête homme qui ſe repente d'avoir negligé une volupté, donc la volupté ne peut être ni un bien, ni une choſe utile.

XI.

Il s'exhorte donc icy à ne point parler de la vie de ſes Courtiſans & à ne s'amuſer pas même à y penſer. Le temps ne pouvant être plus mal employé qu'à s'entretenir des fautes des autres. C'eſt peut-être le ſens naturel de ce paſſage. On pourroit pourtant en trouver un autre qui ne me paroît pas moins bon. Antonin travaille à s'ôter tout pretexte de rejetter la cauſe du moindre relâchement ſur la vie qu'on mene à la Cour; car c'eſt comme s'il diſoit, n'allegue point que la vie de la Cour ne s'accorde pas avec la ſageſſe, & qu'on ne ſçauroit bien vivre à la Cour. C'eſt vouloir ſe tromper ſoy-même, c'eſt accuſer le lieu du vice que nous y portons.

—— *Locum immeritum cauſamur inique.*

Il a été déja prouvé ailleurs que par tout où l'on peut vivre, on peut bien vivre, &c.

X. *Le repentir n'eſt qu'un blâme qu'on ſe donne à ſoy-même.*] Ce raiſonnement eſt admirable, on ne peut pas prouver plus ſolidement que la volupté n'eſt pas un bien.

Il n'y a point d'honnête homme qui ſe repente d'avoir negligé une volupté.] Non ſeulement qui s'en repente, mais qui ne s'en loüe, & qui ne ſe trouve heureux de l'avoir fait. Il a déja prouvé ailleurs que nulle choſe, ne peut être un bien, lors que le mépris qu'on en fait eſt luy-même un bien très-conſiderable, & generalement recon-

XI. Examine toutes choſes de cette maniere : Qu'eſt ce que cela eſt en luy-même & par ſa nature ? quelle eſt ſa matiere & ſa forme ? que fait-il dans le monde, & combien de temps y ſera-t-il ?

XII. Quand tu es fâché de te lever matin, ſouviens-toy que tu es né pour faire des actions utiles à la ſocieté, & que c'eſt ce que la nature de l'homme demande. Le dormir eſt commun à tous les animaux ſans raiſon, or ce qui eſt ſelon la nature de chaque choſe, luy eſt bien plus propre, plus agreable & plus familier.

XIII. Accoûtume-toy toujours autant qu'il te ſera poſſible, à examiner chaque choſe, par rapport à la phyſique, à la morale & à la dialectique.

XIV.

XII. *Quand tu es fâché de te lever matin pour travailler.*] On peut voir le 1. art. du liv. 5.

Et ce qui eſt ſelon la nature de chaque choſe luy eſt bien plus convenable.] Combien y a-t-il de gens aujourd'huy à qui on puiſſe perſuader qu'il leur eſt plus convenable, plus propre, & plus neceſſaire de faire du bien que de dormir ; Ils ſont bien rares, & cela eſt pourtant tres vray, comme Antonin le prouve d'une maniere tres-ſolide.

XIII. *Par rapport à la phyſique, à la morale, & à la dialectique.*] Par rapport à la phyſique, pour ſçavoir ce qu'elle eſt par ſa nature, & voir ſes cauſes & ſes effets ; par rapport à la morale, pour connoître le bien ou le mal qu'elle peut faire à l'ame & à la ſocieté ; & enfin par rapport à la dialectique, qui eſt comme la preu-

XIV. Avec qui que tu te rencontres, dis en toy-même, quelle opinion a cet homme-là des biens & des maux? car s'il a une telle opinion de la volupté & de la douleur & de ce qui les produit; de la gloire & de l'ignominie, de la vie & de la mort; je ne trouveray ni étrange, ni surprenant qu'il fasse telle & telle chose, & je me souviendray qu'il est forcé d'agir ainsi.

XV. Il est ridicule de s'étonner qu'un figuier porte des figues; mais il ne l'est pas moins de trouver étrange que le monde produise les choses qui sont en luy. C'est comme si un Medecin s'étonnoit de voir la fiévre à quelqu'un, & comme si un Pilote étoit surpris de voir les vents contraires.

XVI. Souviens-toy bien que tu n'es pas moins libre quand tu changes d'avis, & que tu suis

preuve dans l'art de nombrer, pour t'empêcher de te tromper dans tes jugemens, & pour ne pas prendre un faux raisonnement pour un raisonnement solide. Car comme il est dit dans le liv. de l'Ecclesiastique, la *science sans examen est la science du fou. Scientia insensati est sermo carens examine.*

XV. *Mais il ne l'est pas moins de trouver étrange.*] J'ay taché d'exprimer toute la force du mot ξενίζεσθαι dont saint Pierre s'étoit servi avant Antonin pour dire la même chose, *peregrinari: être étranger*, pour dire, *trouver étrange.*

XVI. *Souviens-toy que tu n'es pas moins libre quand tu changes d'avis.*] Il n'y a rien de plus beau que cette

ſuis le conſeil de celuy qui te redreſſe, car cette action eſt toute de toy, elle vient de ton choix, de ton jugement & de ton eſprit.

XVII. Si cela dépend de toy, pourquoy le fais-tu? S'il dépend d'un autre, à qui t'en prens-tu? aux atomes? ou aux dieux? l'un & l'autre eſt folie. Il faut ne s'en prendre à rien. Corrige la choſe, ſi tu le peux; que te ſert-il de t'en plaindre? Il ne faut rien faire en vain.

XVIII. Ce qui meurt, ne ſort point du monde, & s'il y demeure, c'eſt donc une marque qu'il s'y change, & qu'il s'y diſſout dans ſes propres principes. Ces principes du monde ſont auſſi les tiens, & ils ſe changent, mais ſans murmurer.

XIX. Chaque choſe eſt faite pour quelque action, le cheval, la vigne. Qu'y a-t-il là de

maxime. Preſque tous les hommes ſont dans ce pernicieux prejugé, que quand ils ont dit ou reſolu quelque choſe, il eſt honteux de changer d'avis & de ſe rendre aux lumieres d'un autre. Antonin donc icy un contrepoiſon tres-ſalutaire contre ce venin mortel de la honte & de la fauſſe gloire; & il prouve que quand nous changeons d'avis, l'action eſt toute entiere de nous, puiſque c'eſt nôtre eſprit ſeul qui a jugé de la verité de la choſe propoſée & qui a choiſi.

XVII. *Aux Atomes ou aux Dieux.*] C'eſt à dire à la fortune, qui ſelon le ſentiment des Epicuriens gouverne le monde, ou à la providence qui eſt la maîtreſſe ſelon les Stoïciens.

XIX. *Le*

de ſurprenant? Le ſoleil te dira auſſi qu'il eſt au monde pour faire quelque choſe; les autres dieux te diront de même. Et toy, pourquoy es-tu donc né? eſt-ce pour vivre dans les plaiſirs? voy toy-même, ſi le ſens commun le ſouffre.

XX. La nature en diſpoſant chaque choſe, n'a pas eu moins d'égard à ſa fin qu'à ſon commencement & à ſa durée, comme un bon joüeur de paume, quand il pouſſe ſa balle. Quel bien ou quel mal arrive-t-il à cette balle quand elle eſt bien pouſſée, ou quand elle tombe, & qu'elle va deſſous? Ces

XIX. *Les autres Dieux te diront de même.*] *Les autres Dieux*, c'eſt à dire *les autres Aſtres.* Car les Stoïciens croyoient que les aſtres étoient animez, & ils les eſtimoient des Dieux.

XX. *Comme un bon joüeur de paume, quand il pouſſe la balle.*] Cette comparaiſon me paroît fort belle. Comme un bon joüeur de paume ne viſe pas ſeulement à pouſſer la balle, mais à la pouſſer où il faut & où il veut la placer; tout de même Dieu, qui, comme dit Plaute, nous tient dans ſa main comme des balles

Enim verò Dî nos quaſi pilas homines habent.

ne penſe pas ſeulement à nous faire naître, mais il a ſes vûës pour nôtre durée & pour nôtre fin. Ainſi nous ne devons nullement nous mettre en peine. Dieu ſçait bien ce qu'il veut faire de nous. Le meilleur joüeur de paume peut manquer, mais Dieu ne manque jamais, & ne prend jamais de fauſſes meſures.

Quand elle tombe ou qu'elle va deſſous.] Elle tombe

Ces bouteilles qui se forment sur l'eau, quel bien ou quel mal sentent-elles quand elles subsistent ou qu'elles disparoissent? Quel bien ou quel mal sent une lampe quand elle brûle ou qu'elle s'éteint?

XXI. Tourne ton corps comme l'on tourne un habit, & regarde ce qu'il est au-dedans quand

be souvent contre le dessein de celuy qui la pousse. Mais il ne nous arrive jamais de tomber contre le dessein de Dieu. Ce dessein s'accomplit toûjours en nous.

Quel bien ou quel mal sont une de ces bouteilles qui se forment sur l'eau.] Il prend une de ces bouteilles, parce que nôtre vie leur est justement comparée. Il y a sur cela un beau passage dans le Contemplateur de Lucien, où Caron dit à Mercure. *Je veux te dire à quoy je compare les pauvres mortels. N'as-tu jamais vû de ces enflûres d'eau qui se font dans les torrens, je veux dire de ces bouteilles dont se forme ensuite l'écume. Il y en a de petites qui crevent presque en naissant, & il y en a de grosses qui durent plus long-temps, & qui après s'être encore bien enflées du debris des autres, crevent enfin par leur excessive grosseur. Telle est la vie de l'homme, &c.*

XXI. *Tourne ton corps comme l'on tourne un habit.*] Cet article est plein de sens. Comme quand on veut examiner un habit & le nettoyer, on le tourne & on met en dehors ce qui étoit en dedans il faut faire de même de nôtre corps, il faut le tourner pour voir au grand jour en quel état il est dans la maladie, dans la vieillesse, & dans la débauche. Ce qui a fourni à Antonin cette belle idée, c'est sans doute la ruse dont on dit que se sert le heriſſon de mer, quand il a avalé l'hameçon, il se tourne comme une poche qu'on renverse, & mettant de cette maniere le dedans dehors, il

quand il vieillit, quand il eſt malade, & quand il eſt plongé dans la débauche.

XXII. Celuy qui loüe & celuy qui eſt loüé, le panegyriſte & le heros n'ont tous deux qu'une vie tres-courte. D'ailleurs le bruit de ces loüanges ne retentit que dans un petit coin du monde. Tous les hommes n'en ſont pas d'accord entr'eux, & pas un n'en eſt bien d'accord avec ſoy-même. Enfin toute la terre n'eſt qu'un poinct.

XXIII. Ne ſois attentif qu'à ce que tu fais preſentement, ſoit que tu penſes, que tu agiſſes, ou que tu parles.

XXIV. Tu merites tous les malheurs qui t'arri-

il ſe defait de l'hameçon qui tombe & lache priſe. Nous pouvons faire par la force & par l'agilité de nôtre eſprit ce que le heriſſon fait par la force & l'agilité de ſon corps.

XXII. *Et pas un n'en eſt bien d'accord avec ſoy-même.*] Que ce trait eſt beau ! Parmi ceux qui nous louënt, il n'y en a preſque pas un, qui, aprés avoir examiné ce qu'il dit, en ſoit bien d'accord avec luy-même, & qui ne croye ſouvent le contraire. On ne loüe ordinairement que par bienſeance, par coûtume, ou par interêt. Cela devroit bien guerir l'enflûre que nous cauſe l'amour des loüanges.

XXIV. *Tu merites tous ces malheurs.*] Antonin ſe parle ainſi à luy-même ſelon ſa coûtume, ſur quelque malheur qui luy étoit arrivé, & dont il n'accuſe que le delai qu'il apportoit à s'avancer dans le chemin de la vertu, & à ſe rendre plus honnête homme. Car ſelon ce beau mot de ſaint Jerôme, *Perfectum eſſe nolle, delin-*

t'arrivent, parce que tu aimes mieux remettre à demain à devenir honnête homme, que de l'être aujourd'huy.

XXV. Fais je quelque chose? je le fais en le rapportant au bien des hommes. M'arrive-t-il quelque chose? je le reçois en le rapportant aux Dieux, & à la source commune d'où dérive tout ce qui se distribuë dans cet Univers.

XXVI. Qu'est-ce que le bain? de l'huile, de la sueur, de la crasse, de l'eau, des raclûres. Il n'y a rien là que de sale & de dégoutant; il en est de même de toutes les parties de nôtre vie, & de tout ce que nous sentons & que nous voyons.

XXVII.

delinquere est. C'est pecher que de ne vouloir pas se rendre parfait.

XXV. *Fais-je quelque chose? je le fais en le raportant au bien des hommes.*] Antonin avoit ce principe profondément gravé dans le cœur, être soumis à Dieu & faire du bien aux hommes.

XXVI. *Qu'est-ce que le bain?*] Quand on examine chaque chose en détail, il n'y en a pas une, je dis même des plus agreables & des plus propres, qui ne puisse nous donner du dégoût pour nous-mêmes. C'est le but de cette maxime où Antonin examine le bain, c'est à dire ce qui faisoit les délices des Romains; Témoin ce mot qu'un grand homme avoit mis sur la porte de ses bains : *Et voluptati plurimum & saluti* : pour le plaisir & pour la santé. Que ces examens sont utiles! mais il y a peu de gens capables d'y entrer.

XXVII.

XXVII. Lucilla a vû mourir Verus & l'a ſuivi ; Secunda a vû mourir Maxime & eſt morte aprés ; Epitunchanus n'a pas ſurvécu long-temps à Diotime, Antonin a ſuivi ſa Fauſtine ; Celer a été bientôt rejoindre Hadrien. Il en eſt de même de tout. Où ſont preſentement ces eſprits ſubtils, tant de grands Aſtrologues, tant d'hommes pleins de vanité? Ces eſprits ſubtils comme Hierax, Demetrius le Platonicien, & Eudemon? Ils n'ont vécu qu'un jour, & ſont morts depuis pluſieurs ſiécles. La memoire des uns ne leur a ſurvécu que peu de temps, & les noms de la plûpart des autres ne ſe ſont conſervez que dans des fables qui ſont déja ſurannées. Que tout cela te faſſe ſouvenir que cet aſſemblage de ton corps

XXVII. *Lucilla a vû mourir Verus & l'a ſuivi.*] Il parle de ſa fille Lucilla qu'il avoit mariée à l'Empereur Verus. Ce paſſage prouve qu'il y a dans ce Recueil des maximes qui ont été écrites dans les derniéres années de la vie d'Antonin.

Epitunchanus n'a pas ſurvécu long-temps à Diotime.] Je ne connois ni Diotime ni Epitunchanus. Ce dernier eſt nommé dans les inſcriptions des Tombeaux, mais on n'en ſçait pas davantage.

Celer.] Caninius Celer celebre Rheteur qu'Adrien avoit donné pour maître à Antonin & à Verus.

Et les noms de la plûpart des autres ne ſe ſont conſervez que dans des fables qui ſont déja ſurannées.] Voilà le chemin que font d'ordinaire les noms des plus grands hommes, ils vieilliſſent peu à peu, & n'ont enfin de place que dans les fables qu'on ne lit plus.

XXVIII. *Le*

corps doit auſſi être diſſipé, & que ton eſprit ſera ou tranſporté ailleurs, ou éteint.

XXVIII. Le plaiſir de l'homme conſiſte à faire ce qui eſt propre à l'homme. Or le propre de l'homme c'eſt d'aimer ſon ſemblable; de mépriſer ſes paſſions; de juger de la verité & de la probabilité de ſes opinions; & de conſiderer la nature univerſelle & tout ce qu'elle fait.

XXIX. Nous avons trois engagemens. L'un nous lie avec la cauſe environnante, *qui eſt le corps*. L'autre nous lie avec la cauſe divine, d'où deſcend tout ce qui arrive à tout le monde, *c'eſt à dire avec la raiſon univerſelle, avec Dieu*. Le troiſiéme enfin nous lie avec tous les hommes, *c'eſt à dire avec la ſocieté*.

XXX. La douleur eſt un mal ou pour le corps ou pour l'ame. Eſt-ce pour le corps? qu'il s'en plaigne. Eſt-ce pour l'ame? mais il dépend de l'ame de conſerver ſa propre ſereinité & ſa tranquillité, & de ne pas juger que ce ſoit un mal. Car tous nos jugemens, tous nos mou-

XXVIII. *Le plaiſir de l'homme.*] On n'a qu'à s'examiner ſelon cette regle, & on verra ſi on ne fait pas conſiſter tout ſon plaiſir à faire le contraire de ce que dit icy Antonin.

XXIX. *Nous avons trois engagemens.*] Dieu, nôtre prochain, & nous mêmes, & voilà les trois ſources de tous nos devoirs.

XXX. *Car tous nos jugemens, tous nos mouvemens, toutes nos inclinations.*] Cela eſt vray au pied de la lettre.

mouvemens, toutes nos inclinations, & toutes nos averſions ſont au-dedans, & il n'y a point de mal qui en approche.

XXXI. Chaſſe toutes tes imaginations, en te diſant inceſſamment à toy-même, il dépend preſentement de moy de faire qu'il n'y ait dans mon ame aucun vice, aucun deſir, en un mot aucun trouble. Mais en prenant chaque choſe pour ce qu'elle eſt, je m'en ſers, comme il faut s'en ſervir. Souviens-toy que la nature t'a donné ce pouvoir.

XXXII. Et dans le Senat & par tout ailleurs, il faut parler avec décence & modeſtie, & ne pas chercher les ornemens dans un diſcours qui doit être mâle & ſain.

XXXIII.

lettre. Mais le peché nous a rendu ſi foibles que non ſeulement nous avons perdu l'empire que nous avions au dehors, mais que nous ne pouvons plus défendre le dedans des attaques que les objets exterieurs nous livrent : & c'eſt ce que ces grands Philoſophes n'ont pas connu.

XXXI. *Il depend preſentement de moy.*] Avec le ſecours de Dieu.

La nature t'a donné ce pouvoir.] La nature, c'eſt-à-dire Dieu.

XXXII. *Et dans le Senat & par tout ailleurs, il faut parler avec décence & modeſtie, & ne pas chercher les ornemens dans un diſcours qui doit être mâle & ſain.*] Les Stoïciens mépriſoient extremement l'éloquence à l'exemple de Socrate qui ne pouvoit la ſouffrir. Quand je dis l'éloquence, je parle de celle qui cherche les ornemens du diſcours, qui ne ſont ſimplement qu'ornemens.

XXXIII. La Cour d'Auguſte, ſa femme, ſa fille, ſes neveux, les fils de ſa femme, ſa ſœur, ſon gendre Agrippa, ſes parens, ſes amis, Areus, Mecenas, ſes Medecins, ſes Preſtres, tout eſt mort. Paſſe de là à d'autres & penſe non pas à la mort d'un homme, mais à celle des familles entieres, comme de tous les Pompées, ſur le tombeau de l'un deſquels on a mis: *C'eſt le dernier de ſa race.* Quels ſoins ne ſe ſont pas donnez & quelles peines n'ont pas priſes leurs devanciers pour laiſſer un ſucceſſeur? Mais il faut enfin que quelqu'un ſoit

nemens. En effet, cette éloquence eſt le fruit de la corruption des hommes. Si nous étions tels que nous devrions être, tous nos ſoins n'iroient qu'à faire connoître la verité: ainſi nous mépriſerions les ornemens pour ne nous attacher qu'aux preuves; & contens de ne pas déplaire à ceux qui nous écoutent, nous éviterions de leur donner trop de plaiſir. Voilà l'éloquence qu'Antonin appelle *mâle* & *ſaine*, & que Socrate nomme avec raiſon *le Medecin des ames.* Mais tout eſt ſi perverti, que nous travaillons bien moins à éclairer nos Auditeurs qu'à les ſeduire; comme ils cherchent bien plus à être trompez qu'à être inſtruits. S'il étoit poſſible que nos paſſions ſe gliſſaſſent dans l'arithmetique & dans la geometrie, comme elles ſe ſont gliſſées dans la recherche du faux & du vray, toute la connoiſſance que nous avons des nombres & des figures, ſeroit bien-tôt ou alterée ou perduë.

XXXIII. *Areus.*] Le Philoſophe Areus qui étoit fort eſtimé à la Cour d'Auguſte, qui avoit été ſon diſciple.

XXXIV. *Il*

ſoit le dernier. Penſe aprés cela à la mort des nations entieres.

XXXIV. Il faut borne & ajuſter ſa vie à la meſure de chaque action. Si ce que nous faiſons preſentement a tout ce qu'il luy faut, & qu'il dépend de nous de luy donner, c'eſt aſſez. Or perſonne ne peut empêcher que mon action n'ait tout ce qu'il luy faut pour être entiere. Peut-être que quelque obſtacle viendra du dehors. Qu'eſt-ce qui pourra t'empêcher de vivre juſtement, ſagement, & prudemment? peut-être quelqu'autre choſe viendra-t-elle empêcher l'effet de mon action. Mais ſi tu prens doucement cet obſtacle & que tu te ſerves patiemment de cette action, il en naîtra tout d'abord une autre action qui tiendra la place de la premiere, & qui s'ajuſtera parfaitement avec la regle dont j'ay parlé.

XXXV. Recevoir ſans orgueil & rendre ſans peine.

XXXVI.

XXXIV. *Il faut borner & ajuſter ſa vie à la meſure de chaque action.*] Il ni a rien de plus ſage que ce precepte. Nous ne ſommes pas dans le monde pour y faire un certain nombre d'actions; une ſeule ſuffit pour rendre notre vie entiere & complette, pourvû qu'elle ſoit bien faite, & qu'il n'y manque rien de nôtre part. Or il n'y a perſonne qui puiſſe nous empêcher de la bien faire & de l'achever.

XXXV. *Recevoir ſans orgueil & rendre ſans peine.*] Il ne faut ni s'enorgueillir des biens que Dieu nous fait, ni murmurer quand il les retire. Ce precepte d'Antonin

XXXVI. N'as tu jamais vû un pied, une main, ou une tête coupée & separée de son corps? Celuy qui refuse ce qui luy arrive, qui se separe des autres, & qui dans toutes les actions n'a aucun égard à la societé, se rend, autant qu'il peut, semblable à ces parties coupées. Tu t'es separé, tu as rompu cette union que la nature avoit faite; car tu étois membre d'un corps, & tu l'as quité. Mais tu as cet avantage qu'il est encore en ton pouvoir de t'y reünir, grace que Dieu n'a accordée à aucune de ces autres parties. Quand elles sont une fois coupées, cela est fait pour toûjours, elles ne peuvent plus se réjoindre. Admire donc la bonté dont Dieu a usé envers l'homme; afin

nin s'accorde fort bien avec ces paroles de saint Paul: *Qu'as-tu que tu ne l'ayes reçû; & si tu l'as reçû, pourquoy t'en glorifies-tu?*

XXXVI. *Admire donc la bonté dont Dieu a usé envers l'homme.*] C'est à peu prés le même raisonnement que fait saint Paul lors qu'en parlant aux Gentils qui avoient été entez sur l'olivier franc à la place des Juifs que Dieu en avoit retranchez comme branches inutiles, il leur dit: *Voyez donc la bonté & la severité de Dieu, sa severité sur ceux qui sont sombez & sa bonté sur vous, si vous perseverez dans sa grace. Car autrement vous serez aussi retranchez; mais eux-mêmes, s'ils ne s'obstinent pas dans leur incredulité, ils seront entez de nouveau, car Dieu été puissant pour les enter encore. En effet, si vous avez été couper de l'olivier sauvage pour être entez contre vôtre nature sur l'olivier franc, combien plus facilement eux qui sont les branches naturelles seront-ils entez sur leur propre tige?*

XXXVII.

fin qu'il ne pût pas se separer de la societé tout d'un coup, & pour jamais, il a fait dependre de luy de retourner, de se rejoindre & de reprendre le même poste qu'il avoit occupé.

XXXVII. Comme chaque animal raisonnable a reçû de la nature universelle presque toutes ses autres facultés, il en a aussi reçû celle-cy : C'est que de la même maniere qu'elle plie, tourne, accommode à son usage, & fait entrer dans l'ordre de sa predestination tout ce qui s'oppose à elle, l'animal raisonnable peut aussi convertir en sa propre action tous les obstacles qu'il rencontre, & s'en servir pour parvenir à ses fins.

XXXVIII. Que l'idée de toute ta vie consi-

XXXVII. *Comme chaque animal a reçû de la Nature universelle presque toutes ses autres qualités.*] Cet article me paroît parfaitement beau, & je ne trouve rien de plus noble & de plus grand que cette pensée, que comme Dieu a communiqué presque toutes ses autres facultés à nôtre ame : car il luy a donné sa spiritualité, son immortalité, & une partie de ses autres qualités & de ses lumieres, (& il dit *presque* parce qu'elle ne luy a donné ni son essence éternelle, ni ses perfections,) elle luy a communiqué aussi la vertu de tirer une aide & un secours de tout ce qui luy fait obstacle ; de même que Dieu convertît en sa propre action, tout ce qui semble s'opposer à sa providence, dont tous les obstacles en font que hâter que l'accomplissement.

XXXVIII. *Que l'idée de toute la vie.*] Antonin combat icy la malheureuse erreur des hommes, qui en considerant la vie en gros, prevoyent tous les accidens fâcheux

ſiderée en gros ne te trouble point. Ne te tourmente point à prevoir tous les maux qui peuvent vray-ſemblablement t'arrive dans la ſuite, mais à meſure qu'ils t'arriveront, demande toy à toy-même, cela eſt-il ſi inſuportable? Tu auras honte de l'avouër. D'ailleurs ſouviens-toy que le paſſé ni l'avenir ne ſont point fâcheux, il n'y a que le preſent, or le preſent ſe reduit à peu de choſe, ſi tu le regardes tout ſeul & en luy-même, & ſi tu fais des reproches à ton ame de ſuccomber ſi lâchement ſous un ſi petit fardeau.

XXXIX. Panthée ou Pergame ſont-ils encore aſſis ſur le tombeau de leur Maître? Cabrias

fâcheux qui peuvent leur arriver, s'en tourmentent pa avance, & ſouffrent des maux qu'il n'ont pas.

Ni le paſſé ni l'avenir ne ſont point fâcheux.] Car l'un n'eſt plus, & l'autre n'eſt pas encore. On peut ajoûter même que le ſouvenir des maux paſſez eſt plus agreable que fâcheux.

Il n'y a que le preſent.] Car on ne peut ſouffrir veritablement que de ce qui eſt preſent, comme dit Ciceron dans le premier livre De finib. *Corpore nil niſi quod præſens eſt & adeſt ſentire poſſumus.*

Or le preſent ſe reduit à peu de choſe, ſi tu le regardes tout ſeul & en ſoy-même.] En effet, le preſent n'eſt qu'un point: & ce qui nous le fait trouver ſi conſiderable, c'eſt que nous ne le detachons pas entierement du paſſé ni de l'avenir.

XXXIX. *Panthée ou Pergame ſont-ils encore aſſis ſur le tombeau de leur maître?*] Un des grands honneurs qu'on rendoit aux Princes aprés leur mort, étoit que

brias & Diotime pleurent-ils encore ſur celuy d'Adrien? Cela eſt ridicule, & quand ils y ſeroient encore, ces morts le ſentiroient-ils? Et s'ils le ſentoient, s'en réjouïroient-ils? Et s'ils s'en réjoüiſſoient, cela rendroit-il ceux-cy immortels? N'eſt-ce pas auſſi leur deſtinée de vieillir & de mourir enſuite? Et quand ceux-cy ſeroient morts, que deviendroient donc les autres? Tout n'eſt que puanteur & pourriture au fonds du ſac.

XL. Si tu as le diſcernement ſi fin, ſers t'en dans

que leur principaux amis alloient paſſer les jours & les nuits ſur leur tombeau, qu'ils arroſoient de leurs larmes. Antonin condamne icy cette ſuperſtition. Mais ſon principal deſſein eſt de faire voir qu'il eſt ridicule à un Prince de s'enorgueillir de tous ces honneurs, puis qu'il n'y prendra plus aucune part; & que ſuppoſé même qu'il y en priſt, & qu'ils euſſent la vertu de le rejouir, ceux qui les rendent étant mortels, il faudroit enfin qu'il en fût privé. De maniere qu'à examiner la choſe à fond, on n'y trouve que miſere. C'eſt le veritable ſens de cet article qui eſt fort beau.

Panthée ou Pergame.] Ce dernier étoit un Affranchi de l'Empereur Verus; & Panthée étoit cette belle fille qu'il mena d'Ionie à Rome; qu'il affranchit, & dont il fit ſa maîtreſſe. Elles parvint à une ſi grande fortune qu'elle avoit des Gardes & tout le train d'une Princeſſe. C'eſt la même dont Lucien fait le portrait dans le Dialogue des *Images*, & qu'on a priſe mal à propos pour l'Imperatrice.

XL. *Si tu as le diſcernement ſi fin, ſers t'en dans tes jugemens.*] Rien n'eſt plus ordinairement que de voir

dans tes jugemens, comme a fort bien dit un Sage.

XLI. Je ne vois dans l'animal raiſonnable aucune vertu qui ſoit oppoſée à la juſtice; mais j'y en vois une qui eſt oppoſée à la volupté, c'eſt la temperance.

XLII. Si tu peux t'empêcher de juger de tout ce qui te paroît fâcheux, te voila dans un aſyle aſſuré. A qui parles tu ? à mon ame. Mais

des hommes qui ſe piquent d'avoir du diſcernement : mais ils ne ſentent pas qu'ils parlent contr'eux. Car comment s'en ſervent-ils, & à quoy le font-ils paroître; le mieux qui leur puiſſe arriver, c'eſt de ſe tromper dans cette opinion.

XLI. *Je ne vois dans l'animal raiſonnable aucune vertu qui ſoit oppoſée à la juſtice.*] Toutes les fois que deux contraires il y en a un qui eſt une vertu, il s'enſuit delà neceſſairement que l'autre eſt un vice. Or il eſt conſtant qu'il n'y a aucune vertu oppoſée à la juſtice, & que la temperance eſt une vertu contraire à la volupté: donc la volupté eſt un vice & la juſtice & la temperance ſont des vertus. C'eſt une demonſtration que rien ne ſçauroit combattre.

XLII. *Si tu peux t'empêcher de juger de ce qui te paroît facheux.*] Si nôtre opinion ne fait pas tout nôtre mal, elle l'augmente conſiderablement, c'eſt pourquoy il ne faut pas s'étonner qu'Antonin recommande ſi ſouvent de le faire faire; & de nous empêcher de juger. Que ſi nous voulons tant juger, il faut le faire comme cet Anaxarchus qui dit au Tyran de Cypre qui le faiſoit piler dans un mortier: *Pile tant que tu voudras, c'eſt l'étui d'Anaxarchus que tu piles, & non pas luy.*

Mais

Mais eſt-ce que je ſuis ſeulement une ame? *n'ay-je pas auſſi un corps?* j'en conviens. Que mon ame donc ne ſe trouble point elle-même, & ſi le reſte ſe trouve mal, qu'il en juge ſeul.

XLIII. Tous les obſtacles qui empêchent le ſentiment & le mouvement, ſont contraires à la nature animale. Ceux qui empêchent la vegetation, ſont contraires à la nature des plantes; & ceux qui empêchent l'eſprit, ſont contraires à la nature raiſonnable. Fais toy à toy-même l'application de toutes ces verités; es-tu chatoüillé par la volupté, ou tourmenté par la douleur? C'eſt l'affaire du ſentiment; Qu'il y prenne garde. S'oppoſe-t-on à tes volontés & à tes deſirs? ſi tu as formé ces deſirs ſans exception, cet obſtacle eſt aſſurément contraire à la nature raiſonnable? Mais ſi tu t'es

Mais eſt-ce que je ſuis ſeulement une ame?] C'eſt la réponſe ordinaire de ceux qui veulent excuſer leur molleſſe & leur lâcheté; Mon ame eſt ſi mêlée avec le corps, qu'elle ne peut s'empêcher de participer à tout ce qu'il ſouffre. Antonin y répond fort bien.

XLIII. *Tous les obſtacles qui empêchent le ſentiment & le mouvement.*] Il n'y a rien de mieux penſé que toutes ces differences d'obſtacles, n'y rien de plus vray que l'application qu'Antonin en fait.

Si tu as formé ces deſirs ſans exception, cet obſtacle eſt aſſurément contraire à la nature raiſonnable.] Mais cet obſtacle vient alors de toy, & non pas de la choſe, & par conſequent la verité qu'il demontre demeure dans ſon entier.

t'es proposé tous les accidens qui pouvoient arriver, & qui arrivent d'ordinaire, il n'y a point encore là d'obstacle pour toy : car nul autre que toy-même ne peut empêcher ni retarder les mouvemens de ton esprit ; ni le fer, ni le feu, ni les tyrans, ni la calomnie ; rien enfin n'en peut approcher, quand il est bien recueilli & ramassé en luy-même, & qu'il est, pour ainsi dire, parfaitement rond.

XLIV. Pourquoy me ferois-je du mal à moy-même ? je n'en ay jamais fait aux autres que malgré moy.

XLV.

Et qu'il est pour ainsi dire parfaitement rond.] Antonin fait allusion icy à certains vers d'Empedocle qui soûtenoit que la rondeur est la plus parfaite & la plus durable de toutes les figures, & ce sentiment est expliqué au long dans les Timée de Platon : on peut voir l'art. III. du Liv. XII. C'est sur cela qu'Horace a dit dans la sat. VII. du Liv. II. en parlant de l'homme libre,

— Et in se ipso totus teres atque rotundus,
Externine quid valeat per leve morari.

Qu'il est tout renfermé en luy-même & si rond qu'il ne donne aucune prise à rien d'étranger.

XLIV. *Pourquoy me ferois-je du mal à moy-même ?*] Voilà un beau mot & bien plein de sens. Antonin se parloit ainsi à luy-même dans quelque rencontre où il se voyoit en état de succomber aux attaques de quelque passion. *Pourquoy me ferois-je du mal à moy-même ?* Nous devons tenir le même langage toutes les fois que nous nous trouvons dans le même danger. Quoy pendant que je veille avec tant de soin pour m'empêcher de faire le moindre deplaisir aux

XLV. Les uns ſe plaiſent à une choſe, les autres à une autre; pour moy je ne me plais qu'à avoir un eſprit ſain & exempt de toute ſorte d'averſion, ſoit pour les hommes, ſoit pour les accidens qui leur peuvent arriver; en un mot un eſprit qui voye tout avec des yeux tranquilles; qui reçoive tout avec plaiſir; & qui ſe ſerve de tout ſelon ſon prix & ſon merite.

XLVI. Donne-toy deſormais le temps preſent. Ceux qui ſe tourmentent à remplir de leur gloire toute la poſterité ne ſongent pas que ceux qui leur ſuccederont ſeront ſemblables à ceux avec leſquels ils vivent, & qu'ils ne peuvent ſouffrir; ils ne ſongent pas que tous

aux autres, j'aurois la cruauté de me donner moy-même la mort?

XLVI. *Donne-toy deſormais le temps preſent.*] Comme s'il diſoit, au lieu d'être toûjours flotant dans l'attente d'un avenir incertain, *dubia ſpe pendulus horæ*, commence deſormais à te procurer le ſeul bien qui ſoit en ta puiſſance qui eſt de jouïr du preſent. Les hommes ſont ſi aveugles qu'ils quittent toûjours ce qui eſt pour ce qui n'eſt pas.

Ne ſongent pas que ceux qui leur ſuccederont ſeront ſemblables à ceux avec leſquels ils vivent, & qu'ils ne peuvent ſouffrir.] Ce raiſonnement eſt ſubtil, mais il ne laiſſe pas d'être ſolide. En effet, ſi on étoit capable d'examiner un moment la choſe ſans interêt & ſans paſſion, on trouveroit un ridicule extreme à rechercher avec tant d'empreſſement l'eſtime de gens qu'on ne verra point, & qu'on ne pourroit ſouvent ni eſti-

tous ces gens-là mourront comme eux. Que cela te fait-il donc qu'ils changent tes loüanges, ou qu'ils ayent de toy telle, ou telle opinion.

XLVII. Prens-moy, jette-moy où tu voudras ; par tout j'auray mon ame paisible & tranquille ; c'eſt à dire qu'elle ſera contente pourvû qu'elle ſe poſſede, & qu'elle puiſſe agir ſelon ſa nature & ſon devoir.

XLVIII. Une telle choſe merite-t-elle que mon ame ſe trouble, & qu'elle devienne pire qu'elle n'eſt, en ſe rabaiſſant, en defiant, en ſe laiſſant abattre & épouvanter ? Eh que trouveras-tu qui le merite ?

XLIX. Il ne peut rien arriver à l'homme qui ne ſoit de l'homme ; ni au bœuf rien qui n'ap-

mer, ni ſouffrir, ſi on les voyoit. Il y a dans ce ſentiment une contradiction qu'on ne peut ni expliquer, ni comprendre.

XLVIII. *Une telle choſe merite-t-elle que mon ame ſe trouble.*] Quand on eſt capable d'examiner ainſi chaque choſe en détail pour voir ſi elle merite que nous cedions, & que nous nous troublions, il eſt certain qu'on n'en trouve pas une qui ſoit digne de cet honneur ; & quand nôtre ame eſt aſſez lâche pour rendre les armes & pour ſuccomber, nous pouvons luy dire avec une juſte indignation,

Cui tantum de te licuit ?

Malheureuſe, qu'eſt-ce qui a eu tant de pouvoir ſur toy ?

XLIX. *Il ne peut rien arriver à l'homme qui ne ſoit de l'homme.*] De tout ce qui peut arriver à l'homme il n'y a rien qui ne ſoit un accident humain. Qui dit un acci-

n'appartienne au bœuf ; ni à la vigne, ni à la pierre, rien qui ne leur ſoit convenable. Donc, ſi ce qui arrive à chaque choſe, eſt ce qui luy eſt propre & naturel, de quoy te fâches-tu? la nature univerſelle ne ſçauroit t'apporter rien d'inſupportable.

L. Si tu es troublé par quelque objet exterieur, ce n'eſt pourtant pas cet objet qui te trouble, c'eſt l'idée que tu en as, & il dépend de toy de l'effacer. Si c'eſt quelque choſe qui dépende de la diſpoſition de ton eſprit, pourquoy ne le corriges-tu, & ne le redreſſes-tu pas, qu'eſt ce qui t'en empêche? Il en eſt de même ſi tu es affligé de ne pas faire une telle action qui te paroît bonne; pourquoy ne l'as-tu pas au lieu de t'affliger? Un obſtacle plus puiſſant m'en empêche. Ne t'afflige donc pas, puiſque la cauſe de cette privation n'eſt point en toy. Mais je ne ſçaurois vivre ſans cela.

accident humain dit une choſe qui n'eſt pas étrangere à la nature de l'homme & qui luy eſt proportionnée. Si elle luy eſt proportionnée, elle n'eſt donc pas inſupportable, & il eſt honteux d'y ſuccomber. Cette verité ſeroit inconteſtable ſi la nature humaine étoit dans la perfection où les Stoïciens la concevoient; mais le peché l'a ſi fort affoiblie qu'on peut dire que le moindre accident eſt au-deſſus d'elle ſi Dieu ne luy donne la force d'y reſiſter.

L. *Ne t'afflige donc pas, puis que la cauſe de cette privation n'eſt point en toy.*] Quand nous nous ſommes portez à faire le bien, ſi une cauſe étrangere nous a

cela. Sors donc de la vie tranquillement, & comme tu ne sortirois si tu avois réüssi. Mais n'oublie pas de pardonner à ceux qui t'ont fait obstacle.

LI. Souviens-toy que la partie superieure de l'ame est invincible quand elle est bien ramassée en elle-même, & qu'elle se contente de

empêchez de l'achever, nôtre peine n'est pourtant pas perduë, & nôtre bonne volonté est prise pour l'effet. C'est pourquoy saint Chrysostome remarque fort bien que saint Paul dit * que *chacun sera recompensé selon son travail.* Il n'a garde de dire selon *ses succés*; car les succés ne dependent pas de nous. Il dit *selon son travail*, parce que comme dit Isaïe, † quoy que nous travaillions en vain, & que nous employons inutilement toutes nos forces, nôtre œuvre est pourtant entre les mains du Seigneur, nôtre travail est devant nôtre Dieu.

Sors donc de la vie tranquillement, & comme tu en sortirois si tu avois reüssi.] Il n'y a que cela à repondre à cette ridicule proposition, *je ne sçaurois vivre si je ne fais cela.* Meurs donc, mais meurs avec la même tranquillité que tu ferois si tout t'avoit succedé selon tes desseins. Ce qu'il ajoûte est digne d'un Chrêtien. C'est le veritable sens de ce passage, qui avoit été malheureusement corrompu. Comme il seroit aisé de le prouver, s'il s'agissoient icy de critique.

LI. *Souviens-toy que la parti superieure de l'ame est invincible.*] Cet article est parfaitement beau. Nôtre ame est invincible, alors même qu'elle s'opiniâtre contre toute sorte de justice & de raison. Que sera-ce donc quand elle joindra à ses propres forces, celles de la justice dont le propre est de triompher de tout, & qu'un Poëte Grec appelle *la plus forte de toutes les choses?*

LII.

* 2 Cor. 3. 8. † Isa. 49. 4.

de ne pas faire ce qu'elle ne veut pas, lors même qu'elle s'opiniâtre & qu'elle reſiſte contre toute ſorte de raiſon. Que ſera-ce donc quand elle ſe portera à quelque choſe aprés une meure deliberation & par un choix raiſonnable & juſte ? voilà pourquoy un eſprit libre & patient eſt une forteresſe imprenable ; l'homme n'a point d'aſyle plus ſeur où il puiſſe ſe retirer pour ne plus craindre de ſurpriſe. Celuy qui ne le connoit pas, eſt ignorant ; & celuy qui le connoît & ne s'y retire pas, eſt malheureux.

LII. N'ajoûte rien à ce que tes premiers ſentimens te rapportent. On te dit qu'un tel a mal parlé de toy. Voilà le rapport qu'on te fait. Mais te dit-on que cela te bleſſe ? non ſans doute. Vois-je un enfant malade ? Je le voy bien, mais qu'il ſoit en danger, c'eſt ce que je ne vois pas. Demeure donc toûjours de

LII. *N'ajoûte rien à ce que tes premiers ſentimens te rapportent.*] Ce precepte eſt tres-ſage. C'eſt Dieu qui nous envoye tout ce qui nous arrive, mais c'eſt nous qui l'expliquons, & qui le prenons toûjours en mal au lieu de le prendre en bien. C'eſt en nous mêmes que nous prenons tout ce que nous y trouvons de rude & de fâcheux ; & c'eſt ce que les Stoiciens condamnoient. Ils vouloient qu'on ſe contentât d'enviſager l'objet tel qu'il eſt, & tel qu'il ſe preſente d'abord, ſans y rien ajouter, & ſans en croire le rapport de nôtre imagination qui nous le déguiſe. On peut voir ſur cela le chap. I. du XIX. liv. d'Aulugelle.

de même dans tes premieres penſées; n'y ajoûte rien, de toy & rien ne t'arrivera que ce que tu vois, ou plûtôt ajoûtes y, mais en homme qui connoît tout ce qui peut arriver dans le monde.

LIII. Le concombre eſt amer; n'en mange pas. Il y a des ronces dans le chemin; évite-les. Cela ſuffit. Garde-toy bien de dire, pourquoy cela eſt-il dans le monde? car tu ſerois la riſée d'un phyſicien, comme tu le ſerois d'un cordonnier & d'un menuiſier, ſi tu trouvois mauvais qu'ils euſſent dans leur boutique

Ou plûtôt ajoutes-y, mais en homme.] Cette repriſe eſt merveilleuſe. *Mon fils eſt malade*, au lieu d'ajoûter à ce premier objet, *il mourra, je ſuis perdu, je ne puis plus vivre*; ajoûtes-y en homme qui connoît les cauſes de tout, *il eſt mortel, Dieu n'a fait que me le prêter, c'eſt luy qui le redemande; il en eſt le maître, il peut le prendre quand il voudra; ſa volonté ſoit faite & non pas la mienne.*

LIII. *Le concombre eſt amer: n'en mange pas. Il y a des ronces dans le chemin: évite les.*] Antonin veut s'empêcher de tomber dans le ridicule de la plûpart des gens qui condamnent tout ce dont ils ne connoiſſent pas l'utilité, & qui demandent, *Pourquoy cela eſt-il dans le monde?* Mais au lieu de s'amuſer à rechercher l'uſage de chaque choſe, ce qui ſeroit trop-long, il ſe contente de faire voir en general que tout ce qui nous paroît le plus inutile eſt, comme tout le reſte, la matiere dont la nature ſe ſert pour produire tous les Ouvrages qui partent d'elle. Cet article eſt parfaitement beau & tres-digne d'un grand Philoſophe.

Car-

trique les rognures & les ſieures de leur travail. Cependant tous ces ouvriers ont des endroits où ils peuvent jetter tout leur rebut, au lieu que la Nature n'en a point, puis qu'il n'y a rien hors d'elle. Mais c'eſt ce qui fait tout ce qu'il y a de plus merveilleux & de plus ſurprenant dans ſon art : car la nature n'ayant d'autres bornes qu'elle-même, change & convertit en ſa propre ſubſtance tout ce qui te paroît corrompu, vieilly & inutile au-dedans d'elle, & s'en ſert pour produire d'autres ouvrages nouveaux : de ſorte qu'elle n'a beſoin ni de matiere étrangere, ni de lieu pour y jetter ſes ordures. Elle trouve en elle-même le lieu, la matiere & l'art.

LIV. Il ne faut jamais être lâche dans ſes actions ; turbulent ou inquiet dans le commerce

Car la nature n'ayant d'autres bornes qu'elle-même.] C'eſt ce que Seneque a fort bien dit, *Omnia quæ uſquam erant cluſit & ſeipſam ſui finem fecit.* La nature *a renfermé tout ce qui étoit par tout & s'eſt donnée elle-même pour bornes.*

Elle trouve en elle-même le lieu, la matiere & l'art.] Cette idée me paroît heureuſe & noble, la nature n'agit que ſur elle, par elle & en elle. Et ſi quelque choſe peut faire comprendre comment Dieu a creé le monde de rien, c'eſt ce qu'Antonin explique icy.

LIV. *Il ne faut jamais être lâche dans ſes actions.*] C'eſt le ſens de cet article qui contient des preceptes excellens. Combien de gens ne reconnoît-on pas à ces caracteres qu'Antonin blâme ?

ce du monde ; incertain & vague dans ſes opinions ; opiniâtre & precipité dans ſes jugemens, ni enfin trop occupé de ſes emplois ou de ſes affaires.

LV. On me tuë ; on me déchire, on me charge de maledictions. Que cela me fait-il? cela empêche-t-il que mon ame ne ſoit toûjours pure, prudente, ſage, & juſte ? Si quelqu'un aſſis prés d'une fontaine d'une eau douce & claire s'amuſoit à luy dire des injures, la fontaine en donneroit-elle moins ſon eau pure & claire? Et s'il y jettoit de la boüe & du fumier, n'auroit-elle pas bientôt lavé & diſſipé ces ordures, ſans en être gâtée? Que feras-tu donc pour voir au-dedans de toy une fontaine toûjours vive, & non pas une citerne ? travaille inceſſamment à te procurer la liberté, la

LV. *Si quelqu'un aſſis prés d'une fontaine.*] Je ne trouve rien de plus beau que cette comparaiſon. Comme une fontaine donne toûjours ſon eau pure & nette, & diſſipe les ordures qu'on jette dans ſon lit, il faut de-même que l'homme faſſe toûjours de bonnes actions quelques obſtacles qu'on luy oppoſe, & qu'il ſurmonte le mal par le bien.

Que feras-tu donc pour avoir au-dedans de toy une fontaine toûjours vive?] Cela reſſemble bien à ce que JESUS-CHRIST dit dans ſaint Jean, que l'eau qu'il nous donne a boire produit en nous une fontaine ſaillante en vie éternelle. *Sed aqua, quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquæ ſalientis in vitam æternam.* Car les vertus dont Antonin parle, ſont l'eau que Dieu donne, & que nous ne trouvons point en nous.

LVI.

là ſimplicité, la douceur & la modeſtie.

LVI. Celuy qui ne ſçait pas qu'il y a un monde, ne ſçait où il eſt. Et celuy qui ne ſçait pas pourquoy il eſt creé, ne ſçait ny quel eſt le monde, ny ce qu'il eſt luy-même. Celuy à qui l'une ou l'autre de ces deux connoiſſances manque, ne ſçauroit rendre raiſon de luy-même, ny dire pourquoi il eſt né. Que te ſemble donc de celuy qui craint le blâme & qui deſire les louanges de ces ſortes de gens, qui la plûpart ne ſçavent ny où ils ſont, ni ce qu'ils ſont.

LVII.

LVI. *Celuy qui ne ſçait pas qu'il y a un monde, ne ſçait pas où il eſt.*] Y a-t-il quelqu'un qui ignore qu'il y ait un monde ? les plus ignorans ne ſçavent-ils pas qu'il y a des élemens, une terre, des cieux ? Mais ce n'eſt pas ce qu'Antonin a voulu dire. Sçavoir qu'il y a un monde, c'eſt, dans le ſens de cet Empereur ſçavoir, comment il a été fait, & qui le gouverne; connoître ſes différentes parties, & ce qui les unit; quelle portion de ce tout on eſt ſoy-même, & à quel uſage on y eſt deſtiné ? Ces deux connoiſſances, celle du monde & celle de ſoy même, ſont ſi liées & ſi dépendantes l'une de l'autre, qu'on ne peut être privé de l'une ſans être privé de toutes les deux. Cela eſt tres-beau & tres-ſolide.

Que te ſemble donc de celuy qui craint le blâme ?] On ne s'attendoit pas qu'Antonin en viendroit là. Il n'y a rien de plus fin ni de plus fort, que la maniere dont il laiſſe tirer les conſequences des principes qu'il a poſez.

Qui ne ſçavent la plûpart ni où ils ſont, ni ce qu'ils ſont.] On ne ſçauroit peindre plus vivement ni en

LVII. Tu veux être loué d'un homme qui se maudit lui-même trois fois dans une heure. Tu veux plaire à un homme qui se déplaît à luy-même. Car celuy-là peut-il se plaire, qui se repent presque de tout ce qu'il fait?

LVIII. Désormais il ne faut pas seulement respire l'air qui t'environne, il faut aussi respirer cet Esprit divin qui gouverne tout & qui remplit tout. Car cette vertu intelligente n'est pas moins diffuse & répandue, & ne se presente pas moins à celuy qui sçait l'attirer, que l'air à celuy qui a la respiration libre.

LIX. En general le vice ne nuit point au monde,

moins de mots, la misere de l'homme; il ne sçait où il est, ni ce qu'il est.

LVIII. *Desormais il ne faut pas seulement respirer l'air qui t'environne, il faut aussi respirer cet esprit divin.*] Il y a pour nôtre ame un air natal, bien plus pur, & qui guerit bien plus seurément toutes ses maladies, que l'air natal que les Medecins nous ordonnent, ne guerit les maladies du corps. Heureux si nous sçavions recourir au premier, comme nous sommes soigneux de chercher l'autre!

LIX. *En general le vice ne nuit point au monde.*] Il est impossible que le vice nuise en general au monde, puis qu'il ne subsiste pas par luy-même, & qu'il n'est qu'un accident qui arrive à nôtre ame, qui par consequent est la seule qui en patît, pendant qu'elle n'a pas la force ou le courage de le chasser & de s'en defaire. C'est une verité qu'Epictete a demontrée par cette belle comparaison, *Comme on ne met pas un but pour le manquer*

monde, & en particulier il ne nuit qu'à celuy-là ſeul qui eſt le maître de s'en défaire quand il voudra.

LX. La volonté d'un autre ne fait rien à la mienne, & ne luy eſt pas moins indifferente que ſon corps & ſon eſprit. Car quoy que nous ſoyons nés les uns pour les autres, neanmoins

manquer, auſſi le mal ne ſubſiſte-t-il pas dans le monde. Comme s'il diſoit, ſi le mal ſubſiſtoit par luy-même, il ſeroit donc le but de ceux qui le commettroient, mais on voit au contraire que le but de tous les hommes eſt de l'éviter : car il n'y en a point qui ait deſſein de faire le mal ; quand ils le font c'eſt que ce mal étoit caché ſous un bien faux & imaginaire, qui étoit le but qu'ils ſe propoſoient. Cela étant, comme on ne peut en diſconvenir, ſi le mal ſubſiſtoit, il ſubſiſteroit donc afin qu'on l'evitât, c'eſt à-dire il ſeroit pour ne point être ; ce qui eſt auſſi abſurde que de ſoûtenir qu'un but eſt pour ne pas ſervir de but, & qu'on le met pour le manquer, ou pour ne l'avoir pas en vûe.

LX. *La volonté d'un autre ne fait rien à la mienne.* Ce libre arbitre, c'eſt à dire la liberté de nous porter au bien ou au mal, eſt égal dans tous les hommes. Mais le choix de l'un ne détermine pas le choix de l'autre : car cette détermination ruineroit cette liberté. Ainſi il ne dépend pas de mon prochain de me rendre bon ni méchant ; heureux ni malheureux. Son exemple peut ou me corriger, ou me ſeduire ; mais il faut toûjours que je donne mon conſentement ; & c'eſt un grand bonheur pour les hommes que perſonne ne puiſſe être rendu miſerable, que par le vice qui eſt en luy: *Bono loco res humanæ ſunt, quod nemo niſi vitio ſuo miſer eſt.* Seneque.

LXI.

moins l'ame de chacun conserve toûjours l'empire d'elle-même libre & independant; autrement le vice de mon prochain pourroit me nuire; ce que Dieu n'a pas voulu, afin qu'il ne dépendit pas d'un autre de me rendre malheureux.

LXI. Le soleil semble épandu par tout, & il l'est en effet; mais il remplit tout de sa lumiere sans la quitter & sans la perdre: car cet épan-

LXI. *Le soleil semble épandu par tout il l'est en effet: mais il remplit tout de sa lumiere sans la quitter & sans la perdre.*] Par une comparaison très-fine & très-solide Antonin explique très-sensiblement de quelle maniere nôtre esprit doit faire ses fonctions & communiquer ses lumieres. Il doit ressembler, dit-il, au soleil, qui pour éclairer les objets ne leur partage pas sa lumiere, & ne s'en prive pas luy-même, mais au contraire en la retenant toute entiere au dedans de luy, la communique par le mouvement de l'air qui l'environne & quand ses rayons, c'est-à-dire les lignes d'air, rencontrent un corps opaque & solide, au lieu de tomber & de se perdre, ils changent seulement de détermination, & faisant un angle de reflexion égal à l'angle d'incidence, portent la lumiere en un autre endroit. Nôtre esprit doit faire la même chose, sa lumiere en s'attachant à un sujet ne doit ni quitter sa source, ni tomber & se perdre quand elle trouve de la resistence dans le sujet qu'elle veut éclairer; il faut qu'elle se soûtienne, & qu'en se détournant elle aille illuminer tout ce qui est en état de la recevoir. Si on s'oppose à elle, nôtre esprit n'en souffre non plus que le soleil quand ses rayons sont repoussez par un corps opaque. Ce qui s'y oppose en souffre seul en demeurant dans l'obscurité. Voilà quelle est la pensée d'Antonin. Si nous

épanchemens de lumiere n'eſt qu'une extenſion, c'eſt pourquoy on appelle ſes rayons d'un mot qui ſignifie *étendre*, & tu connoîtras ce que c'eſt qu'un rayon tu prens garde à ce filet de lumiere qui entre par un petit trou dans un lieu obſcur. Car il va tout droit, & il eſt coupé & rompu lors qu'il rencontre un corps opaque & ſolide qui s'oppoſe à ſon cours, &

nous là ſuivions, nous ne ſerions pas ſi opiniâtres dans nos diſputes, & nous ne nous offenſerions jamais qu'on reſiſtât à nos raiſons, qui éclaireront celuy-là, ſi elles n'eclairent pas celuy-ci. La ſeule choſe qu'il y a à dire dans la comparaiſon dont il ſe ſert, c'eſt que le Soleil ne donne ſa lumiere que par le mouvement qu'il imprime à l'air qui l'environne, & ſans lequel nous n'en ſerions point éclairez, au lieu que nôtre eſprit porte luy-même par tout ſa lumiere ſans aucun milieu. Et Dieu agit de cette maniere.

N'eſt qu'une extenſion.] Comme Antonin s'explique, il ſemble qu'il ait crû que les rayons de la lumiere ſont des lignes & des filets du corps lumineux, & une extenſion de la propre matiere du Soleil. La plûpart des Philoſophes de ſa ſecte étoient aſſez méchans Phyſiciens pour confondre ainſi la lumiere primitive : c'eſt à dire les parties du corps lumineux, avec la lumiere derivée, c'eſt à dire avec la lumiere que cauſe le mouvement de l'air que ce corps lumineux pouſſe à la ronde. Neanmoins on peut expliquer favorablement la penſée de cet Empereur en diſant qu'ici par *extenſion* il n'a parlé que du mouvement de la matiere qui environne le Soleil, & qui étant étendue continuellement, & ayant beaucoup de pente & d'inclination à ſe mouvoir, porte & transmet au long & au large l'action qu'il luy a communiquée.

& qui l'empêche d'éclairer l'air qui eſt derriere. Ce rayon demeure donc là, il ſe ſoûtient ſans tomber ni ſe perdre. Telle doit être la lumiere de nôtre eſprit; il faut qu'elle ſe détache de ſa ſource ſans la quitter; qu'elle s'épande ſans ſe perdre; qu'elle ne s'opiniâtre & ne heurte point avec trop de violence contre les objets qui luy reſiſtent; & qu'elle ne s'écoule ni ne tombe point, mais qu'en ſe ſoûtenant elle éclaire tous les objets qui la reçoivent. Tout ce qui ne donne pas un paſſage libre à ſes rayons demeure dans l'obſcurité.

LXII. Celuy qui craint la mort, craint ou d'être privé de ſentiment, ou d'avoir un autre ſentiment. Si c'eſt le premier, tu ne ſentiras donc point de mal. Et ſi c'eſt le dernier, tu ſeras un autre animal & tu ne ceſſeras pas de vivre.

LXIII. Les hommes ſont nés les uns pour les autres. Il faut donc ou les enſeigner ou les ſouffrir. LXIV.

LXII. *Celuy qui craint la mort, craint ou d'être privé de ſentiment.*] Ce raiſonnement étoit fort bon pour des Philoſophes aveugles qui croyoient ou que l'ame mouroit avec le corps, ou qu'après leur ſeparation elle alloit ſe reunir à la Divinité. Mais il ne vaut rien pour nous, qui connoiſſant la corruption de nôtre nature, & les peines reſervées aux pecheurs, ne pouvons nous raſſeurer contre l'attente terrible de la Juſtice de Dieu que par nôtre penitence, & en eſperant en ſa miſericorde.

LXII. *Il faut donc ou les enſeigner ou les ſouffrir.*]

Si

LXIV. Autre eſt le mouvement d'un fléche, & autre eſt le mouvement de nôtre eſprit. Une fléche ne va bien que lors qu'elle va droit; mais nôtre eſprit ne va pas moins bien quand il ſe detourne ou qu'il s'arreſte ſur un ſujet pour le bien conſiderer, que quand il va droit à ſon but.

LXV.

Si on les enſeigne on les rend meilleurs, & ſi on les ſouffre on ſe rend meilleur ſoy-même.

LXIV. *Autre eſt le mouvement d'une fleche & autre le mouvement de nôtre eſprit.*] Antonin veut prevenir ici les impatiences, où l'on ne tombe que trop ſouvent dans les operations de l'eſprit; on veut aller d'abord droit au but, & par cette precipitation au lieu de s'en approcher on s'en éloigne. C'eſt à une fléche à aller ſans detour où l'on a viſé, elle manque toûjours ſon coup pour peu qu'elle s'écarte. Mais nôtre eſprit ne peut pas, & ne doit pas toûjours aller ſi directement. Il faut qu'il conſidere & qu'il tâte les objets voiſins de celuy qu'il veut connoître, & qu'il tourne autour d'eux, pour en examiner toutes les parties. Ce mouvement circulaire n'eſt pas moins droit que celuy de la fléche, & ces detours l'approchent de ſon but au lieu de l'en éloigner. L'exemple de Platon rendra cela ſenſible. Dans la plûpart de ſes Dialogues il ſemble d'abord qu'il s'éloigne de ſon deſſein par les frequentes digreſſions qu'il fait, mais enfin on eſt tout é onné de voir que ce qui ſembloit l'en éloigner l'y a conduit d'une maniere merveilleuſe, & que les verités qu'il a expliquées par-cy par-là, étant ramaſſées, font & achevent ſes demonſtrations, qui ne ſeroient ni ſi ſûres ni ſi droites, s'il y étoit allé tout droit.

LXV.

LXV. Entre dans l'esprit de tout le monde, & permets à tout le monde d'entrer dans le tien.

LXV. *Entre dans l'esprit de tout le monde.*] Ce precepte est très-utile à tous les hommes, mais particulierement aux Princes : le pouvoir absolu qu'ils ont, & dont il est aisé de faire un méchant usage, les doit obliger à entrer dans l'esprit de tout le monde, c'est à dire à chasser la credulité & la precipitation dans leurs jugemens; ils ne doivent pas s'arrêter à ce qu'on dit, ou qu'on fait, il faut qu'ils aprofondissent par quel esprit on agit & on parle, & les motifs que l'on a. Voilà pour la premiere partie du precepte. L'autre leur ordonne de bannir de leurs actions & de leurs pensées la feinte, la dissimulation, & la tromperie, que la politique humaine érige en vertus, & dont la Morale & la Religion, qui ne déguisent & qui n'empoisonnent jamais rien, sont des vices très-odieux & très-condamnables.

LIVRE NEUVIE'ME.

I. TOut homme qui fait une injustice est impie. En effet, la nature universelle ayant

I. *Tout homme qui fait une injustice est impie.*] Voilà déja une grande verité dont Dieu a daigné éclairer les Payens, en leur faisant connoître qu'il n'y a point d'injustice qui ne soit une impieté. Qu'on parle mal de son prochain; qu'on neglige de secourir un pauvre; qu'on fasse un mauvais usage de son temps & de ses talens; ce sont autant impietés, parce que ce sont autant d'injustices. Marc Antonin étoit bien plus religieux que la plûpart des Chrêtiens d'aujourd'huy qui ne font pas consister l'impieté en tant de choses.

On

ayant creé les hommes les uns pour les autres, afin qu'ils ſe donnent des ſecours mutuels, celuy qui viole cette loy commet une impieté envers la divinité la plus ancienne Car la nature univerſelle eſt la mere de tous les êtres; & par conſequent tous les êtres ont une liaiſon naturelle entr'eux. On l'appelle auſſi verité, parce qu'elle eſt le premiere cauſe de toutes les verités. Voila pourquoy celuy qui ment de ſon bon gré eſt impie, parce qu'il fait une injuſtice en trompant; & celuy qui ment malgré luy eſt auſſi un impie, parce qu'il rompt l'harmonie de la nature univerſelle, & qu'il ſe ſouſtrait à la loy du monde en combatant contre la nature de l'univers. Car il combat contre elle, puis qu'il va tête baiſſée & par ſon propre choix contre ſes ordres, c'eſt à dire contre ſes verités fondamentales, & que par le mépris qu'il a eu pour les ſecours que cette mere

On l'appelle auſſi la verité, parce qu'elle eſt la premiere cauſe de toutes les verités.] Car Dieu eſt également appellé *la verité* & *le pere de la verité.*

Et celui qui ment malgré luy & ſans le ſçavoir eſt auſſi un impie.] Pendant que nous avons tant de complaiſance pour le menſonge volontaire, & que nous luy donnons tant de paſſeports, un Philoſophe Payen eſt perſuadé que le menſonge involontaire eſt une impieté, & il le prouve par des raiſons inconteſtables.

Car il combat contre elle, puis qu'il va tête baiſſée; & par ſon propre choix, contre ſes ordres. C'eſt à dire, contre ſes verités fondamentales, *& que par le mépris qu'il*

mere commune luy avoit donnez, il s'eſt mis en état de ne pouvoir diſcerner la verité d'avec le menſonge. Celuy qui fuit la volupté comme un bien & qui fuit la douleur comme un mal, eſt encore un impie; car il eſt impoſſible qu'il n'accuſe la nature d'avoir fait un partage injuſte aux bons & aux méchans, puis qu'on voit ordinairement que les méchans ſont dans les plaiſirs, & qu'ils poſſedent tous les biens qui les procurent, lors que les bons ſont accablez de

qu'il a eu &c.] Il n'y a pas là un mot qui ne ſoit d'un poids accablant. Antonin dit que Dieu ayant donné à l'homme le libre arbitre avec toutes les lumieres neceſſaires pour connoître les verités fondamentales qu'il a établies, & qui ſont comme autant de flambeaux qui éclairent l'univers, ſon ignorance ne peut jamais être traitée d'involontaire; elle vient purement de ſon choix; il a mépriſé les ſecours que Dieu luy avoit donnez & ce n'eſt que par ce mépris qu'il eſt juſtement tombé dans l'aveuglement qui l'empêche de diſcerner la verité d'avec le menſonge. Que de verités éclaircies par ce ſeul principe! & que de lumiere dans un Philoſophe Payen!

Car il eſt impoſſible qu'il n'accuſe la nature d'avoir fait un partage injuſte.] C'eſt le piege funeſte où celuy qui a compoſé le Pſeaume LXXII. avoue qu'il avoit penſé tomber, & dont il ne s'étoit garanti qu'en ſe jettant dans le Temple du Seigneur, où il voit conſideré la fin du juſte & de l'impie : *Mei autem pene moti ſunt pedes, pene effuſi ſunt greſſus mei, quia zelavi ſuper iniquos pacem peccatorum videns, &c. Donec intrem in ſanctuarium Dei, & intelligam in noviſſimis eorum.*

Après

de peines & de douleurs. D'ailleurs celuy qui craint la douleur, craindra à quelque heure une des choſes qui arrivent neceſſairement dans la nature, ce qui déja eſt impie; & celuy qui court aprés la volupté ne s'empêchera jamais de commettre des injuſtices; cela eſt encore impie ſans contredit: car toutes choſes étant égales à la nature univerſelle, qui ne les auroit pas creées ſans cela, il faut que ceux qui veulent ſuivre les loix de cette mere commune, entrent dans le même eſprit, & qu'ils les tiennent auſſi pour indifferentes. Tout homme donc qui ne regarde pas avec des yeux indifferens la douleur & la volupté; la mort & la vie; la gloire & l'ignominie; dont la nature ſe ſert également & ſans diſtinction, eſt manifeſtement impie. Quand je dis que la nature s'en ſert également, je veux dire qu'elles arrivent toutes comme une ſuite des choſes qui ſe font & qui ſe ſuccedent les unes aux autres, ſelon le premier deſſein de la providence par laquelle la Nature entreprit dans un certain temps la diſpoſition & l'arrangement de cet univers, aprés avoir conçû en elle-même les raiſons de tout ce qui devoit être, & diſtribué

Aprés avoir conçû en elle-même les raiſons de tout ce qui devoit être.] Car rien n'arrive que ſelon les loix de la providence, Dieu ayant de toute éternité conçû en luy-même les idées de tout ce qui devoit être, & qui étoit poſſible, comme cela a été expliqué ailleurs.

ſtribué par tout les ſemences fecondes, & de l'exiſtence, & des changemens, & de la viciſſitude continuelle de toutes choſes.

II. C'eſt être parfaitement honnête homme, & avoir fait un voyage tres-heureux que de ſortir de la vie ſans avoir connu ni le menſonge, ni l'hypocriſie, ni le luxe, ni l'orgueil. Aprés ce premier degré de bonheur, le plus grand enſuite, c'eſt d'en ſortir las, & degouté de ces vices, & ſans ſouhaiter d'y croupir. L'experience ne te perſuade-t-elle pas encore de fuir la peſte? La corruption de l'eſprit eſt une

leurs. Mais cette providence generale & premiere, s'il eſt permis de parler ainſi, n'empêche pas que Dieu n'agiſſe continuellement, puis que c'eſt luy-même qui execute tout ce qu'il a reſolu. Car Dieu ne s'eſt pas contenté d'imaginer & de le diſpoſer une fois les choſes dans le commencement des temps, pour ceſſer enſuite comme un Legiſlateur ſe repoſe après avoir donné ſes Loix. La bonté de Dieu n'a ni commencement, ni fin, puis qu'elle eſt en luy & de ſon eſſence, & Dieu n'eſt pas tantôt preſent, & tantôt abſent. Il eſt toûjours preſent à tout ſans être renfermé dans rien, & ſa providence s'étend actuellement ſur toutes choſes.

II. *Après ce premier degré de bonheur, le plus grand enſuite.*] Les hommes ne peuvent guere aſpirer au premier bonheur; car il eſt bien difficile, ſur-tout pendant une longue vie, qu'ils ſoient exempts de tous ces vices, mais rien n'empêche qu'ils n'obtiennent le ſecond, qui eſt de les avoir en horreur, de s'en repentir & de ſouhaiter de s'en défaire.

Celle-

une peſte bien plus dangereuſe & plus mortelle que la corruption & l'intemperie de l'air que nous reſpiront. Celle-cy eſt la mort des animaux entant qu'animaux, & l'autre eſt la mort des hommes entant qu'hommes.

III. Ne mépriſe point la mort, contente-toy de la recevoir de bon cœur comme une de choſes que la nature a ordonnées. Car il n'eſt pas moins naturel de mourir & d'être diſſous, que d'être jeune ou vieux; de croitre; d'entrer dans ſa fleur de ſon âgé; d'avoir des dents, de la barbe & des cheveux; & que de fournir à toutes les autres operations de la nature, ſelon les differentes ſaiſons de la vie. Il eſt donc du devoir d'un homme ſage & prudent de ne faire point le temeraire, d'être moderé

Celle-cy eſt la mort des animaux.] L'une ne tuë que le corps, & l'autre tuë le corps & l'ame.

III. *Ne mépriſe point la mort, contente-toy de la recevoir de bon cœur.*] La mort étant une des fonctions de la nature, il faut être ſur celle là comme ſur toutes les autres, c'eſt-à-dire, l'attendre tranquillement ſans la deſirer, ny la craindre. Mais celà peut il s'accorder avec le mépris que la religion nous enſeigne d'avoir pour la mort? parfaitement; nous ne mépriſons pas la mort entant qu'elle eſt une action de la nature; nous la mépriſons entant qu'elle eſt ſouvent un vain fantôme qui veut nous épouvanter, comme ſi ſon pouvoir n'avoit pas des bornes fort étroites; qu'elle pût nuire aux gens de bien, & que nous ne fuſſions pas aſſurez de triompher d'elle. C'eſt ainſi que les Martyrs l'ont mépriſée avec un conrage plein d'humilité.

deré, & de ne témoigner aucun mépris quand il s'agit de la mort, mais de l'attendre comme une des fonctions de la nature. En un mot attens le moment où ton ame sortira de sa prison, comme tu attens celuy où l'enfant dont ta femme est grosse, sortira du ventre de sa mere. Et si tu as besoin d'un secours plus vulgaire, mais que peut pourtant donner du courage, & faire une forte impression, rien ne te rendra plus tranquille sur la mort que de bien considerer les objets que t'environnent. Par exemple, quels hommes tu vas quitter; dans quelle étrange societé ton ame ne sera plus engagée ni confonduë. Ce n'est pas qu'il faille choquer ni offenser les autres, au contraire il faut les supporter & en avoir soin; mais il est bon de se souvenir qu'on ne quitte pas des hommes qui ayent les mêmes sentimens que nous. Car ce seroit la seule chose qui pourroit nous faire balancer & nous retenir dans ce monde, si nous pouvions vivre avec des gens qui pensassent comme nous, & qui eussent les mêmes gouts & les mêmes opinions. Mais au lieu de cela tu vois tout ce qu'on a à souffrir

Ce n'est pas qu'il faille choquer ny offenser les autres.] Comme ce qu'il vient de dire paroît dur, & semble inspirer la haine ou le mépris des autres hommes, il a soin de l'adoucir en expliquant sa pensée.

Tu vois tout ce qu'on a à souffrir de la contrariété qu'on trouve dans le commerce des hommes.] Antonin

ne

frir de la contrarieté qu'on trouve dans le commerce des hommes ; elle eſt ſi grande qu'on eſt ſouvent obligé de dire : O mort, viens promptement à mon ſecours, de peur que je ne m'oublie, & que je ne ſois enfin different de moy-même.

IV. Celuy qui peche, peche contre luy, & celuy qui fait une injuſtice ſe fait du mal à luy-même en ſe rendant méchant.

V. Souvent on n'eſt pas moins injuſte en ne faiſant rien, qu'en faiſant quelque choſe.

VI.

ne parle pas icy de la contrarieté ſur les choſes indifferentes qui cauſent tous les jours tant de diſputes parmi les hommes : il parle de la contrarieté ſur les choſes eſſentielles, comme ſur le juſte & l'injuſte ; le bien & le mal ; & ſur la Religion même. Il n'y a rien qui doive plus degouter de la vie que ces contradictions.

O mort, viens promptement à mon ſecours, de peur que je ne m'oublie.] C'eſt-à-dire, de peur que les opinions depravées des autres ne me ſéduiſent, & que je ne me laiſſe enfin emporter au torrent. Car comme dit l'Auteur du livre de la Sageſſe, *le charme de la depravation eſt grand ; il éteint facilement le bien & la concupiſcence éffrenée change l'ame ſans malice, & corrompt le meilleur naturel.* Ce n'eſt que par une grace particuliere du Ciel qu'on reſiſte à tant de pernicieux exemples.

V. *Souvent on n'eſt pas moins injuſte en ne faiſant rien.*] Car l'homme n'eſt pas ſeulement né pour ne pas faire le mal, il eſt né pour faire le bien, & c'eſt ce que Jesus-Christ a voulu nous apprendre par la parabole de l'homme qui ayant reçû un talent de ſon

VI. C'eſt aſſez pour le preſent d'avoir une opinion ſaine des choſes ; d'agir pour le bien de la ſocieté, & d'être diſpoſé à recevoir agreablement tout ce qui viendra de la cauſe generale & univerſelle.

VII. Defais-toy de tes imaginations, retiens tes mouvemens, éteins tes deſirs, & conſervé ton ame libre & independante.

VIII. Une même ame a été diſtribuée à tous les animaux ſans raiſon, & un même eſprit intelligent a été donné aux animaux raiſonnables, comme toutes les choſes terreſtres

Maître l'avoit enfouï, & s'étoit contenté de ne pas le perdre. (a)

VI. *C'eſt aſſez pour le preſent d'avoir une opinion ſaine des choſes.*] Antonin ſe parle ainſi à luy-même pour chaſſer quelque imagination facheuſe qui venoit troubler ſa tranquillité.

VII *Retiens des mouvemens.*] Retenir ſes mouvemens c'eſt les remettre dans les bornes qu'ils doivent avoir, les raporter au bien de la ſocieté, les faire avec exception, & les proportionner au merite des choſes.

Eteins tes deſirs.] Car les hommes ne ſçavent point du tout ce qu'ils doivent deſirer.

VIII *Et un même eſprit intelligent a été donné aux animaux raiſonnables.*] Quoy que cela ne ſoit pas vray dans le ſens des Stoïciens qui croyoient que cet eſprit intelligent étoit une partie de Dieu même, il ne laiſſe pas d'être vray au fond. Le même eſprit a été donné à tous les hommes, il n'eſt different qu'à proportion du different uſage qu'ils en font, & des differentes graces que Dieu y ajoute.

(a) Matth. 25.

IX.

ſtres n'ont qu'une même terre, & comme tout ce qui voit & qui reſpire ne voit que la même lumiere, & ne reſpire que le même air.

IX. Tous les eſtres qui ont quelque choſe de commun entr'-eux, tâchent de ſe joindre. Ce qui eſt de terre tend vers la terre; l'humide coule avec l'humide, & l'air avec l'air; de ſorte que pour les tenir ſeparées, il faut leur faire violence. Le feu ſe porte en haut à cauſe du feu élementaire. Le feu d'icy-bas eſt ſi prompt à s'embraſer & à s'unir enſemble, que même tout ce qu'il y a de materiel & d'un peu ſec, s'enflâme facilement, parce qu'il eſt moins mêlé avec ce qui pourroit l'empêcher de prendre feu. De même auſſi tout ce qui participe à la nature intelligente & raiſonnable tent d'autant

IX. *Tous les eſtres qui ont quelque choſe de commun entr'eux, tachent de ſe joindre.*] Antonin prouve icy que tous les eſtres ont une inclination & une pente naturelle à s'unir avec leurs ſemblables, & que cette inclination eſt plus forte à meſure qu'ils ſont plus parfaits. Il n'y a que l'homme qui rebelle à cette loy generale de la nature tâche de rompre ſes liens & de mépriſer l'union qu'elle luy inſpire. Mais cette même revolte eſt une des plus ſenſibles preuves de ce qu'il établit: car il a beau faire, la nature eſt toûjours la plus forte: s'il ſe détache de l'un, il faut neceſſairement qu'il ſe joigne à l'autre, & plus il s'éloigne, plus il ſerre ſes nœuds. Tout ce chapitre eſt admirable.

tant plus vers son origine, & est d'autant plus prompt à se mêler avec ce qui luy est naturel, qu'il est plus excellent & plus accomply. C'est de là que parmy les animaux sans raison on voit des essaims, des troupeaux, de petites familles de poussins, & comme des amours : car déja ils sont animez, & ce principe d'assemblage & d'union est répandu dans les êtres les plus parfaits, & ne se trouve pas tant dans les plantes, dans les pierres & dans le bois. Parmy les animaux raisonnables il y a des republiques, des amitiés, des maisons, des assemblées, & au milieu même des plus grandes guerres il y a des tréves & des traités de paix. Et dans les créatures encore plus parfaites, quoy qu'elles soient fort éloignées les unes des autres, on ne laisse pas d'y remarquer une maniere

Et comme des amours] Il dit *comme des amours*, parce que les Stoïciens ne vouloient pas reconnoître dans les animaux de veritables passions : ils disoient seulement qu'ils avoient *comme des passions*. Car les passions, disoient ils, sont des modifications de la raison, & ne subsistent pas sans elle. L'opinion que les animaux ne sont que des machines, n'est donc pas née aujourd'huy.

Une maniere d'union comme dans les astres.] Car quoy que les astres soient éloignez & separez les uns des autres, ils sont en quelque maniere unis par leurs fonctions; ils ne sont pas moins d'accord que confians dans leur course & dans la maniere dont ils annoncent la gloire de leur Createur.

Les

niere d'union comme dans les astres. Tant ce degré éminent de perfection a eu de force pour communiquer une espece de sympathie à des astres entierement separez. Mais voy ce qui arrive presentement ; les creatures raisonnables sont les seules qui ont oublié cette affection reciproque & cette mutuelle bienveillance, & où l'on ne trouve plus cette même pente & ce concours. Mais elles ont beau fuïr, elles sont toûjours arrestées ; la nature est la plus forte ; & si tu y prens bien garde, tu verras manifestement la verité de ce que je te dis. En effet, on trouveroit plûtôt un corps terrestre entierement détaché de tout autre corps de même nature, qu'un homme desuni & separé de tout autre homme.

X. Dieu, l'homme & le monde portent des fruits chacun en son temps. Car quoy que

Les creatures raisonnables sont les seules.] Avec quelle force & quelle adresse Antonin met icy la corruption des hommes dans tout son jour ?

Mais elles ont beau fuïr, elles sont toûjours arrestées.] Cela est vray, & cela suffit pour la preuve de ce qu'il veut établir ; mais les hommes n'en sont pas plus heureux, & leur revolte n'en est pas moins grande ; ils se separent des bons & se joignent aux méchans.

On trouveroit plûtôt un corps terrestre entierement détaché de tout autre corps.] Rien ne marque mieux que cette idée la necessité de l'union, les hommes ne sçauroient se passer de ce secours ; les plus scelerats le recherchent.

que l'uſage ait conſacré cette expreſſion à la vigne & aux plantes, cela n'empêche pas qu'on ne puiſſe s'en ſervir figurément. La raiſon porte auſſi ſon fruit qui eſt en même temps propre pour elle, & commun pour tout le monde. Et de ce fruit il en naît encore d'autres, & ils ſont tous de la même nature que la raiſon qui les produit.

XI. Corrige & redreſſe les méchans ſi tu le peux; ſinon, ſouviens-toy que c'eſt pour eux que t'a été donnée la douceur & l'humanité. Les

X. *Car quoy que l'uſage ait conſacré cette expreſſion à la vigne & aux plantes, cela n'empêche pas qu'on ne puiſſe s'en ſervir figurément.*] Antonin a crû être le premier qui ſe ſoit ſervi figurement de cette expreſſion *porter du fruit.* Car autrement il n'auroit pas cherché cette eſpece d'excuſe, & cela ſemble prouver qu'il n'avoit pas lû les livres de l'Ecriture ſainte, où rien n'eſt plus ordinaire que cette expreſſion.

La raiſon porte auſſi ſon fruit qui eſt en même temps propre pour elle, & commun pour tout le monde.] Tous les fruits qui ne ſont pas utiles à la ſocieté, ne ſont que les fruits d'une raiſon alterée & corrompuë. Car comme la raiſon eſt commune à tous les hommes, il faut neceſſairement que les fruits quelle porte leur ſoient auſſi communs. On trouvera ce principe admirable ſi on l'examine bien. Il n'eſt rien de plus aiſé que de juger ſur ce pied là de la raiſon des hommes, *à fructibus eorum cognoſcetis eos. Vous les connoîtres à leurs fruits.*

XI. *Souviens-toy que c'eſt pour eux que t'a été donnée la douceur & l'humanité.*] Car s'il n'y avoit des méchans, la douceur & l'humanité ſeroient des vertus inutiles.

Tu

Les Dieux mêmes uſent tous les jours de clemence envers eux, & en pluſieurs rencontres ils les aident de leurs ſecours; ils leur donnent la ſanté, les richeſſes & la gloire, tant ils ont de bonté. Tu peux les imiter, ou tu dois dire qui t'en empêche.

XII. Travaille, non pas comme un miſerable, ny pour attirer l'admiration ou la pitié. Mais dans ton travail, comme dans ton repos, aye ſeulement en vûë de faire ce que la ſocieté demande de toy.

XIII.

Tu peux les imiter, ou tu dois dire qui t'en empêche.] Cet argument eſt plus preſſant qu'il ne paroît; car il n'y a point d'homme en quelque état qu'il ſoit, qui puiſſe alleguer une excuſe legitime & valable pour s'empêcher d'avoir de l'humanité & de la douceur.

XII. *Travaille, non pas comme un miſerable.*] C'eſt-à-dire, en te plaignant toûjours, comme ſi ce travail étoit au deſſus de tes forces, & qu'il te rendît malheureux, car il n'y a rien de plus indigne d'un honnête homme, c'eſt pourquoy Sophocle a mis dans la bouche d'Hercule ces belles paroles.

(a) ἀλλ' ἀστενάκτος ἀτὶν ἐσπόμην πάχοις.

Mais je ſoûtenois tous mes travaux ſans me plaindre.

Ny pour attirer l'admiration ou la pitié.] Car le plus ſouvent ceux qui pratiquent des auſteritez ſi grandes, ne le font que pour être vûs des hommes. Platon dit fort bien un jour à des gens qui admiroient la patience de Diogene, & qui avoient pitié de luy de ce qu'il ſe baignoit dans l'eau glacée: *Si vous voulez avoir pitié de lui, vous n'avez qu'à vous retirer, & à ne le plus voir.* Ne les regardez plus, ils ne ſeront plus ſi ennemis d'eux-mêmes.

(a) Trachin. 1091.

XIII. Aujourd'huy je me ſuis mis hors de tout chagrin & de toute inquietude, ou plûtôt j'ay mis tous mes chagrins & toutes mes inquietudes dehors: car ils n'étoient pas hors de moy, mais au dedans, c'eſt-à-dire dans mes opinions.

XIV. Toutes les choſes du monde ſont ſemblables, & toûjours les mêmes; communes & ordinaires dans leur uſage; momentanées dans leurs cours; & mépriſables dans leur matiere. En un mot tout ce qui ſubſiſte preſentement eſt comme ce qui étoit du temps de ceux que nous avons enterrez.

XV. Les choſes ſont hors de nous & comme à la porte, ſans rien ſçavoir d'elles-mêmes, & ſans nous declarer ce qu'elles ſont. Qui eſt-ce donc qui nous le declare, & qui en juge? C'eſt l'eſprit.

XVI. Le bien & le mal des animaux raiſonnables & nez pour la ſocieté, ne conſiſte pas dans

XIV. *Toutes les choſes du monde ſont ſemblables & toûjours les mêmes*] Car le monde ne joüe qu'un ſeul & même rolle, & de plus fort court. Quand il a achevé, il n'y ſçait d'autre fineſſe que de recommencer.

XVI. *Le bien & le mal des animaux raiſonnables & nez pour la ſocieté.*] Il eſt important de faire icy une diſtinction très-neceſſaire. Pour ce qui regarde les hommes & la ſocieté, Antonin a raiſon de dire que nôtre perſuaſion eſt une des choſes indifferentes, & qu'il n'y a de bien ny de mal, de vertu ny de vice que dans

dans la perſuaſion, mais dans l'action, non plus que leurs vices & leurs vertus.

XVII. Ce n'eſt pas un mal pour une pierre qu'on a jettée; d'être portée en bas, ny un bien non plus d'aller en haut.

XVIII. Entre bien dans l'interieur des hommes, *examine-les*, & tu verras quels juges tu crains, & quels jugemens ils font d'eux-mêmes.

XIX. Toutes choſes ſont dans un continuel changement; toy-même tu ne fais que changer tous les jours, & ta vie n'eſt qu'une eſpece de corruption continuelle. Il en eſt de même du monde entier.

XX. C'eſt la faute d'un autre, ton devoir eſt de la laiſſer-là.

XXI.

dans l'action. Mais par rapport à nôtre ame, à la Religion & à Dieu, ſi la perſuaſion ſeule ne fait pas toûjours le bien, elle fait le mal. C'eſt la ſource & le principe du peché; car comme Jesus-Christ nous l'a enſeigné, (a) de la perſuaſion, c'eſt à-dire, de la diſpoſition du cœur, partent tous les crimes, & ce qui ſort de l'homme, c'eſt ce qui ſouille l'homme. C'eſt de quoy Antonin étoit très-perſuadé.

XVII. *Ce n'eſt pas un mal pour une pierre qu'on a jettée d'être portée en bas.*] On peut voir ce qui a eſté remarqué ſur l'article XX. du Liv. VIII. car c'eſt la même choſe.

XX. *C'eſt la faute d'un autre, ton devoir eſt de la laiſſer-là.*] La faute d'un autre ne fait rien pour moy, puis qu'elle ne peut me rendre méchant, ſans que j'y con-

(a) Matth. 15. 19. Marc. 7. 21.

XXI. Toute ceſſation d'action, de mouvement & d'opinion, eſt une eſpece de mort, & ne fait pourtant aucun mal. Les differens âges, c'eſt-à-dire les changemens qui arrivent dans l'enfance, dans la jeuneſſe, dans l'adoleſcence & dans la vieilleſſe, ſont encore une mort. Qu'y a-t-il là de ſi terrible? Conſidere après cela la vie que tu as paſſée ſous ton ayeul, enſuite ſous ta mere, & enfin ſous ton pere; & en penſant à toutes les differentes ceſſations & changemens que tu as éprouvez dans tous ces états, demande-toy à toy-même ſi c'eſt un ſi grand mal. Par une conſequence évidente & juſte, tu trouveras de même que le changement & la ceſſation de la vie entiere n'en ſçauroient être un non plus. XXII.

conſente. Il faut donc la laiſſer là, à moins que le bien de la ſocieté ne requiere qu'on la releve, & qu'on la faſſe connoître. Mais il faut bien examiner auparavant cette neceſſité.

XXI. *Les differens âges, c'eſt-à-dire, les changemens qui arrivent dans l'enfance, dans la jeuneſſe.*] Comme le printemps eſt la mort de l'hyver; l'eſté celle du printemps; & l'hyver celle de l'eſté; il en eſt de même des ſaiſons de la vie. Celle qui ſuit eſt la mort de celle qui precede. L'enfance meurt quand nous entrons dans l'adoleſcence. Celle-cy finit quand l'âge viril arrive; & la vieilleſſe eſt le dernier ſoupir de l'âge parfait. Avez-vous ſenti, comme dit ſaint Jerôme dans quelqu'une de ſes Lettres, tous ces differens paſſages d'un état à l'autre. Car c'eſt proprement mourir. Pourquoy donc après avoir paſſé par tant de morts craindrions-nous la derniere?

XXII.

XXII. Examine bien ton esprit, celuy de l'univers, & celuy de ton prochain. Le tien, pour le rendre juste; celuy de l'univers, pour te souvenir de quel esprit tu fais partie; & celuy de ton prochain, pour connoître s'il agit par raison, & en même temps pour te dire souvent à toy-même que c'est ton parent.

XXIII. Comme tu es né pour remplir & parfaire un même corps de societé, toutes tes actions doivent de même être faites pour remplir & parfaire une même vie civile. Toute action donc qui ne se rapporte pas ou de prés ou de loin à cette fin, separe & déchire ta vie, & l'empêche d'être une; enfin elle est seditieuse, comme celuy qui fait une sedition & une revolte

XXII. *Examine bien ton esprit, celuy de l'univers, & celuy de ton prochain.*] Cela répond aux trois devoirs qui lient l'homme. Le premier est envers Dieu, le second envers luy-même, & le troisiéme envers son prochain.

XXIII. *Comme tu es né pour remplir & parfaire un même corps de societé.*] Ce principe est admirable. Comme il n'est pas permis à un homme d'être separé un seul moment de la societé, il ne luy est pas permis non plus de faire aucune action qui ne rempliſſe quelqu'un des devoirs de la vie civile. Toutes celles qu'il fait hors de cette vûë, & pour un autre fin, sont non seulement inutiles, mais criminelles, & il en rendra compte un jour devant Dieu. Cela s'accorde parfaitement avec ce que Jesus-Christ nous dit: *Je vous declare qu'au jour du jugement les hommes rendront compte de toutes les paroles inutiles qu'ils auront dites.*

revolte dans un Etat, en rompant, autant qu'il dépend de luy, ſa concorde & ſon harmonie.

XXIV. *Veux-tu ſçavoir ce que ſont les occupations des hommes?* des querelles & des jeux d'enfant. *Et eux-mêmes que ſont-ils?* des eſprits qui portent & promenent des cadavres, afin que l'on voye à l'œuil, & qu'on touche à la mains, ce qu'Homere dit des morts qui ſe promenent dans les enfers.

XXV. Regarde à la qualité de la forme, ſepare-

XXIV. *Afin que l'on voye à l'œuil & qu'on touche à la main ce qu'Homere a dit des morts qui ſe promenent dans les Enfers.*] Tous les efforts inutiles que l'on a faits pour expliquer ce paſſage, me perſuadent qu'il étoit fort obſcur, & j'oſe eſperer qu'on ſera content de l'explication que je luy ay donnée. Le ſens en eſt parfaitement beau. Dans l'onziéme Livre de l'Odyſſée Homere décrit la deſcente d'Ulyſſe dans les Enfers, & la converſation qu'il a avec les morts, & ce Livre eſt appellé par cette raiſon *Necuia*. C'eſt ce qui a fourni cette belle idée à Antonin qui dit que dans ce monde les hommes ne ſont qu'une repreſentation, une image palpable de ce qui ſe paſſe dans les Enfers. Icy comme là on ne voit que des ombres, avec cette difference qu'icy on les touche, & que là on ne ſçauroit les toucher. Avant Antonin Sophocle avoit dit dans ſon Ajax: *Je vois que nous tous qui vivons ſur la terre, nous ne ſommes que des ombres & des phantômes vains.* Mais l'Empereur a ajouté beaucoup de ſel à la penſée du Poëte.

XXV. *Regarde à la qualité de la forme.*] Il faut oter le masque aux choſes auſſi bien qu'aux hommes pour les bien connoître. Or oter le masque aux choſes

pare-la de la matiere, examine-la bien, & détermine enſuite à peu près le temps ordinaire de ſa durée.

XXVI. Tu as ſouffert une infinité de maux pour n'avoir pas voulu te contenter que ton eſprit fit les choſes pour leſquelles il a été creé. Mais c'eſt aſſez, *ne fais plus la même choſe.*

XXVII. Quand on te blâme, ou qu'on te hait, ou enfin qu'on s'oppoſe à tes ſentimens, entre dans l'eſprit de ces gens-là, penetre dans leur intention, & voy quels ils ſont, tu verras en même-temps que quelque choſe qu'ils penſent de toy, tu dois ne t'en pas chagriner; mais au contraire leur vouloir du bien, car ils ſont naturellement tes amis. Et les Dieux mêmes ont la bonté de leur donner, par les ſonges & par les oracles, les ſecours dont ils ont beſoin pour

ſes c'eſt conſiderer leur forme ſeparément de leur matiere; car c'eſt ordinairement la forme qui nous épouvante, ou qui nous ravit.

XXVI. *Tu as ſouffert une infinité de maux pour n'avoir pas voulu te contenter.*] On peut dire que tous nos maux viennent de cette cauſe.

XXVII. *Et les Dieux mêmes ont la bonté de leur donner.*] Puis que Dieu même qui eſt plus offenſé que toy ne laiſſe pas d'avoir de la bonté pour les méchans, pourquoy refuſes-tu d'en avoir?

Par les ſonges & par les oracles.] Il a eſté déja parlé des ſonges. Pour les oracles, il eſt certain qu'Antonin y ajoûtoit beaucoup de foy, & ſa ſuperſtition penſa luy coûter un jour la ruine de ſes affaires dans un combat qu'il perdit.

XXVIII.

pour parvenir à ce qu'ils souhaitent avec tant d'inquietude & d'empressement.

XXVIII. Toutes les choses du monde ne font qu'un même cercle, qui en roulant ramene les siecles, & fait monter ce qui étoit rampant, & descendre ce qui étoit élevé. Il faut donc ou que l'intelligence universelle agisse sur chaque chose, & cela étant il n'y a qu'à recevoir ce qu'elle a determiné ; ou qu'elle ait donné une seule fois le mouvement par sa providence, & que tout le reste arrive en consequence de cette premiere impulsion, & ait toûjours sa cause marquée ; ou enfin ce sont les atomes & le hasard qui gouvernent tout. S'il y a un Dieu, tout va bien. Si tout depend du hasard, n'en depends-tu pas aussi?

XXIX.

XXVIII. *Il faut donc ou que l'intelligence universelle agisse sur chaque chose, &c. ou qu'elle ait donné une seule fois le mouvement.*] L'un n'exclût pas l'autre. Ils sont tous deux vrais, la providence a donné une fois le mouvement, mais cela n'empêche pas qu'elle n'agisse toûjours sur chaque chose, comme cela a esté prouvé ailleurs.

Si tout depend du hasard, n'en depends-tu pas aussi?] Ce n'estoit pas l'opinion d'Antonin, mais il veut faire voir aux Epicuriens que selon leurs principes mêmes ils ne doivent ny murmurer, ny se plaindre, puisque le hasard gouverne tout, il nous gouverne par consequent nous-mêmes ; or il y a de l'injustice & de la folie à vouloir être seul exempt d'une loy generale & universelle.

XXX.

XXIX. La terre nous couvrira bien-tôt tous, & ſe convertira en d'autres choſes qui ſe convertiront enſuite en d'autres jusques à l'infini. Tout homme qui conſiderera bien ce flux & reflux de changemens continuels, & cette rapidité avec laquelle toutes choſes ſont emportées, ne pourra s'empêcher de mépriſer tout ce qui eſt terreſtre & mortel.

XXX. La cauſe premiere de toutes choſes eſt un torrent qui entraîne tout, & qui ne s'arrête jamais.

XXXI. Que ces petits hommes qui ſe piquent d'être grands Politiques, & de traiter toutes les affaires ſelon les maximes de la Philoſophie ſont mépriſables! ce ne ſont que des enfans. Mon ami, de quoy s'agit-il? Il s'agit de faire ce que la Nature demande de toy. Tra-

XXXI. *Que ces petits hommes qui ſe piquent d'être grands politiques.*] Antonin veut s'empêcher icy de donner dans le piege de certains Sophiſtes qui ſe piquant d'être grands Politiques & grands Philoſophes tout enſemble, ſe vantoient d'enſeigner aux Princes l'art de regner & d'accorder la Politique avec les maximes de la Philoſophie. Cet empereur ſe moque de ces vaines promeſſes & avec raiſon. Tout la Politique d'un bon Prince conſiſte à faire ce que Dieu demande de luy. S'il le fait, la Philoſophie & la Politique ſont d'accord, il n'eſt pas neceſſaire qu'il en ſçache davantage. Ceux qui étudient ſi fort les moyens de les accorder, cherchent bien plûtôt à les brouïller pour jamais, & à fortifier l'une aux dépends de l'autre.

N'ar-

Travaille donc, ſi tu le peux, & ne regarde point ſi cela ſera ſçû. N'attends point icy une Republique comme celle de Platon; mais commence, & quelque peu de progrés que tu faſſes d'abord, ne penſe pas que ce ſoit peu de choſe; car qui eſt-ce qui pourra changer entierement toutes les opinions des hommes? & ſans ce changement, que peut-on attendre d'eux qu'une obeïſſance forcée, & qu'une ſervitude

N'attends point icy une Republique comme celle de Platon.] Quand on ſe moquoit de ces Sophiſtes dont parle Antonin, & qu'on traitoit leur ſcience de vaine & de chimerique, ils avoient accoûtumé d'alleguer en leur faveur les Livres politiques de Platon, c'eſt-à-dire, les Livres de la Republique, où ce Philoſophe accorde d'une maniere merveilleuſe la Politique avec la Religion. Pour prevenir donc cette objection, ce ſage Empereur dit qu'il ne faut pas eſperer de voir icy-bas un Etat comme celuy que Platon décrit. Car il n'y a que Dieu qui pût effectuer cette idée, les Princes n'ont pas ce pouvoir, puis qu'il ne depend pas d'eux de changer l'opinion des hommes. Auſſi Platon n'a-t-il fait cette deſcription que pour donner le modelle parfait d'un gouvernement tres-juſte, afin que tous les Etats puiſſent ſur ce portrait juger des vices & des vertus de leur police. Que doit donc faire un Prince qui deſeſpere de pouvoir porter les choſes à cette perfection? Il faut qu'il faſſe ce qui depend de luy, qu'il obeïſſe à Dieu, & qu'il luy laiſſe le ſoin du reſte.

Et ſans ce changement, que peut-on attendre d'eux qu'une obeïſſance forcée.] Ce paſſage eſt tres remarquable. Les Princes ne peuvent attendre qu'une obeïſſance ou forcée ou intereſſée de ceux qui n'ont pas les ſaines opinions, c'eſt-à-dire, qui confondent le juſte & l'injuſte, &

vitude accompagnée de larmes & de soupirs? Va presentement & me parle d'Alexandre, de Philippe, & de Demetrius Phalereus. C'est à eux à voir s'ils ont bien connu ce que demande la Nature universelle, & s'ils ont profité de ses leçons. Car s'ils n'ont eu qu'une gravité affectée comme des Rois de Theatre, personne ne me condamne à les imiter. La Philosophie agit d'une maniere modeste & simple; ne

& ne connoissent pas tous leurs devoirs. Aussi Socrate prouve en quelque endroit, que plus un homme est instruit, plus il obeït avec soumission à son Prince legitime. Quand il n'y auroit que ce seul interêt, il est assez grand pour devoir obliger les Princes à favoriser les Lettres qui sont un des plus solides appuis de leur grandeur.

Va presentement & me parle d'Alexandre, de Philippe, & de Demetrius Phalereus.] C'étoient là les exemples que ces Sophistes citoient comme de grands hommes qui avoient sçu toûjours garder une certaine gravité avec les Peuples, & accorder la Politique avec la Religion. Antonin ne veut pas approfondir cette matiere par le respect qu'il a pour ces grands noms, il se contente de dire que c'est à eux à voir s'ils ont été tels qu'ils ont voulu paroître, & si leurs actions ont répondu à leur gravité; car la gravité peut être fausse, au lieu que la justice ne l'est jamais.

La Philosophie agit d'une maniere modeste & simple.] Voila en deux mots le caractere d'Antonin. Il regarde l'orgueilleuse gravité comme la marque d'un Prince qui fait ceder la Religion à la Politique; & au contraire il regarde la simplicité & la modestie comme le veritable caractere d'un Prince qui tient la Politique humiliée sous la Religion. Il n'étoit donc as de l'opinion

ne me porte donc point à une orgueilleuſe gravité.

XXXII. Il faut regarder d'enhaut ces millions de troupeaux, cette varieté infinie de ceremonies dans la Religion, ces differentes navigations dans la tempête & dans la bonace; toutes les differences des choſes qui ſont, qui arrivent, & qui paſſent. Il faut conſiderer auſſi la vie de ceux qui ont vêcu avant nous, celle de ceux qui vivront aprés, & celle des peuples qui vivent preſentement dans les nations barbares, & ſe dire à ſoy-même: Combien y a-t-il de gens dans le monde qui ne connoiſſent pas même ton nom? combien y en aura-t-il qui l'oublieront en peu de temps? & parmi ceux qui te connoiſſent & qui te loüent preſentement, combien s'en trouvera-t-il qui te blâmeront bien-tôt? Enfin, il faut ſe perſuader que ny la memoire de nôtre nom, ni la gloire, ni rien de tout ce qu'on voit icy bas, n'eſt digne de nos ſoins, ni de nôtre eſtime.

XXXIII. Sois tranquille dans toutes les choſes

pinion de ceux qui ſoutiennent que les affaires d'Etat ont des preceptes plus hardis, & que les regles de la Religion y ſont ineptes & dangereuſes.

XXXII. *Il faut regarder d'enhaut ces millions de troupeaux.*] Car le moyen le plus ſeur pour trouver toutes les choſes du monde petites & indignes de nôtre eſtime, c'eſt de les regarder comme d'un lieu élevé. On peut voir l'article XLVII. du Liv. VII.

XXXIII.

ſes qui viennent du dehors, & juſte dans celles qui viennent de toy. C'eſt à dire, dans tous tes deſirs & dans toutes tes actions n'aye d'autre vûë que l'utilité du public; car voilà ce qui eſt conforme à la nature.

XXXIV. Tu peux retrancher beaucoup de choſes ſuperfluës qui te troublent, & qui conſiſtent toutes entieres dans ton opinion. Et le plus ſûr moyen de te mettre au large, c'eſt de faire paſſer devant toy le monde entier comme en revûë, & ſur tout ton propre ſiecle; de conſiderer ſeparément le changement ſoudain qui arrive à chaque choſe en particulier, & de penſer que tout le temps qui coule depuis qu'elle eſt formée juſqu'à ce qu'elle ſoit détruite, eſt tres-court, & que comme celuy qui precede ſa naiſſance eſt infini, celuy qui ſuivra ſa mort le ſera de même.

XXXV. Tout ce que tu vois perira tres-promptement. Ceux qui le verront perir, periroit bien-tôt eux-mêmes; & celuy qui eſt mort dans une extreme vieilleſſe, ſera bien-tôt égal à celuy qui eſt mort fort jeune.

XXXVI.

XXXIII. *C'eſt à dire, dans tous tes deſirs & dans toutes tes actions.*] Il explique ce que c'eſt qu'eſtre juſte, les actions ſeules ne ſuffiſent pas, ſi les deſirs n'y répondent.

XXXV. *Et celuy qui eſt mort dans une extréme vieilleſſe ſera bientôt égal à celuy qui eſt mort fort jeune.*] Car tout le reſte eſt égal, & d'ailleurs un homme qui aura

XXXVI. Examine bien quel eſt l'eſprit de ces gens-là ; quelles occupations ils ont ; quelles ſont les choſes par leſquelles on peut attirer leur amour & leurs reſpects. Enfin regarde leurs ames toutes nuës, & voy que quand elles pretendent ſervir par leurs loüanges, & nuire par leurs ſatires, c'eſt une pure vanité.

XXXVII. La perte de vie n'eſt qu'un échange. C'eſt à cela que ſe plaît la Nature univerſelle, qui fait tout ſi bien & ſi ſagement. Cela a été toujours & ſera de même juſqu'à l'infini. Qui es-tu donc, toy qui dis que tout a été mal dés le commencement & ira toûjours mal de même? Quoy! parmi tant de Dieux dont

aura vécu mille ans, ſera tout auſſi long-temps mort, que s'il étoit mort en nourrice.

XXXVI. *Examine bien quel eſt l'eſprit de ces gens là, quelles occupations ils ont.*] Si nous ne nous trompions pas dans cet examen, nous nous moquerions de leurs mepris, & rougirions de leurs loüanges.

C'eſt une pure vanité.] Il n'y a rien de plus vray que cette deciſion. Qu'il y a dans le monde de ces hommes vains !

XXXVII. *Qui es tu donc toy qui dis que tout a eſté mal dés le commencement?*] Antonin combat ici le ſentiment de ceux qui ſoutenoient que le monde n'eſt que deſordre & que confuſion, & qu'il ſe gouverne ou hazard. Eſt-ce à un ver de terre de decider ainſi d'une choſe qui eſt ſi fort au-deſſus de luy? Quoy! il le conſtituë juge des ouvrages de la Nature univerſelle qui l'a formé, & il ſe pretend plus parfait que ſa cauſe. Quel aveuglement, & quelle temerité!

Quoi! parmi tant de Dieux dont tu crois que le monde

dont tu crois que le monde eſt rempli, il ne s'en eſt pas trouvé un ſeul qui ait eu la force de corriger ce deſordre? & le monde eſt donc condamné à être éternellement malheureux?

XXXVIII. La matiere de chaque choſe n'eſt que pourriture; de l'eau, de la poudre, des os, de l'ordure. Le marbre n'eſt qu'un calus de la terre; l'argent & l'or n'en ſont que la lie. Les étoffes ne ſont que les excremens des animaux; la pourpre n'eſt que le ſang d'un coquillage; & ainſi du reſte Ta vie même eſt quelque choſe de pareil; elle vient de là & elle y retourne.

XXXIX.

de eſt rempli.] Quoy que les Stoïciens crûſſent un ſeul Dieu createur & maître de toutes choſes, ils ne laiſſoient pas d'établir pluſieurs Divinités inferieures plus ou moins parfaites ſelon que l'eſprit du premier être leur étoit plus ou moins communiqué.

Et le monde eſt donc condamné à être éternellement malheureux?] Cela ne ſçauroit être. Dieu ne peut avoir rien creé dans la vûë de le rendre malheureux. Ainſi la malediction tombée ſur le monde n'eſt pas l'ouvrage de Dieu; mais ce qu'Antonin n'a pas connu, elle eſt l'ouvrage du peché : car le monde entier eſt ſujet au Demon; & bien loin que Dieu ait voulu damner le monde, il ne s'eſt fait homme que pour le ſauver.

XXXVIII. *La matiere de chaque choſe n'eſt que pourriture.*] Voicy un exemple de ces examens qu'Antonin veut qu'on faſſe pour apprendre à mépriſer tout ce qui eſt periſſable & mortel.

Ta vie même eſt quelque choſe de pareil.] Elle ne vient que de la corruption, ne s'entretient que par la cor-

XXXIX. C'eſt avoir aſſez vécu dans la miſere, dans les lamentations & dans les grimaces. Qu'eſt-ce qui te trouble? que trouves-tu là de nouveau? qu'eſt-ce qui t'épouvente? Eſt-ce la forme? regarde-la. Eſt-ce la matiere? examine-la. Il n'y a rien au delà de ces deux choſes. Sois donc deſormais plus ſimple, plus équitable & plus complaiſant envers les Dieux.

XL. Voir ce monde cent années ou ne le voir que trois, tout cela eſt égal.

XLI. S'il a peché, le mal eſt en luy. Mais peut-être n'a-t-il pas peché.

XLII. Ou tout ce qui arrive part d'une même ſource intelligente, & arrive également pour tout le corps; & ainſi il ne faut pas qu'une partie ſe plaigne d'une choſe qui eſt deſtinée

corruption, & ne finit que par la corruption. Comment eſt-on donc attaché à une choſe corrompuë.

XLI. *S'il a peché, le mal eſt en luy, mais peut-être n'a-t-il pas peché.*] Il eſt ſi difficile de juger ſainement des actions de nôtre prochain, que le plus ſeur eſt de n'en point juger du tout, de peur que nous n'en faſſions des jugemens temeraires. C'eſt pourquoy Nôtre Seigneur nous dit : (a) *Ne jugez point, afin que vous ne ſoyez point jugez.* Pourquoy juges-tu ton frere qui eſt peut-être plus innocent que toy ? (b) *Celui qui juge ſon frere, médit de la loy, & juge la loi.* Si ton frere a mal fait, il n'a fait mal qu'a luy-même. Mais peut être n'a t-il pas mal fait. Attends donc le jugement de Dieu qui nous jugera tous ſelon nos œuvres.

XLII.

(a) Matth. 7. 1. (b) Jacq. 4. 11.

née pour le tout, & non pas pour elle seule; ou tout se fait par le concours fortuit des atomes, & le monde n'est qu'un mêlange & qu'une dissipation. De quoy t'étonnes tu donc? & pourquoy dis-tu à ton esprit; tu es mort, tu es perdu? Est-ce donc luy qui mange, qui boit, qui se fâche, qui rit, & qui fait toutes les autres fonctions corporelles?

XLIII. Ou les Dieux ne peuvent rien, ou ils peuvent quelque chose. S'ils ne peuvent rien, pourquoy les pries-tu? & s'ils peuvent quelque chose, au lieu de les prier qu'un tel accident arrive ou n'arrive pas, pourquoy ne les pries-tu pas plûtôt de te faire la grace de ne craindre rien, de ne desirer rien, de ne t'affliger de rien? Car si les Dieux peuvent aider les hommes, ils peuvent sur-tout les aider en cela. Tu me diras peut-être qu'ils ont mis tout cela

XLII. *Et pourquoy dis-tu à ton esprit, tu es mort, tu es perdu? Est-ce donc luy qui mange, qui boit, &c.*] Quand nous disons, *je suis perdu*, nous ne pouvons le dire qu'à nôtre esprit, puis que le corps ne perit point. Or cette plainte est ridicule, car nôtre esprit étant immateriel, il ne peut perir par consequent, & comme il ne subsiste pas par le concours fortuit des atomes, il ne se détruit pas non plus par leur desunion & par leur derangement. Ce raisonnement d'Antonin est vray au fond, mais c'est une de ces regles qui excedent nôtre usage, ce sont *de ces pointes élevées de la Philosophie sur les quelles aucun être humain ne se peut rasseoir.*

cela en ton pouvoir. Ne ferois-tu donc pas beaucoup mieux de te servir avec une entiere liberté de ce qui dépend uniquement de toy, que de te tant tourmenter pour ce qui n'en dépend point, & que de le desirer dans la servitude & dans la bassesse? Mais qui t'a dit que les Dieux ne nous secourent pas dans les choses qui sont en nôtre pouvoir? commence seulement à faire de ces sortes de prieres & tu verras. Celuy-cy prie qu'il puisse obtenir des faveurs de sa maîtresse; & toy prie de n'avoir jamais de pareils desirs. Celuy-là demande d'être

XLIII. *Et que de la desirer dans la servitude & dans la bassesse.*] Car on est esclave de tout ce qu'on desire, ou que l'on craint.

Mais qui t'a dit que les Dieux ne nous secourent pas dans les choses qui sont en nôtre pouvoir? Ce passage est fort beau. Antonin y reconnoît & avouë clairement que quoy que Dieu en nous donnant le libre arbitre nous ait donné le moyen de faire le bien, il ne laisse pas de nous secourir encore pour nous porter à le faire, & ce nouveau secours ne détruit nullement nôtre liberté. Car c'est par la douceur de ses inspirations efficaces qu'il determine nôtre cœur sans luy imposer de necessité, & en luy laissant toûjours la liberté du choix.

Commence seulement à faire de ces sortes de prieres & tu verras.] Antonin a bien connu que Dieu ne pouvoit pas refuser ce bon esprit à ceux qui le luy demandent. Et c'est ce que Nôtre Seigneur nous dit (a) *A combien plus forte raison vôtre Pere qui est au Ciel vous donnera-t-il son bon esprit quand vous le luy demanderez?*

XLIV.

(a) Luc. 11. 13.

d'être défait d'une telle choſe ; & toy demande de n'avoir pas beſoin d'en être défait. Un autre que ſon fils ne meure point ; & toy prie de ne pas craindre qu'il meure. En un mot tourne ainſi toutes tes prieres, & tu en verras le fruit.

XLIV. Epicure dit en quelque endroit : *Dans mes maladies je n'entretenois nullement de mon mal ceux qui me venoient voir, & je n'avois point avec eux de ces converſations de malade ; mais je paſſois les journées à diſcourir des principes des choſes, & ſur-tout, à prouver que l'ame en participant aux douleurs du corps, peut conſerver ſa tranquillité & ſe maintenir dans la poſſeſſion de ſon veritable bien. En me mettant entre les mains des Medecins, je ne leur donnois pas lieu de s'enorgueillir comme ſi c'étoit*

XLIV. *Et je n'avois point avec eux de ces converſations de malade.*] Il n'y a rien de plus ordinaire aux hommes que le défaut qu'Epicure condamne icy. Dans les moindres maladies ils ne ſçavent parler que de leur mal, ils en ſont ſi frapez qu'ils en parlent même fort long-temps aprés leur gueriſon. Quelle foibleſſe, & quelle ignorance ! Si ces converſations de malade paroiſſoient meſſeantes & indignes à Epicure, que ne doivent elles point paroître à un Chrétien ?

En me mettant entre les mains des Medecins je ne leur donnois pas lieu de s'enorgueillir.] Ces paroles ſont plus precieuſes que l'or. Elles nous apprennent à corriger un abus qui n'eſt que trop ordinaire. L'amour demeſurée que nous avons pour la vie fait tout l'or-

c'etoit une choſe bien conſiderable que de me redonner la ſanté. Et en ce temps-là même, je paſſois ma vie doucement & heureuſement. Fais donc comme luy, & dans les maladies. & dans tous les autres accidens, que rien ne te ſepare jamais de la Philoſophie, & ne t'amuſe point à diſcourir avec les ſots, ni avec les Phyſiciens. C'eſt une regle commune à tous les mêtiers & à tous les arts, qu'il ne faut s'attacher qu'à ce qu'un fait, & à l'inſtrument avec lequel on le fait.

XLV. Quand quelqu'un t'a offenſé par ſon impudence, demande toy à toy-même: Se peut-il faire que dans le monde il n'y ait point d'impudens? Non, cela ne ſe peut. Ne demande donc point l'impoſſible. Celuy qui t'a offenſé eſt du nombre de ces impudens qui doivent

gueil des Medecins. Nous les regardons comme des Dieux & comme ſi nôtre ſalut dependoit uniquement de leurs remedes. N'eſtimons nôtre ſanté que ce qu'elle vaut, nous rabatrons beaucoup du reſpect que nous avons pour la Medicine.

Et ne t'amuſe point à diſcourir avec les ſots, ny avec les Phyſiciens.] Car les uns & les autres t'enſeigneront à rapporter tout au corps.

Qu'il ne faut s'attacher qu'à ce qu'on fait, & à l'inſtrument avec lequel on le fait.] C'eſt à nous à voir ſi nous ſommes en ce monde pour chercher la ſanté du corps, ou celle de l'ame. Cette recherche eſt bien-tot faite. Il ne faut plus qu'agir conformement aux vûës que nous devons avoir, & à la fin qui nous eſt propoſée; & à nous ſervir des moyens qui ſeul peuvent nous y faire parvenir.

XLV.

doivent être neceſſairement dans le monde. Penſe de même ſur un fourbe, ſur un perfide, & ſur tout autre homme qui aura peché de quelque maniere que ce ſoit. Car dés le moment que tu te ſouviendras qu'il eſt impoſſible qu'il n'y ait pas dans le monde de cette race de gens tu trouveras en toy plus de facilité à les ſupporter chacun en particulier. Il eſt auſſi tres-utile de rechercher d'abord quelle vertu la nature a donné pour l'oppoſer à un tel vice. Car elle n'a pas manqué d'en donner une contre chaque vice comme une eſpece de contrepoiſon. Par exemple, contre la cruauté elle a donné la douceur, & contre un autre venin un autre antidote. Enfin il dépend de toy de montrer le bon chemin à celuy qui s'égare: or tout homme qui peche s'égare & s'éloigne de ſon but. Et quoy t'a-t-on donc offenſé? Si tu y prens bien garde, tu trou-

XLV. *Qu'il eſt impoſſible qu'il n'y ait pas dans le monde de cette race de gens.*] Puis que le monde a été aſſujetti au Demon par le peché, il eſt impoſſible qu'il n'y ait des méchans. C'eſt pourquoy ſaint Paul dit (a) que ſi on ne vouloit pas vivre avec ces ſortes de gens il faudroit ſortir du monde.

Quelle vertu la nature a donné pour l'oppoſer à un tel vice.] Ce paſſage eſt beau. Comme il n'y a point de mal qu'il n'y ait un bien qui luy reponde, & qui luy ſoit oppoſé, il y a de même une vertu oppoſée à chaque vice. Car un vice qui n'auroit pas ſa vertu contraire demeureroit pouvoir être combattu.

(a) 1 Cor. 5. 10.

trouveras qu'aucun de ceux contre qui tu te mets si fort en colere, n'a rien fait qui puisse rendre ton ame moins parfaite qu'elle n'est. C'est pourtant en cela que consiste tout le tort & tout le mal qu'on te peut faire. D'ailleurs qu'y a-t-il là de mauvais & d'étrange; qu'un ignorant fasse les actions d'un ignorant? Ne dois-tu pas plûtôt te plaindre de toy-même de ce que tu n'as pas prevû, & que tu ne t'es pas attendu qu'une tel feroit ce qu'il a fait? car la raison t'a souvent donné lieu de penser que vray-semblablement il feroit une telle faute. Cependant tu l'as oublié, & tu es surpris qu'il l'ait faite. Sur toutes choses quand tu te plaindras d'un ingrat & d'un perfide, ne t'en prens qu'à toy-même, car c'est manifestement ta faute, soit d'avoir crû qu'un homme ainsi disposé te garderoit le secret; soit, quand tu as fait un plaisir, de ne l'avoir pas fait liberalement, sans en attendre aucune reconnoissance, & de n'avoir pas recueilli tout le fruit de ton action, dans le moment même de l'action. Car que veux-tu davantage? N'as-tu pas fait du bien à un homme? cela ne te suffit-il pas? & en faisant ce qui est selon la nature, demandes-tu d'en être recompensé? C'est comme si l'œuil demandoit d'être payé parce qu'il voit, &

C'est comme si l'œuil demandoit d'être payé parce qu'il voit.] Saint Jerôme dit fort bien que comme tous

& les pieds parce qu'ils marchent. Car comme ces membres ſont faits pour cela, & qu'en rempliſſant leurs fonctions ils ont tout ce qui leur eſt propre; de même l'homme eſt né pour faire du bien, & toutes les fois qu'il eſt dans cet exercice, ou qu'il fait quelque choſe d'utile à la ſocieté, il accomplit les conditions ſous leſquelles il eſt au monde, & il a ce qui luy convient.

tous les membres du corps ſervent à leurs dépens ſans attendre aucune recompenſe, nous qui ſommes membres d'un tout bien plus conſiderable, nous devons faire de même & ſervir pour rien.

LIVRE DIXIE'ME.

I. MOname! quand ſeras-tu donc bonne, ſimple, ſans mêlange & ſans fard? Quand ſeras-tu plus viſible & plus aiſée à connoître que le corps qui t'environne? Quand goûte-

I. *Quand ſeras tu plus viſible & plus aiſée à connoître que le corps qui t'environne.*] L'ame peut être plus viſible & plus aiſée à connoître que le corps, puis qu'elle eſt un être immortel & permanent, qui ne change jamais quant à ſa ſubſtance, & qui peut s'attacher à la verité éternelle qui eſt Dieu; au lieu que le corps eſt changeant, & que ſa vie eſt non ſeulement paſſagere, mais empruntée. L'ame donc devient viſible quand elle fait ſes fonctions, qu'elle agit conformément à ſon origine, & qu'elle s'attache à cette forme primitive, comme dit Platon, & à ce modele

goûteras-tu les douceurs qu'on trouve à avoir de la bienveillance & de l'affection pour tous les hommes ; Quand ſeras-tu pleine de toy-même & riche de tes propres biens ? Quand renonceras tu à ces folles cupidités & à ces vains deſirs qui te font ſouhaiter des creatures animées, ou inanimées, pour contenter tes paſſions ; du temps pour en joüir davantage ; des lieux & des païs mieux ſituez ; un air plus pur ; & des hommes plus ſociables ? Quand ſeras-tu plainement ſatisfaite de ton état ! Quand trouveras-tu ton plaiſir dans toutes les choſes qui n'arrivent ? Quand ſeras-tu perſuadée que tu as tout en toy ? que tout va bien pour toy ? que tout ce que tu as vient des Dieux ; que ce qui leur plaît t'eſt bon ; & que tout ce qu'ils t'envoyent tend à la conſervation de cet être tres-parfait, tres-bon, infiniment juſte, infiniment beau

parfait & immuable de toutes choſes. Autrement elle eſt obſcure, & ſi fort confonduë avec le corps & avec les ſens qu'on ne ſçauroit la reconnoître. L'ame a en cela le même avantage que Dieu qui par ſes operations eſt devenu plus viſible que le monde même.

Que tu as tout en toy] L'ame a tout en ſoy quand elle eſt bien unie à Dieu & bien remplie de ſon amour.

Tend à la converſation de cet être tout parfait.] On peut voir le qui a été remarqué ſur l'article VII. du LIV. V. *Il entretient la proſperité & la felicité de Dieu même, & contribuë à la perfection ; & ſi on l'oſe dire, à la durée même de celuy qui gouverne tout.*

IL *Re-*

beau, qui produit; qui comprend, qui environne, & qui embraſſe toutes choſes, & qui, quand elles ſe diſſolvent & ſe ſeparent, les reçoit en luy pour en produire de nouvelles & toutes ſemblables. Enfin, quand ſeras-tu ſi bien d'accord & ſi bien unie avec les hommes & avec les Dieux que vivant avec eux ſous les mêmes loix, & comme ſous la même police, tu ne puiſſes plus ni te plaindre d'eux, ni leur donner lieu de condamner ta conduite?

II. Regarde bien ce que demande ta nature, comme ſi tu étois gouverné par la nature ſeule, & le fais ſi la nature de l'animal n'en eſt point bleſſée. Regarde enſuite ce que demande la nature de l'animal, & ne te le refuſe point à moins que cela ne ſoit contraire à la nature de l'animal raiſonnable. Car qui dit animal raiſonnable dit politique, c'eſt-à-dire né pour la ſocieté. Si tu obſerves bien ces regles, ne te mets en peine de rien.

III. Ou tu peux ſupporter ce qui t'arrive, ou tu ne le peux pas. Si tu le peux, ne t'en fache point, mais ſupporte-le. Si tu ne le peux pas,

II. *Regarde bien ce que demande ta nature, comme ſi tu étois gouverné par la Nature ſeule.*] C'eſt une excellente regle pour apprendre à diſtinguer les choſes permiſes d'avec les choſes défenduës; il n'y a rien de défendu que ce qui bleſſe la nature de l'animal, ou celle de l'animal raiſonnable. Tout le reſte eſt legitime & permis.

pas, ne t'en fâche pas non plus, car en te consumant il se consumera aussi. Souviens-toy pourtant qu'il est en ton pouvoir de souffrir tout ce qu'il dépend de ton opinion de te rendre supportable, en te persuadant que c'est ton interest ou ton devoir qui le veulent ainsi.

IV. Quand quelqu'un peché, enseigne-le doucement, & luy remontre sa faute. Et si tu ne le peux faire, n'accuse que toy-même, ou plûtôt ne t'accuse point.

V. Tout ce qui t'arrive t'étoit preparé dés l'éternité. L'enchaînement fatal des causes enfilant dés le commencement des siecles la trame de ta vie y a joint & mêlé ces accidens.

VI. Que ce soit les atomes ou la nature, il faut d'abord poser que je suis une partie de ce tout que la nature gouverne ; & ensuite que je suis lié naturellement avec les autres parties de même espece. Etant bien persuadé de ces veri-

III. *Car en te consumant il se consumera aussi.*] C'estoit-là une des plus grandes consolations des Payens dans les grandes douleurs d'esperer qu'elles seroient courtes. Les Chrétiens en ont de plus solides ; car ils sont assurés que les maux de cette vie leur produiront une gloire qui ne finira jamais.

Que ton interest ou ton devoir.] C'est plûtôt l'un & l'autre.

IV. *Ou plûtôt ne t'accuse point.*] Car le succés ne dépend point de toy.

VI. *Que ce soit les atomes ou la nature.*] C'est-à-dire, ou le hasard, ou la providence.

Mais

verités, je ne pourray jamais prendre en mauvaise part rien de ce qui me sera distribué par un tout dont je fais partie : car il n'est pas possible qu'une chose soit mauvaise pour une partie, quand elle est bonne pour le tout. Et ce tout ne peut rien avoir en soy qui ne luy soit utile. C'est un avantage qui est commun à toutes les natures. Mais la nature de l'univers a de plus ce privilege, qu'aucune cause exterieure ne peut la forcer à rien produire qui luy soit nuisible. Cette premiere verité, que je suis une partie de ce tout, me fera acquiescer à tous les accidens qui m'arriveront dans la suite ; & la seconde, que je suis lié naturellement avec les parties de même espece, me portera à ne rien faire qui ne soit utile à la societé ; à avoir toûjours devant les yeux ces autres parties ; à rapporter à leur utilité toutes mes actions & tous mes desseins, & à éviter tout ce qui pourroit leur être contraire. Pendant que je seray dans cette disposition, il faut necessairement que ma vie soit heureuse, comme tu conçois que seroit celle d'un bourgeois, qui rapporteroit toutes ses actions au bien de ses concitoiens, & qui recevroit de bon cœur tout ce que sa ville luy départiroit.

VII.

Mais la nature de l'Univers a de plus ce privilege.] Car il n'y a rien hors de la nature de l'Univers, & tout est sous sa dependance.

VII. Toutes les parties de cet univers qui ſont renfermées dans les eſpaces du monde doivent neceſſairement perir. C'eſt-à-dire s'alterer & ſe changer. Si c'eſt un mal pour elles & un mal inevitable, la condition de cet univers eſt donc bien malheureuſe, que toutes ſes parties ſoient deſtinées à perir & à changer en mille façons. La nature a-t-elle donc voulu procurer ce mal à toutes ſes parties, & faire qu'elles ne fuſſent pas ſeulement ſujettes au mal; mais, ce qui eſt bien pis; qu'elles ne pûſſent jamais l'éviter? Ou les a-t-elle faites ainſi par mégarde & ſans le ſçavoir? l'un & l'autre ſont également incroyables. Que ſi laiſſant là la Nature on s'aviſe de dire que toutes

VII. *Toutes les parties de cet univers.*] Toutes les parties du monde ſont faites pour perir, ſoit que la nature univerſelle les ait condamnées à cela, ou qu'elles y tendent d'elles mêmes par la ſeule loy de leur naiſſance. Lequel des deux qui ſoit vray, la mort ne peut être un mal, & il eſt ridicule de ſe plaindre; car d'un côté la Nature ne ſçauroit avoir fait le monde pour le rendre malheureux, & de l'autre la diſſolution des êtres ne leur eſt pas plus contraire, n'y plus nuiſible, que leur aſſemblage & que leur union, puis qu'ils ne font que retourner dans leurs premiers principes, & que ce que nous appellons perir n'eſt proprement que changer. C'eſt le ſens de cet article.

C'eſt-à-dire s'alterer & ſe changer.] Car rien ne peut ſe reduire à rien. Ainſi rien ne perit dans le monde. La naiſſance & la mort ne ſont que des changemens.

Comme

tes ſes parties ſont nées pour une telle fin, n'eſt-ce pas une choſe bien ridicule que dans le même temps qu'on ſoûtient que les parties de l'univers ſont nés pour le changement, on ne laiſſe pas d'en être ſurpris & de s'en fâcher comme ſi cela étoit contraire à la Nature ; ſurtout chaque choſe retournant par ſa diſſolution dans les mêmes princi, es d'où elle a tiré ſon être. Car ſa diſſolution n'eſt, ou qu'une diſſipation des élemens qui l'ont compoſée ; ou qu'un changément par le quel ce que nôtre corps a de ſolide ſe change en terre, & ce qu'il a de ſpirituex ſe change en air, de ſorte que tout retourne ſous les ordres & en la diſpoſition de cet univers, ſoit qu'il doive perir par un embraſement general aprés une certaine revolution de ſiecles ; ou qu'il ne faſſe jamais que ſe

Comme ſi cela étoit contraire à la nature.] Car une même choſe peut être en même temps, & ſelon la nature & contre la nature.

Ou qu'une diſſipation des élemens.] Si tout ſe fait par le concours des atomes.

Soit qu'il doive perir par un embraſement general aprés une certaine revolution de ſiecles ; ou qu'il.] Les Philoſophes de l'Academie & du Portique ayant lû apparemment dans les Livres Saints que le feu conſumeroit le monde, & qu'il y auroit enſuite de nouveaux Cieux & une nouvelle terre, & ne comprenant pas les ſuites merveilleuſes de ces verités, les ont expliquées à leur fantaiſie. Les uns ſe ſont imaginez que le monde aprés s'être renouvellé pluſieurs fois par le feu en ſeroit enfin conſumé ; & les autres, qu'il ſe renouvelleroit éter-

ſe renouveller par des changemens continuels. Quand je te parle de ce que tu as de ſolide & de ſpiritueux, ne t'imagine pas que ce ſoit ce que tu as eu à ta naiſſance; l'un & l'autre ne ſont que d'hier ou d'avanthier par le moyen des alimens que tu as pris & de l'air que tu as reſpiré. C'eſt ce que tu reçois de jour en jour qui ſe change, & non pas ce que ta mere t'a donné. Et quand on ſuppoſeroit même que ce que tu as reçu de ta mere & qui t'a fait ce que

nellement de la même maniere, & qu'aprés chaque embraſement, qu'ils regardoient comme un embraſement expiatoire, ſelon ce mot d'Iſaïe qui dit à Babylone toute noircie de pechez, (a) *Habes carbones ignis, ſede ſuper eos, hi tibi erunt auxilio, Tu as des charbons de feu, aſſieds-toy deſſus, ils te ſecourront*, les mêmes choſes reviendroient comme auparavant. Que Socrate par exemple reſuſciteroit, & qu'il ſeroit accuſé par Anytus & par Melitus, & condamné par les mêmes Juges. Voilà quelle étoit l'idée que leur avoit donné la doctrine de la reſurrection des morts qu'ils avoient mal conçûë.

Ne t'imagine pas que ce ſoit ce que tu as eu à ta naiſſance, l'un & l'autre ne ſont que d'hier & d'avanthier.] Car tout ce que nous avons de materiel en nous s'écoule continuellement, & fait place à la nouvelle matiere qui vient continuer & ſoutenir nôtre être, de ſorte que le corps que nous avions hier n'eſt pas celuy que nous avons aujourd'huy.

Et quand on ſuppoſeroit même que ce que tu as reçû de ta mere.] Comme cette opinion que nous n'avons plus le même corps que nous avions en naiſſant paroît d'abord dure & incroyable, Antonin veut bien ſuppoſer

(a) Eſa. 47. 18.

que tu es, eſt mêlé & confondu avec ce que tu as tiré de la nourriture & de la reſpiration, cela ne detruiroit pas ce que je viens de dire, qui demeure conſtamment vray.

VIII. Quand tu te ſeras une fois donné le nom de bon, de modeſte, de veritable, de prudent, de complaiſant, & de magnanime, prens bien garde de ne les pas changer. Et ſi par malheur tu venois à les perdre, tâche de les recouvrer au plûtôt. Mais ſouviens-toy que celuy de prudent t'avertit que tu dois t'appli-

ſer le contraire, parce que cette ſuppoſition ne détruit en aucune maniere les verités qu'il vient d'enſeigner. Car quoy que nous ayons encore le même corps que nôtre mere nous a donné, il ſera toûjours vray de dire qu'il ne ſubſiſte que par le changement de la nouvelle matiere qui s'ajoûte tous les jours à la premiere, & que l'une & l'autre ſeront enfin alterées & changées, par la mort qui les reduira dans leurs premiers principes. C'eſt à mon avis le ſens de ce paſſage qui étoit aſſez obſcur.

VIII. *Quand tu te ſeras une fois donné le nom de bon & de modeſte.*] Il y a une terrible contradiction dans les hommes. Il depend d'eux de prendre juſtement les plus grands noms & de les conſerver, & ils n'en veulent rien faire. Il ne depend pas d'eux d'obliger les autres à les leur donner, & quand ils le pourroient, ce ne ſeroit pas une marque ſeure qu'ils les euſſent, ou qu'ils les meritaſſent, & c'eſt ce qu'ils pourſuivent avec opiniâtreté.

Mais ſouviens toy que celuy de prudent t'avertit.] Car les noms ne ſont rien, ſi on n'a en ſoy les choſes qu'ils ſignifient.

Que

t'appliquer ſerieuſement & ſans relâche à connoître chaque choſe par toy-même; que celuy de complaiſant t'engage à recevoir de bon cœur ce qu'il plaît à la Nature univerſelle de t'envoyer; & que celuy de magnanime t'oblige à élever ton eſprit au deſſus de tous les mouvemens de la chair, & à mépriſer la gloire, la mort & toutes les autres choſes ſemblables. Si tu conſerves donc ces beaux noms ſans te ſoucier que les autres te les donnent, tu ſeras un autre homme, & tu meneras une autre vie, car de vouloir être encore tel que tu as été jusques icy, & de te laiſſer encore déchirer & traîner par les mêmes ſoins, cela eſt d'un homme lâche, trop attaché à la vie, & entierement ſemblable à ces miſerables qui combattent contre les bêtes, & qui à demi-mangez & tout couverts de ſang & de bleſſures demandent d'être reſervez au lendemain pour être encore expoſez aux mêmes dents & aux mêmes ongles. Tâche donc de parvenir à ce peu de noms, & quand tu y ſeras parvenu, tâche de t'y maintenir comme ſi tu étois transporté dans les isles des Bienheureux. Que ſi tu t'aperçois que tu ne puiſſes pas les garder tous, retire-toy dans quelque coin que tu puiſſes;

Que ſi tu t'aperçois que tu ne puiſſes pas les conſerver tous, retire toy dans quelque coin que tu puiſſes défendre.] C'eſt contre ceux qui ne pouvant pas avoir toutes

ſes défendre, ou ſors même du monde entierement ſans te fâcher, avec un eſprit de ſimplicité, de liberté & de modeſtie; & ravi de pouvoir au moins faire cette bonne action dans la vie, que d'en ſortir courageuſement. Mais ce qui t'aidera le plus à retenir tous ces noms, c'eſt de te ſouvenir des Dieux, & de penſer qu'ils ne veulent pas que les hommes les flatent, mais qu'ils leur reſſemblent, & qu'ils faſſent ce qui eſt de l'homme, comme le figuier fait ce qui eſt du figuier; le chien ce qui eſt du chien; & l'abeille ce qui eſt de l'abeille.

IX. La comedie du monde, la guerre, la frayeur

toutes les vertus enſemble ſe dépitent & n'en veulent aucune. Il n'y a pas de plus grande erreur, les vertus naiſſent les unes des autres, & nôtre perfection ne s'accomplit que par dégrés.

Et de penſer qu'ils ne veulent pas que les hommes les flatent, mais qu'ils leur reſſemblent.] Il n'y a rien de mieux dit; flater Dieu c'eſt luy offrir des ſacrifices, chanter ſes loüanges, & luy demander pardon de ſes fautes ſans ſe corriger. Car c'eſt traiter Dieu comme un enfant qu'on veut amuſer par de faux ſemblans & par de belles paroles. Pour plaire à Dieu il faut luy reſſembler & être (a) *transformé* en ſon *image*, comme dit ſaint Paul.

IX. *La comedie du monde, la guerre, la frayeur.*] Une ſeule de ces choſes ſuffit pour nous faire perdre Dieu, quand nous ne ſommes pas étroitement uni avec luy. Mais quand cette union eſt parfaite (b) *rien ne ſçauroit nous ſeparer de ſon amour, ny la mort, ny la vie, ny les Anges, ny les vertus, &c.*

X.

(a) 2 Cor. 3. 18. (b) Rom. 8. 38, 39.

frayeur, la pareſſe ou l'eſclavage effaceront peut-être dans un ſeul jour toutes ces ſaintes maximes de ton eſprit.

X. Sur combien d'objets un Phyſicien ne promene-t-il pas ſon imagination? Combien de choſes fait-il paſſer devant luy comme en revûë! Mais il ne faut pas ſe contenter de connoître; il faut agir & joindre la pratique à la theorie, ſi l'on veut bien faire ſon devoir, & conſerver pur & entier en ſoy-même le plaiſir que donne la connoiſſance des choſes; ce plaiſir qui pour être ſecret n'en eſt pourtant ny moins ſenſible, ni plus caché. XI.

X. *Sur combien d'objets un Phyſicien ne promene-t-il pas ſon imagination?*] Il n'y a rien de plus dangereux que l'étude de la Phyſique: car en fixant les yeux de nôtre corps ſur des choſes purement corporelles, elle detourne les yeux de nôtre intelligence, de la contemplation de l'être incorporel & inviſible, ſeul veritable & ſeul ſolide, c'eſt à dire de Dieu, & de la meditation de ſes vertus. C'eſt pourquoy ſaint Paul nous avertit de prendre garde qu'on ne nous ſeduiſe (a) *par la Philoſophie & par les principes de la ſcience mondaine.* Antonin ne veut pas blâmer entierement cette ſcience: car elle peut être utile, pourveu qu'on joigne la pratique à la theorie, & que la contemplation des beautés de cet univers nous porte à rendre à ſon Createur le culte qui luy eſt dû.

Ce plaiſir, qui pour être ſecret n'en eſt pourtant ny moins ſenſible, ny plus caché.] Ce jugement eſt beau. Antonin y prouve deux verités tres-importantes; la premiere, que le plaiſir que donne la connoiſſance des choſes n'eſt ny pur ny entier, quand cette connoiſſance

(a) Col. 2. 8.

XI. Quand joüiras-tu de la ſimplicité & de la gravité? Quand auras-tu une connoiſſance ſi diſtincte de chaque choſe, que tu ſçaches ce qu'elle eſt dans ſon eſſence; quel lieu elle occupe dans l'Univers; de combien de temps ſera ſa durée; ce qui entre dans ſa compoſition; à qui elle peut être donnée; & ceux qui peuvent & la donner & l'ôter?

XII. Une araignée ſe glorifie d'avoir pris une mouche; & parmi les hommes l'un ſe glorifie d'avoir pris un lieure; un autre d'avoir pris un poiſſon; celuy là d'avoir pris un ſanglier ou un ours; & celuy-cy d'avoir pris des Sarmates. Ne les trouvera-t-on pas tous devrais brigands ſi l'on examine bien leurs opinions? XIII.

noiſſance n'opera pas des actions qui luy ſoient conformes; & l'autre, que ce plaiſir ne doit pas être eſtimé par ce qu'il a d'exterieur, & qui ſe repand au dehors; car ce n'eſt pas-là ce qui conſtituë ſon eſſence. C'eſt ce qu'il a d'interieur qui en fait le prix. Les hommes donc qui ont établi cette maxime, que *tout nôtre ſçavoir n'eſt rien ſi les autres ne ſçavent que nous l'avons*, n'eſtoient que des hommes vains qui cherchoient hors d'eux-mêmes ce qu'ils ne pouvoient pas trouver en eux, & qui connoiſſoient nullement la nature du plaiſir que l'intelligence donne. Il eſt ſecret, mais il en eſt d'autant plus pur, plus ſenſible & moins caché.

XI. *Et qui ſont ceux qui peuvent la donner & l'oter.*] Cette connoiſſance ſeule ſuffit pour nous détacher des creatures & nous ramener à Dieu. Car c'eſt Dieu ſeul qui peut ôter & donner toutes choſes.

XII. *Ne les trouvera-t-on pas tous de vrais brigands, ſi l'on examine bien leurs opinions.*] Antonin ſe moque icy

XIII. Accoutume-toy à connoître & à examiner comment toutes choses se changent les unes dans les autres; sois attentif à ces changemens, & t'exerce continuellement à cette maniere de meditation. Il n'y a rien qui rende l'ame si grande; car celuy qui sçait que dans un moment il sortira de la vie, & quitera tout par consequent, il a déja dépoüillé son corps, & s'est remis tout entier, pour ce qui regarde ses actions, entre les mains de la souveraine justice,

icy des pretextes specieux que les hommes donnent à leurs inclinations; le Chasseur dit qu'il ne va à la chasse que pour faire de l'exercice, & pour s'accoutumer au travail; le Pêcheur qu'il n'aime la pêche que pour se delasser, & pour aiguiser l'industrie dont on a besoin pour surprendre par rufes & par finesses les plus fins & les plus soupçonneux de tous les animaux; & l'Officier dit qu'il ne va à la guerre que pour la gloire & pour servir son Prince & son païs. Cet Empereur assure que rien n'est plus faux, & que si l'on pouvoit penetrer dans leur interieur, & connoître ce qui les fait agir, on verroit, que la plûpart n'aiment la pêche, la chasse ou la guerre que par un esprit de brigandage, ou pour l'amour du gain, & que les uns & les autres sont des voleurs & des brigands, comme les Scythes répondirent à Alexandre: *Toy qui te vantes d'estre venu pour exterminer les voleurs, tu es le plus grand voleur de la terre*. Et c'est par cette même raison qu'un Ancien a appellé la chasse une injustice & la mere de la cruauté. Si on approfondissoit bien les opinions des hommes, on ne trouveroit que trop cet esprit de brigandage dans les emplois les plus justes & les plus saints.

XIII. *Et s'est remis tout entier pour ce qui regarde ses actions entre les mains de la souveraine justice.*

C'est-

ſtice ; & entre celles de la nature univerſelle pour ce qui regarde les accidens qui peuvent luy arriver. Du reſte il n'a pas ſeulement la moindre attention à ce qu'on pourra dire, penſer ou faire contre luy ; content de ces deux avantages, d'agir avec juſtice dans ce qu'il fait, & d'embraſſer avec joye ce qui luy arrive, il renonce à tous les autres ſoins & à toutes les autres occupations du monde. Il ne demande qu'à marcher droit par le chemin de la loy, & qu'à ſuivre Dieu, dont toutes les voyes ſont droites, & tous les jugemens juſtes.

XIV. Que ſert-il d'avoir des défiances & des ſoupçons, quand il dépend de toy de voir dequoy il s'agit, & ce qu'il faut faire ? Si tu le vois,

C'eſt-à-dire qu'il conforme tous ſes deſirs, toutes ſes actions, & toutes ſes penſées aux regles immuables de la ſouveraine Juſtice, à laquelle il le ſoumet entierement. Il n'y a rien de plus beau que tout cet article.

Il ne demande qu'à marcher droit par le chemin de la Loy, & qu'à ſuivre Dieu.] *Marcher droit par le chemin de la Loy*, c'eſt ne faire rien que de juſte. *Suivre Dieu*, c'eſt ſe conformer entierement à ſes volontés, & recevoir avec plaiſir tout ce qu'il ordonne. On ne ſçauroit faire l'un que l'autre ; c'eſt pourquoy Antonin les a joints tous deux. Toutes ces verités ſont tirées du IV. Liv. des Loix de Platon.

XIV. *Que ſert il d'avoir des défiances & des ſoupçons, quand il dépend de toy de voir de quoy il s'agit.*] Il n'y a rien de plus dangereux pour les hommes, & ſur tout pour les Princes, que les irreſolutions où les jette tres-ſouvent une inutile & ſuperſtitieuſe prevoyance

vois, fais-le avec douceur, & ſans regarder derriere toy. Si tu ne le vois pas, ſuſpens ton action, & conſulte tes conſeillers les plus habiles. Que ſi quelqu'autre choſe vient à la traverſe, conduy-toy ſagement ſelon l'occaſion en ſuivant toujours ce qui te paroît juſte. C'eſt le meilleur but que l'on puiſſe ſe propoſer, & ce n'eſt qu'en s'en éloignant qu'on tombe dans un égarement funeſte.

XV. Tout homme qui obeït toûjours à la raiſon eſt en même-temps agiſſant & tranquille,

yance: ſi l'on voit ce qu'il faut faire, on doit agir ſans regarde plus loin, & ſi on ne le voit pas, il faut prendre conſeil des autres. Ces ſoupçons, *mais il arrivera cecy, mais il arrivera cela*, ſont étrangers à la choſe, & doivent être rejetter.

Et ce n'eſt qu'en éloignant qu'on tombe dans un égarement funeſte.] L'irreſolution qui nous fait manquer à une choſe juſte nous fait plus de mal que ne pourroient faire les inconveniens que nous prevoyons, quand ils arriveroient tous enſemble. Cet endroit eſt intelligible dans le texte, & j'ay pris la liberté de le corriger en ajoutant un mot *blabera eſti.*

XV. *Tout homme obeït à la raiſon eſt en même-temps agiſſant & tranquille.*] C'eſt un treſor que cet article. Quoy que nous faſſions, ſi nous agiſſons avec agitation & avec tumulte, c'eſt une marque ſeure que la raiſon n'en eſt point. Et ce qui eſt dit de Dieu dans l'Ecriture, qu'il n'étoit point dans le tourbillon ny dans les tempeſtes, mais ſeulement dans la douce haleine du Zephyre: nous pouvons le dire auſſi de la raiſon avec beaucoup de verité & de juſtice. Elle n'habite point dans le trouble, elle eſt toûjours inſeparable de la tranquillité.

Serieux

quille, ſerieux & gay.

XVI. Dès que tu es éveillé, demande toy s'il t'importe beaucoup qu'un autre faſſe ce qui eſt bon & juſte, tu trouveras qu'il ne t'importe nullement.

XVII. Quand tu vois des gens qui parlent en maîtres, & qui loüent & blâment avec autorité & avec orgueil, ne manque pas d'examiner leur vie : tâche de découvrir ce qu'ils ſont à table & dans leur cabinet, penetre leurs deſſeins,

Serieux & gay.] Voilà encore une precieuſe verité qu'Antonin nous enſeigne icy en deux mots. Les emportemens de joye & le rire exceſſif ne ſe trouvent jamais avec la raiſon. La joye & la gayeté, que la raiſon accompagne toûjours, ſont inſeparables de la gravité & *de la ſeverité*, s'il eſt permis de ſe ſervir de ce terme pour exprimer la force de ce mot admirable de Seneque, *Severa res eſt verum gaudium*, *La veritable joye eſt quelque choſe de ſevere*, c'eſt à dire de gravé & de ſerieux. Le rire à gorge déployée eſt ridicule & fol.

XVI. *Dès que tu es éveillé, demande-toy s'il s'importe beaucoup*] Nous ne devons attendre que de nous-mêmes tout le bien & tout le mal qui peuvent nous arriver. La juſtice ou l'injuſtice des autres ne nous regardent point, & nous doivent être entierement indifferentes; la ſeule part que nous y devons prendre c'eſt pour l'intereſt de nôtre prochain que nous devons aimer comme nous-mêmes.

XVII. *Tâche de découvrir ce qu'ils ſont à table & dans leur cabinet.*] Si on pouvoit interroger la table & le cabinet de ces cenſeurs publics, & que la lampe qui éclaire la nuit dans leur chambre pût parler encore comme elle parle dans Lucien, nous découvrirons

une

desseins, ce qu'ils recherchent & ce qu'ils fuyent, & souviens-toy qu'ils ne vivent que de rapines & que de vols, qu'ils font, non pas, comme on dit, avec les pieds & avec les mains, mais avec la plus precieuse partie d'eux-mêmes, avec laquelle, s'ils vouloient, ils pourroient acquerir la foy, la modestie, la verité, la loy & le bon genie.

XVIII. Un homme modeste & bien instruit

une infinité de chose qui en nous vangeant de leur orgueil, nous feroient bien voir qu'il ne leur appartient pas de juger des autres.

Et souviens-toy qu'ils ne vivent que de rapines & que de vols.] Cette pensée me paroît parfaitement belle. Ceux qui s'attribuent insolemment je droit de loüer ou de blâmer les hommes, ne vivent que de rapines & de vols: car outre qu'ils s'élevent un tribunal qui ne leur appartient point, & qu'il établissent leur reputation sur les ruines de celle de leur prochain, ils volent à Dieu le principal de ses droits, & jugent de la loy & de la justice. S'Ecriture même appelle rapine quand la creature s'égale à Dieu. Or c'est s'égaler à Dieu, & se mettre même au-dessus de luy que de juger des hommes.

Et avec laquelle s'ils vouloient ils pourroient acquerir.] Qu'Antonin met bien dans tout leur jour la folie & l'aveuglement de ces hommes vains! il dépend d'eux d'acquerir legitimement tant de rares vertus, & ils aiment mieux faire un tresor d'injustice & de mensonge.

La loy.] *Acquerir la Loy*, c'est à dire au lieu de la violer en s'en declarant le juge, s'y soumettre de tout son cœur en conformant à ses décisions nos paroles & nos pensées.

XVIII.

ſtruit dit à la Nature qui donne tout & qui retire tout, donne-moy tout ce que tu voudras, & reprens ce qu'il te plaira. Et il le dit non pas avec une fierté inſolente, mais d'une maniere qui luy marque ſon reſpect, ſon obeïſſance & ſon affection.

XIX. Le temps qui te reſte à vivre eſt court, vis comme ſur une montagne; car il n'importe icy ou là, ſi tu es dans le monde comme dans une ville.

XX. Montre aux hommes un homme vraiment homme, & qui vive ſelon la nature. Qu'ils le voyent, qu'ils l'interrogent. Et s'ils ne peuvent le ſupporter, qu'ils le faſſent mourir.

XVIII. *Et il le dit non pas avec une fierté inſolente.*] Antonin ſçavoit bien qu'il y a des hommes qui diſent par fierté & par inſolence ce qu'on doit dire par obeïſſance & par ſoumiſſion. Car on ne voit que trop de ces gens qui ne ſont hardis que contre Dieu.

XIX. *Vis comme ſur une montagne.*] C'eſt-à-dire, vis comme ſi le lieu que tu habites étoit le plus agreable & le plus délicieux lieu du monde. Car les Anciens n'eſtimoient que les lieux qui étoient bâtis ſur des montagnes. On peut voir l'article XXIII. de ce même livre.

Car il n'importe icy ou là, ſi tu es dans le monde comme dans une ville.] Si le monde n'eſt pour toy qu'une ſeule & même ville, tous les lieux te ſeront égaux.

XX. *S'ils ne peuvent le ſupporter, qu'ils le faſſent mourir.*] Antonin avoit ſans doute devant les yeux l'excellent paſſage de Platon, où Socrate parle de la

rir. Il vaut beaucoup mieux mourir, que de vivre comme eux.

XXI. Il n'eſt plus temps de diſputer quel eſt l'homme de bien, mais de le devenir.

XXII. Penſe inceſſamment à l'éternité & à la matiere univerſelle, & ſouviens-toy que chaque choſe en particulier eſt à l'égard de la matiere un grain de ſable, & à l'égard du temps un clin d'œil.

XXIII. Sur chaque objet qui t'environne penſe d'abord qu'il ſe diſſout déja, qu'il change, qu'il ſe diſſipe & qu'il ſe corrompt. Enfin que la vie n'eſt pas plus en luy que la mort.

XXIV. Regarde ce que ſont les hommes, ils mangent, ils dorment & font toutes les autres

contradiction que la juſtice trouve dans l'eſprit des hommes, & où il aſſure qu'elle eſt ſi forte que ſi la ſouveraine juſtice venoit au monde ſous une figure humaine, les hommes ne pourroient la ſouffrir, & la livreroient à une mort ignominieuſe & cruelle.

XXI. *Il n'eſt plus temps de diſputer quel eſt l'homme de bien, mais le devenir.*] C'étoit le défaut le plus ordinaire des Philoſophes & ſur-tout des Stoïciens; ils paſſoient leur vie à diſputer ſur la definition de l'homme de bien. Antonin laſſé de ces diſputes, dit admirablement qu'il ne s'agit plus de diſputer quel il eſt, mais de l'être. Car ce n'eſt pas l'être que de diſputer. Au contraire la chaleur & l'animoſité, ſœurs inſeparables de la diſpute; ſont bien plus capables de nous éloigner de cet état que de nous y mettre.

XXIV. *Regarde ce que ſont les hommes, ils mangent, ils dorment, &c.*] Antonin veut faire connoître la

tres fonctions naturelles. Regarde qui sont ceux qui commandent aux autres ; ils sont remplis d'orgueil, ils se mettent en colere, & traitent de haut en bas ceux qui sont soûmis à leur autorité. Remets en ta memoire de combien de chose ils sont eux-mêmes les esclaves, & à quel prix. Et pense à ce qu'ils seront bientôt.

XXV. Ce que la nature universelle porte à chaque

la misere de l'homme par les necessités indispensables ausquelles il est assujetti. En effet, rien n'est plus miserable.

Regarde qui sont ceux qui condamnent aux autres.] Après avoir parlé de la misere des hommes en general, il parle de celle des grands Seigneurs. Ce n'est le plus souvent qu'orgueil, emportement, injustice, ignorance.

De combien de chose ils étoient eux-mêmes les esclaves, il n'y a que peu de temps, & à quel prix.] Antonin nous fait entendre qu'on peut souvent dire à ceux qui nous veulent maîtriser ce que Davus dit à Horace dans la VII. Satire du livre II.

Tunc mihi Dominus rerum imparîs hominumque
Tôt tantisque minor, quem ter vindicta quaterque
Imposita haut umquam misera formidine privet?

Vous estes mon maître vous que tant de choses & tant d'hommes differens tiennent assujetti? Vous que toutes les ceremonies des Preteurs cent fois reïterées ne pourroient jamais affranchir de la crainte?

Et à quel prix.] Ces mots ajoûtent beaucoup à ce qu'il vient de dire; car l'esclavage des grands est d'autant plus honteux que celuy des plus vils esclaves, que le prix qu'ils en retirent est honteux & bas.

chaque particulier, c'eſt ce qui luy eſt utile, & il luy eſt utile dés le moment qu'elle le luy porte.

XXVI. La terre aime la pluye; l'air aime à la donner. Le monde aime à faire ce qui doit neceſſairement être fait. Je dis donc au monde: j'aime ce que tu aimes. N'eſt-ce pas même le langage ordinaire & commun, & ſur tout ce qui ſe fait, ne dit-on pas que *cela aime à ſe faire.*

XXVII.

XXV. *Et il luy eſt utile dés le moment qu'elle le luy porte.*] C'eſt pour refuter l'opinion de ceux qui diſoient qu'une choſe pouvoit être utile pour l'avenir, & fâcheuſe pour le preſent. Antonin ſoutient qu'elle eſt utile dés le moment qu'elle eſt donnée par la Nature, qui ne donne jamais rien que quand il le faut.

XXVI. *La terre aime la pluye, l'air aime à la donner.*] Ce ſont des vers d'Euripide rapportés par Ariſtote dans le 1. chap. du VIII. de ſes Morales. Et ſur ces vers Antonin fait la reflexion ſuivante.

Je dis donc au monde: J'aime ce que tu aimes] Car puiſque le monde aime tou ce qui arrive, c'eſt une injuſtice à une partie de n'aimer pas ce qu'aime le tout.

Et ſur tout ce qui ſe fait ne dit-on pas que cela aime à ſe faire.] Il ſemble qu'Antonin tombe un peu icy dans le defaut des Stoïciens qui philoſophoient ſouvent ſur un jeu de mots. Cette façon de parler des Grecs & des Latins, car elle n'eſt nullement Françoiſe, *cela aime à ſe faire*, veut dire ſimplement *cela a accoutumé d'arriver.* Ainſi le raiſonnement d'Antonin pourroit bien n'être pas trop juſte. Cependant pour le défendre on peut dire que cette expreſſion *cela aime à ſe faire* ne ſignifie *cela a accoutumé d'être fait*, que parce

XXVII. Ou tu vis dans ce lieu là, & tu y es déja accoûtumé; ou tu vas ailleurs, & c'eſt ce que tu demandes; ou tu meurs, & voilà ton miniſtere achevé. Il n'y a rien au delà; aye donc bon courage.

XXVIII. Soit perſuade que ce petit coin de terre eſt comme tous les autres, qu'on y eſt auſſi bien, & qu'on y trouve les mêmes choſes que ſur le ſommet d'une montagne, & que ſur le rivage de la mer. Par tout tu reconnoîtras la verité de ce que dit Platon que le ſage eſt enfermé dans les murs d'une ville comme

parce que ce qui eſt le plus agreable au monde, c'eſt ce qui arrive le plus ſouvent.

XXVII. *Ou tu vis dans ce lieu là & tu y es déja accoutumé.*] C'eſt pour s'empêcher de tomber dans le dégoût des lieux que l'on habite. On nous y ſommes pour toûjours, & la coutume nous les rendra ſupportables; ou nous en ſortirons, & nous voilà contens; ou nous mourrons, & voilà tout fini: pourquoy ſe donner donc tant de chagrin & tant de peine?

Et voilà ton miniſtere achevé.] Antonin appelle la vie *un miniſtere, un ſervice*, parce que les hommes ne ſont nez que pour travailler & pour ſervir aux deſſeins de Dieu.

XXVIII. *Et qu'on y trouve les mêmes choſes.*] C'eſt ce qu'Epicure diſoit: *Et quelque lieu que j'aille j'y trouveray un Soleil, une Lune, des Aſtres, des ſonges, des auſpices & des Dieux.*

La verité de ce que dit Platon, que le Sage eſt enfermé.] C'eſt dans le Theætetus, dans ce Dialogue admirable, où Socrate compare les avantages que les hommes d'Etat ont ſur les Philoſophes avec ceux que

comme dans l'enceinte d'un parc de brebis sur une haute montagne.

XXIX. Fais-toy toûjours ces questions: En quel état est presentement mon ame? quel bien luy fais-je? à quel usage est-ce que je la mets? Est-elle sans intelligence? S'est elle separée & retranchée de la societé? Est elle si fort mêlée, confonduë & collée avec cette miserable chair qu'elle suive tous ses mouvemens, & qu'elle luy obeïsse comme son esclave?

XXX. Quiconque s'enfuit de chez son maître, est un esclave fugitif. Nôtre maître c'est la loy. Quiconque donc transgresse la loy, est un fugitif. Celuy qui s'afflige, qui se fâche ou qui craint, l'est tout de même: car que veut-

les Philosophes ont sur les hommes d'Etat, & où il dit que (a) *le Philosophe à cause du peu d'experience qu'il a dans les affaires, paroitra toujours aussi ignorant & aussi grossier que les bergers car quoy qu'il vive dans une ville au milieu de ses Concitoïens, il y est comme s'il étoit dans un parc de brebis sur le sommet d'une montagne.* Et Antonin ne se sert de ce passage que pour en tirer cette consequence que puisque le Sage trouve les delices de la montagne au milieu du tumulte des villes, tout le monde peut les y trouver comme luy.

XXX. *Nôtre maître c'est la Loy.*] La *Loy*, c'est-à-dire *Dieu*, qui est la Loy vivante & éternelle. C'est pourquoy Platon dit, que la Loy *est le Dieu des Sages*, Epist. VIII. Et Socrate dans le Minos, que la Loy n'est autre chose que τὸ ὄντος ἐξεύρεσις, *inventio ejus quod est.*

XXXI.

a) P. 174. de l'édit. de Serres.

veut-il? il veut, autant qu'il eſt en ſon pouvoir, s'oppoſe à ce qui eſt ordonné & reſolu par l'eſprit univerſel qui gouverne & qui regle tout. Or cet eſprit n'eſt autre que la loy qui diſtribuë à chacun ce qui luy convient & qui luy eſt propre. Donc celuy qui craint, qui ſe fâche, & qui s'afflige eſt un eſclave fugitif, car il s'oppoſe à la loy.

XXXI. Quand la femme a conçû, d'autres choſes viennent achever & former l'enfant. Quel merveilleux effet d'une telle cauſe! Dés que cet enfant eſt formé, il avale de la nourriture, & derechef d'autres cauſes viennent concourir à luy donner le ſentiment & le mouvement, en un mot, la vie, la force & toutes les autres qualités. Combien y a-t-il là de merveilles? Ce ſont ces ſecrets de la nature qu'il faut mediter. Il faut tâcher de voir la vertu qui opere toutes ces choſes, comme on voit celle qui pouſſe les corps en bas & en haut.

XXXI. *Comme on voit celle qui pouſſe les corps en bas & en haut.*] La vertu qui opere tous les myſteres de la naiſſance & de l'accroiſſement des hommes ne ſe voit qu'avec les yeux de l'eſprit, non plus que celle qui fait la peſanteur ou la legereté des corps; ſoit que cette peſanteur & cette legereté viennent de ce que chaque choſe tend à ſe joindre avec celle qui eſt de même nature qu'elle, comme les Stoïciens le croioient, car les corps n'ont d'eux-mêmes ni peſanteur ni legereté: ſoit qu'elles ne viennent que du mouvement de la terre, qui tournant autour de ſon centre, fait que toutes

haut. Non pas veritablement avec les yeux, mais auſſi clairement.

XXXII. Penſe tres-ſouvent que toutes choſes ſont & ſeront comme elles ont été, & remets-toy devant les yeux toutes les comedies & toutes les ſcenes ſemblables que tu as vûës toy-même, ou que tu as lûës dans l'Hiſtoire; par exemple la Cour d'Adrien, celle d'Antonin, celle de Philippe, celle d'Alexandre, celle de Creſus; c'eſt toûjours la même choſe, il n'y a de difference que le changement d'Acteurs.

XXXIII.

les parties de ſa maſſe tendent à s'en éloigner, & qu'elles s'en éloignent avec plus ou moins de viteſſe; ſelon qu'elles ont plus ou moins de mouvement. Celles qui en ont le moins étant repouſſées avec violence par celles qui en ont le plus, & qui par là les font paroître peſantes.

Non pas veritablement avec les yeux, mais auſſi clairement.] Les yeux du corps ſont bien moins fideles que ceux de l'intelligence, car ils ne ſont éclairez que par une lumiere materielle qui nous trompe à tous momens, au lieu que les yeux de l'eſprit ſont éclairez par la lumiere éternelle & veritable, qui ne trompe jamais, & auprès de laquelle tout n'eſt que tenebres. C'eſt pourquoy Saint Ambroiſe diſoit fort bien en parlant des Sacremens: *On voit bien mieux les choſes qu'on ne voit pas que celles qu'on voit. Melius videntur, quæ non videntur, quam quæ videntur.*

XXXII. *Il n'y a de difference que le changement d'Acteurs.*] Car ce changement n'empêche pas que les choſes ne ſoient toûjours les mêmes, comme une piece de theatre eſt toûjours la même, quoy qu'elle ſoit joüée par differentes troupes de Comediens.

XXXIII.

XXXIII. Celuy qui s'afflige & qui se plaint de quelque chose que ce soit, est très-semblable à un pourceau qu'on égorge, & qui regimbe & fait de grands cris. C'est la même chose de celuy qui seul dans son lit se lamente pour les chaînes dont nous sommes liez & garotez. Souviens-toy qu'il est donné à l'animal raisonnable de suivre volontairement sa destinée, & que la suivre seulement c'est une necessité imposée à tous les animaux.

XXXIV. Considere séparément tout ce que tu fais, & sur chaque chose fais toy cette demande : La mort est-elle donc si cruelle, parce qu'elle me privera de cecy.

XXXV.

XXXIII. *C'est la même chose de celuy qui seul dans son lit se lamente pour les chaînes dont nous sommes liez.*] Il parle des chaînes de la fatale necessité, c'est-à-dire de la destinée que les hommes ne peuvent ny éviter ny rompre.

Et que de la suivre seulement, c'est une necessité imposée à tous les animaux.] Voila une distinction bien avantageuse à l'homme, Dieu a imposé à tous les animaux la necessité de suivre leur destinée, il n'y a que l'homme à qui il a donné le pouvoir de la suivre volontairement : & ce n'est que par cette soumission qu'il en devient le maître ; car toutes choses sont soumises à celuy qui est soumis à Dieu.

XXXIV. *La mort est-elle donc si cruelle, parce qu'elle me privera de cecy ?*] Si nous examinions ainsi en détail toutes nos occupations, nous n'en trouverions pas une qui dût nous faire regreter la vie.

XXXV. Quand tu es choqué de la faute de quelqu'un, examine-toy d'abord toy-même, & regarde si tu n'as jamais rien fait de pareil. Par exemple, si tu n'as jamais pris pour une veritable bien l'argent, les plaisirs, la vaine gloire ou d'autres choses semblables. Cette reflexion dissipera dans le moment toute ta colere, sur-tout si tu te souviens en même temps que ce malheureux a été forcé de faire ce qu'il a fait : car comment pouvoit-il s'en empêcher? Si tu le peux, arrache-le à cette force majeure qui l'entraîne.

XXXVI. Quand tu vois Satyrion sectateur de Socrate, represente-toy Eutyches ou Hymenes. Quand tu vois Euphrates, represente-toy

XXXV. *Que ce malheureux a été forcé de faire ce qu'il a fait.*] Car il est vaincu & entraîné par ses passions; comme il l'a déja fait voir ailleurs.

XXXVI. *Quand tu vois Satyrion Sectateur de Socrate.*] Satyrion, Euphrates, Alciphron, Xenophon, étoient des Philosophes du temps d'Antonin. Euphrates ne peut donc pas être celuy dont Pline fait l'Eloge dans la dixiéme Lettre du Livre 1. Car il étoit mort avant qu'Antonin vint au monde, Adrien luy ayant permis de prendre du poison à cause de sa vieillesse & d'une maladie desesperée dont il étoit attaqué. C'étoit sans doute un de ses fils. Il nous reste encore des Lettres qui portent le nom d'Alciphron.

Eutyches, ou Hymenes.] Eutyches, Hymenes, Eutychion, Sylvain, Tropeophore, Criton & Severe Philosophes tant anciens que modernes, & qui étoient tous morts avant le regne d'Antonin.

Ainsi

toy Eutychion ou Sylvain. Quand tu regardes Alciphron, penſe d'abord à Tropeophore. Quand tu vois Xenophon, imagine-toy Criton ou Severe, & quand tu jettes les yeux ſur toy-même, repreſente-toy quelqu'un des Ceſars. Ainſi ſur chacun trouve dans les ſiécles paſſés quelqu'un qui luy reſſemble, & fais enſuite cette reflexion : Où ſont tous ces gens-là ? ils ne ſont plus. De cette maniere tu t'accoutumeras à voir que toutes les choſes humaines ne ſont qu'une fumée & qu'un rien. Sur-tout ſi tu te ſouviens en même temps que ce qui eſt une fois changé ne paroîtra plus dans toute la ſuite innombrable des ſiécles. Et toy quel

Ainſi ſur chacun trouve dans les ſiecles paſſez quelqu'un qui luy reſſemble.] Pour ſe ſouvenir de la fragilité des choſes humaines, il ſemble qu'il devroit ſuffire de penſer en general aux hommes qui ont vécu avant nous & qui ſont morts ; mais comme nous nous aimons nous-mêmes & tout ce qui a rapport à nous plus que toutes choſes, la reſſemblance que ceux qui nous ont precedés ont avec nous & avec ceux qui vivent de nôtre temps nous touche davantage & fait plus d'impreſſion ſur nôtre eſprit. Voilà le fondement de cette maxime.

Que ce qui eſt une fois changé dans toute la ſuite innombrable des ſiecles.] Quoy que les Stoïciens fuſſent perſuadez que la Nature renouvelleroit pluſieurs fois le monde, ou même toûjours ; & qu'ils crûſſent par là une eſpece de reſurrection, comme cela paroît par ce beau paſſage de Chryſippe dans le Livre de la Providence, *Cela étant, il eſt manifeſte qu'il n'eſt pas impoſſible qu'après nôtre mort par la revolution de certains*

quel espace de temps y occupes-tu ? mais quelque court que soit cet espace, n'est-ce pas assez de le passer honnêtement ? Quelle matiere & quelle occasion veux-tu éviter de déployer ta force & d'exercer ta vertu ? Car que sont tous les accidens qu'un exercice de la raison qui connoit exactement la nature & la qualité des choses qui arrivent dans cette vie ? Demeure donc ferme jusqu'à ce que tu te les sois toutes rendu familieres, comme un bon estomac s'accommode de tout, s'approprie tout, & comme un grand feu convertit en flamme & en lumiere tout ce qu'on y jette.

XXXVII. Que personne ne puisse dire veritablement que tu n'es ni de mœurs simples, ni homme de bien. Fais mentir tous ceux qui penseront cela de toy. Cela est en ton pouvoir. Qui t'empêche d'être homme de bien & simple ? resous toy seulement à ne plus vivre si tu n'es tel. Car sans cela la raison ne veut pas que tu vives. XXXVIII.

periodes de temps nous ne soions rétablis dans le même figure où nous sommes. Ils soûtenoient pourtant que ce ne seroient pas les mêmes choses qui reviendroient, mais des choses entierement semblables. Par exemple que le même Socrate ne reviendroit pas, mais un autre tout semblable à luy.

Car que sont tous les accidens qu'un exercice de la raison.] C'est pourquoy les Grecs les appellent tous des *combats* ἀγῶνας

XXXVII. *Car sans cela la raison ne veut pas que tu vivas.*] La vie ne nous est donnée qu'afin que nous avan-

XXXVIII. Qu'eſt-ce qu'on peut dire ou faire de mieux ſur cette matiere ? Quoy que ce puiſſe être, il eſt en ton pouvoir de le dire ou de le faire, n'allegue point pour excuſe que tu en es empêché. Tu ne ceſſeras de gemir & de te plaindre que quand tu te ſeras mis en état de faire dans toutes les occaſions qui ſe preſenteront tout ce qui eſt propre & convenable à la nature de l'homme, avec le même plaiſir que le voluptueux trouve dans le luxe & dans les delices. Car tout ce que tu peux faire ſelon ta propre nature, tu dois le regarder & l'embraſſer comme la joüiſſance d'un tres-grand bien. Or en tout temps & en tous lieux il depend de toy d'agir de cette maniere. Un cylindre, le feu, l'eau, & toutes les autres choſes qui ſont regies par une nature & par une ame privée de raiſon, ne peuvent pas toûjours conſerver le mouvement qui leur eſt propre, car elles trouvent ſouvent des obſtacles ſur leur chemin. Mais il n'en eſt pas ainſi de l'ame ou de la raiſon, elle continuë toûjours ſon effort ſelon ſon eſſence, & comme il luy plaît, au travers de toutes les difficultés qui s'oppoſent à ſon paſſage. Mets-toy donc bien devant les yeux cette facilité avec

avancions dans la perfection; dés que nous nous arrêtons, ou que nous reculons, c'eſt un bien dont nous ne joüiſſons qu'avec injuſtice.

vec laquelle la raiſon perce & ſurmonte tous les obſtacles comme le feu ſe porte enhaut; comme une pierre deſcend en bas; & comme un cylindre roule ſur un lieu penchant; & n'en demande pas davantage. Car tous les autres empêchemens que tu pourras trouver, ou ils viendront de ce cadavre que tu traînes, ou bien ils ne pourront te nuire, ni te faire aucun mal ſans le ſecours de ton opinion, & ſans la permiſſion de ta raiſon même. Autrement celuy qui les ſouffriroit deviendroit tout auſſitôt méchant. Veritablement pour tous les autres ouvrages de l'art ou de la nature, dés que le moindre mal leur arrive, ils ſont gâtez & ne ſont plus de même prix: mais icy on peut dire tout le contraire, & aſſurer que l'homme qui ſe ſert bien des accidens qui le traverſent, en devient & plus eſtimable & meilleur. Enfin,

XXXVIII. *Ou bien ils viendront de ce cadavre que tu traînes.*] Et par conſequent ils ſont ſans effet; car comment une choſe morte pourroit-elle nuire à ce qui eſt immateriel & immortel?

Autrement celuy qui les ſouffriroit deviendroit tout auſſitôt méchant.] Si les choſes pouvoient nous nuire malgré nous & ſans nôtre conſentement, il n'y a perſonne qui pût s'empêcher d'être méchant. Mais elles ne nous nuiſent qu'autant que nous leur en donnons là liberté en les rendant maîtreſſes de nos opinions.

L'homme qui ſe ſert bien des accidens qui le traverſent, en devient & plus eſtimable & meilleur.] Car accidens ſont comme le feu qui épure l'or. Un homme

fin, souviens-toy qu'aucune chose ne nuit au Citoien, quand elle ne peut nuire à la Ville; & qu'elle ne nuit point à la Ville quand elle ne nuit point à la Loy. Or ce qu'on appelle des malheurs & des infortunes ne nuit point à la Loy, & ne nuisant point à la Loy il ne sçauroit par consequent nuire, ni au Citoien, ni à la Ville.

XXXIX. Quand un homme est bien imbu & bien penetré des veritables opinions, le moindre mot & le plus commun suffit pour luy faire rappeller sa constance & sa gayeté. Par exemple ce mot d'Homere, *Quand*

homme devient par leur moyen venerable & comme sacré; & l'on peut dire de lui ce qu'un Historien (a) dit admirablement de Marius: *Redit ab Africa Marius clade major, si quidem carcer, catena, fuga, exiliave horrificaverant dignitatem. Marius revint d'Afrique plus grand par ses malheurs, car sa prison, ses chaines, sa fuite, son exil relevoient sa dignité en inspirant pour lui des sentimens d'une sainte horreur.*

Or ce qu'on appelle des malheurs & des infortunes ne nuit point à la Loy.] *A la Loy*, c'est-à-dire à l'ordre que Dieu a établi pour le gouvernement du monde; la beauté de cet ordre ne peut-être troublée par les infortunes ny par les calamités, puis qu'au contraire elles sont dans les mains de Dieu les instrumens de sa bonté & de sa justice, & qu'il ne s'en sert que pour éprouver les bons & châtier les méchans. Ce raisonnement d'Antonin est sublime & beau.

XXXIX. *Par exemple ce mot d'Homere.*] C'est un Passage du VI. Livre de l'Iliade v. 147. Mais il y a bien de l'apparence qu'Antonin n'en avoit rapporté que les premieres paroles, puis qu'il dit *le moindre mot suffit.*

XLI.

(a) Flor. 3. 21.

Quand le vent fait tomber les feuilles de nos bois,
Le printemps aussi-tôt en fait renaître d'autres.
Les mortels icy bas suivant les mêmes Loix.
Quand l'un naît, l'autre meurt.

Tes enfans aussi sont de veritables feüilles; vrayes feüilles ces hommes qui crient si haut, & qui comme s'ils étoient seuls dignes d'être crûs, loüent ou blament les autres en public, ou les déchirent & s'en moquent en particulier. Feüilles encore ceux qui dans les siécles suivans recevront la memoire de ton nom, & la feront passer à leurs descendans. Enfin, toutes choses sont autant de feüilles, le printemps les produit, le vent les abat, & la forêt en pousse d'autres à leur place, & elles ont toutes cela de commun, qu'elles sont de peu de durée. Mais toy tu les crains ou tu les desires comme si elles devoient durer toûjours. Encore un petit moment, & tes yeux seront fermez; & d'autres viendront bien-tôt pleurer ceux qui auront assisté à tes funerailles.

XL. Un œuil sain doit voir tout ce qui est visible, & ne pas dire, je ne veux voir que du verd. Car c'est le propre d'un œuil malade. L'oüie & l'odorat bien sains doivent être toûjours prêts & à entendre & à sentir tout ce qui peut-être senti & entendu. Un bon estomac doit se faire également à toutes sortes de viandes, comme une meule est faite à moudre

toutes

toutes sortes de grains. Il faut de même qu'un esprit sain soit preparé à tout ce qui luy arrive. Celui qui dit, que mes enfans vivent; que tout le monde loüe ce que je fais; c'est un œuil qui demande à voir du verd; c'est une dent qui ne veut que des choses tendres.

XLI. Dans le monde il n'y a personne de si heureux qui à sa mort n'ait autour de luy des gens qui se rejoüissent du mal qui luy arrive. Si c'est un honnête homme & un homme sage, il se trouvera toûjours quelqu'un qui dira: enfin, nous pourrons respirer, nous voilà delivrez de ce pedagogue. Il est vray qu'il n'étoit fâcheux, ni incommode à personne, mais j'ay remarqué très-souvent qu'il nous condamnoit en secret. Voilà ce qu'on dira de cet honnête homme. Mais pour nous, combien d'autres choses avons nous qui font desirer à une infinité de gens d'en être défaits. Si en mou-

XLI. *Qui se rejoüissent du mal qui luy arrive.*] Ce n'est pas qu'Antonin regarde la mort comme un mal, mais il parle selon le sentiment du peuple, qui la croyant un mal ne laisse pas de se réjoüir de ce qu'elle arrive à ceux qu'il hait ou qui l'incommodent.

Il est vray qu'il n'étoit fâcheux ni incommode à personne,] C'est le veritable caractere d'un honnête homme; il condamne les vices sans toucher aux personnes, *insectatur vitia, non homines, non castigat errantes, sed emendat.* Plin. Liv. 1. Epist. 10.

Mais pour nous, combien d'autres choses avons nous qui font desirer à une infinité de gens d'en être défaits.]

Puis

mourant tu as ces penſées, tu mourras plus volontiers; car tu feras ce raiſonnement: Je quite une vie où ceux qui en joüiſſent avec moy, & pour leſquels j'ay ſouffert tant de peines, fait tant de vœux, & paſſé par tant d'inquietudes, ſont les mêmes qui veulent qui je meure, eſperant que ma mort leur procurera peut-être quelque ſoulagement. Pourquoy donc voudrois-je faire ici un plus long ſejour? Que ces reflexions ne t'obligent pourtant pas à en ſortir mal avec eux; mais au contraire en ſuivant ta bonne coutume, témoigne leur toûjours tous les ſentimens d'amitié, de douceur & de bienveillance. D'un autre côté auſſi ne les quite pas comme malgré toy, & comme en étant arraché; mais comme dans ceux qui meurent heureuſement l'ame ſe détache doucement & volontairement du corps, il faut que tu te détaches d'eux de la même maniere. Car la Nature t'a attaché & lié avec eux, elle t'en délie préſentement. Je m'en détache donc, non pas par force, ni avec violence, mais

Puis qu'un ſi bon Empereur croit avoir ſujet de penſer ainſi, que doivent faire les autres? On voit dans ce Chapitre des marques d'une douceur & d'une charité fort rares, même parmi les meilleurs Chrétiens.

Que ces reflexions ne t'obligent pourtant pas à en ſortir mal avec eux.] Quel ſoin de s'empêcher de bleſſer la charité & de mourir avec la haine du prochain.

mais de mon bon gré: car c'eſt une des choſes qui ſe font ſelon la nature.

XLII. Sur tout ce que tu vois faire, accoutume-toy autant qu'il t'eſt poſſible à rechercher pourquoy on le fait. Commence par ce que tu fais toy-même, & tâche de découvrir le but où tendent toutes tes actions.

XLIII. Souviens-toy que ce qui te remuë & qui te fait agir comme une marionnette, ce ſont les reſſorts cachez au dedans de toy; & ces reſſorts ce ſont tes ſens qui n'ont toûjours que trop d'éloquence pour te perſuader, c'eſt l'amour de la vie & toutes les autres paſſions; en un mot, l'homme intérieur. Ne t'amuſe donc point à conſiderer le vaiſſeau exterieur & les

XLII. *Tâche de découvrir le but où tendent toutes tes actions.*] Car ſi elles tendent à contenter nos deſirs déreglez, elles produiront la corruption & la mort; & ſi elles vont à operer les biens de l'eſprit, elles produiront la vie éternelle.

XLIII. *Et ces reſſorts ce ſont tes ſens qui n'ont toujours que trop d'éloquence pour te perſuader.*] Il n'y a dans le texte que ces deux mots: C'eſt la Rhetorique, mais il eſt aiſé de voir que le paſſage n'eſt pas entier, & qu'il faut ajoûter ou δογμάτων *des opinions*, ou αἰσθήσεων *des ſens*; *c'eſt la Rhetorique de tes ſens* ou *de tes opinions*. Car c'eſt aſſeurément ce qu'Antonin a voulu dire, & le Paſſage eſt fort beau.

C'eſt l'homme interieur.] C'eſt à dire l'ame, qui eſt à proprement parler *l'homme*, dont le corps n'eſt que l'organe, c'eſt luy que Saint Pierre (a) appelle *l'homme caché du cœur*.

L Les

(a) 1 Pier. 3. 4.

les organes qui en dependent. Ils en ſont que comme une ſcie ou un autre inſtrument, avec cette difference pourtant qu'ils ſont nés avec toy : Mais ſans la cauſe qui les meut & qui les arrête, ils ſeroient auſſi inutiles que la navéte au Tiſſeran ; la plume à l'Ecrivain ; & le foüet au Cocher.

LIVRE ONZIE'ME.

LEs proprietés de l'ame raiſonnable ſont, qu'elle ſe voit elle-même ; qu'elle ſe compoſe elle-même ; qu'elle ſe rend telle qu'elle veut ;

I. *Les proprietés de l'ame raiſonnable ſont, qu'elle ſe voit elle même.*] Il n'en eſt pas de l'ame comme des yeux du corps ; ceux-cy ne peuvent ſe voir que dans un miroir ou dans un autre œuſl : au lieu que l'ame ſe voit-elle même, ſe connoît en elle-même, & ce qui eſt encore plus conſiderable, elle connoît en elle la ſouveraine ſageſſe, c'eſt-à-dire, Dieu. Mais d'un autre côté auſſi elle n'a pas plus davantage que les yeux : car ſi les yeux ne peuvent voir que quand ils ſont éclairez par une lumiere qui eſt hors d'eux, l'ame ne peut voir non plus que quand elle eſt éclairée par la lumiere éternelle & vivante : pour peu qu'elle s'éloigne de cet objet, & qu'elle s'attache aux objets groſſiers & palpables, elle tombe dans de profondes tenebres, & n'eſt plus qu'aveuglement.

Qu'elle compoſe elle-même, qu'elle ſe rend telle qu'elle veut.] Et c'eſt ce que le corps ne ſçauroit faire. Preuve que c'eſt un être bien different.

Qu'elle

veut; qu'elle jouït des fruits qu'elle porte, au lieu que tout ce que portent les plantes & les animaux ne va qu'au profit des autres & jamais au lieu; qu'elle parvient toûjours à sa fin entiere & parfaite, quelque bornée que soit sa vie, car il n'en est pas d'elle comme de la danse d'une comedie, ou d'autres choses semblables, dont on ne sçauroit retrancher la moindre chose sans rendre l'action imparfaite & défectueuse,

Qu'elle joüit des fruits qu'elle porte, au lieu que tout ce que portent, &c.] Les fruits de l'ame ce sont les fruits que l'Ecriture appelle *les fruits de la lumiere, les fruits de la justice, & les fruits de l'esprit*, pour les opposer *aux fruits de la chair*, qui ne sont que tenebres, qu'injustice, que méchanceté: les fruits de l'ame sont la charité, la joye, la paix, la patience, la douceur, la tranquillité, la bonté, la fidelité, la justice, la sagesse, & la temperance. Et il y a deux differences essentielles entre ces fruits & ceux de la chair; la premiere, celle qu'Antonin explique icy, que l'ame en joüit, au lieu qu'on ne peut pas dire proprement que le corps joüisse des fruits de la chair, non plus que les autres animaux de ce qu'ils produisent: & la seconde que ces fruits de l'ame demeurent éternellement, au lieu que les fruits de la chair periſſent avec elle. Ce passage me paroît fort beau.

Qu'elle parvient toujours à sa fin entiere & parfaite, quelque bornée que soit sa vie.] A quelque heure que la mort arrive, l'ame est en état de partir; car elle est à sa perfection, elle est toûjours entiere & parfaite; & non seulement cela, mais elle fait encore que son entrée dans le monde, quelque courte qu'elle soit, est comme une piece de theatre qui a toutes ses parties. Il n'en est pas de même du corps. De

fectueuſe. En quelque endroit qu'on la ſurprenne, au commencement, au milieu, à la fin, elle fait que ce qui a parû eſt toûjours une piece complete & finie; de ſorte qu'elle peut toûjours dire, j'ay tout ce qui m'appartient. De plus l'ame parcourt tout cet univers; elle ſe promene dans les eſpeces immenſes qui l'environnent; elle contemple ſa figure; elle meſure en quelque maniere l'éternité; elle penetre & conçoit la regeneration periodique des choſes: & liſant ainſi dans l'avenir elle voit clairement que ceux qui viendront après nous ne verront rien de nouveau, comme ceux qui nous ont precedez n'ont vû que ce que nous voyons. On peut dire même que par la raiſon de cette uniformité un homme qui n'a vécu

De plus l'ame parcourt tout cet Univers, &c.] Tous les Philoſophes ſe ſont ſervis de cet argument pour prouver la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame. En effet ſi elle n'étoit pas ſpirituelle & immortelle, elle ne ſeroit nullement capable des proprietés que Dieu lui a communiquées, comme de n'être rien d'étendu dans l'eſpace; de meſurer l'éternité; de comprendre l'infini; de penetrer dans les cieux & dans les abymes de la terre: & de joüir de la contemplation de l'immenſité de Dieu, comme ſi elle n'avoit avec luy que les mêmes bornes: proprietés que la matiere ne peut jamais recevoir.

La regeneration periodique des choſes.] Lors qu'après chaque embraſement du monde, le monde reproduira les mêmes choſes. Il a été aſſez parlé de cette opinion des Stoïciens.

vécu que quarante années, quelque peu d'eſprit qu'il ait, a vû tout ce qui a été avant luy & tout ce qui ſera après. Les autres proprietés de l'ame ſont l'amour du prochain, la verité, la pudeur, & de n'eſtimer rien tant que ſoy-même, ce qui eſt auſſi le propre de la Loy. Et de cette maniere la droite raiſon eſt la même que la raiſon de ſouveraine juſtice.

II. Tu

Et de n'eſtimer rien tant que ſoy-même.] Parmi toutes les choſes creées, il n'y a rien qui nous doive être ſi precieux que nôtre ame. Pendant que nous l'eſtimons moins que ces objets corporels & terreſtres, ce qui arrive tous les jours, nous la plongeons dans leur neant, mais lors que nous la mettons au deſſus de tout, nous l'uniſſons à Dieu, & elle regne avec luy ſur toutes choſes.

Ce qui eſt auſſi le propre de la Loy.] Car la Loy eſt au deſſus de toutes choſes, puiſqu'elle juge de tout ſans que rien puiſſe juger d'elle.

Et de cette maniere la droite raiſon eſt la même que la raiſon de la ſouveraine juſtice.] Il y a dans ce paſſage une profondeur de ſens étonnante, & c'eſt cette profondeur qui en fait l'obſcurité ? Antonin à voulu dire que la raiſon qui porte nôtre ame à s'eſtimer plus que toutes choſes eſt la même qui veut que la Loy ſoit au deſſus de tout, & que l'une & l'autre n'eſt que *la verité* & *la ſouveraine juſtice*, & ces deux raiſons étant une ſeule & même choſe, nôtre ame devient auſſi une ſeule & même choſe avec la Loy. Comme elle, elle juge de tout ſans que perſonne puiſſe avoir le droit de juger d'elle non plus que de la Loy : & voilà l'explication du myſtere que ſaint Paul (a) nous apprend quand il dit *que l'homme ſpirituel juge de tout, & n'eſt jugé de perſonne.*

II. A

(a) 1 Cor. 2. 15.

II. Tu mépriseras la musique, les danses & tous les spectacles, si tu sais ce que je vais te dire : à l'égard de la musique, tu n'as qu'à la diviser en chacun de ses tons, & sur chacun te faire

II. *A l'égard de la musique, tu n'as qu'à la diviser en chacun de ses tons.*] Ce raisonnement d'Antonin est vray à la rigueur. On dira pour en éluder la force que la beauté de la musique ne consiste pas dans les tons separez; mais dans le rapport qu'ils ont les uns avec les autres, & dans la proportion des mouvemens dont il resulte une harmonie qui est plus ou moins parfaite, selon que cette proportion approche plus ou moins de l'unité qu'elle veut representer. Il en est d'elle comme de la beauté des vers, cette beauté ne se trouve pas dans les syllabes qu'on prononce l'une après l'autre, elle est dans le tout qui nous frape & qui nous saisit. Quelque vraye que soit cette objection elle ne détruit point du tout le raisonnement de cet Empereur. Car il est toûjours très-constant que la beauté de la musique, comme celle de la poësie, & toutes les autres beautés corporelles & qui touchent les sens, ne sont que des beautés imparfaites, parce qu'elles ne sont belles que par rapport ou au lieu ou au temps, & qu'étant composées de parties fugitives qui ne sçauroient subsister toutes ensemble, elles ne representent qu'imparfaitement la veritable unité & l'égalité souveraine qui est le seul & unique modelle du beau. Ceux donc qui auront les yeux de l'intelligence accoutumez à cette beauté primitive, n'auront pas de peine à suivre ce precepte d'Antonin, & à mépriser toutes ces beautés inferieures & passageres qui dependent du lieu & du temps, & qui y sont entierement renfermées. Mais en même-temps il faut avoüer que la musique est une des beautés les moins imparfaites de ce bas ordre, & que c'est même un défaut considerable de ne pas la con-

faire cette demande. Eſt-ce donc là ce qui me ravit? Tu en auras honte. Sur la danſe fais la même choſe, & conſidere à part tous ſes geſtes & tous ſes mouvemens, & ainſi de tous les ſpectacles. Enfin ſur toutes les choſes du monde, excepté ſur la vertu & ſur ce qui vient d'elle, ſouviens-toy de cette maxime, diviſe-les par parties, & par cette diviſion apprens à les mépriſer. Suy la même regle ſur toute la vie.

III. Combien eſt heureuſe l'ame qui eſt toûjours prête à ſe ſeparer du corps, ſoit qu'après cette ſeparation elle ſoit éteinte ou diſſipée, ou qu'elle ſubſiſte encore! mais il faut que cette bonne reſolution vienne de ſon propre jugement & non pas d'une opiniâtreté obſtinée comme celle des Chrêtiens. Il faut qu'elle

connoître, & de ne la pas amer juſqu'à un certain point.

Excepté ſur la vertu & ſur ce qui vient d'elle.] car la vertu & les actions vertueuſes étant des beautés purement ſpirituelles, elles repreſentent bien plus parfaitement que toutes les autres la verité & l'unité qui les produit.

Suy la même regle ſur toute la vie.] En te demandant à chaque action & à chaque moment: Eſt ce là ce qui te fait ſouhaiter de vivre.

III. *Et non pas d'une opiniatreté obſtinée comme celle des Chrêtiens.*] Ses Payens appelloient folie & obſtination la conſtance & la fermeté des Chrêtiens qui aimoient mieux mourir que de ſacrifier aux Idoles, & que d'adorer les ſtatuës des Empereurs. Tertullien dans ſon

le ſe porte à cette action avec raiſon, avec gra-

vité,

Apologetique : *Quelques-uns nous traitent de fous de ce que pouvant nous tirer d'affaires en ſacrifiant une ſeule fois, ſans changer de ſentiment, nous aimons mieux nôtre opiniâtreté que nôtre vie.* En effet, Pline le jeune l'appelle *opiniâtreté, obſtination inflexible, & demence.* Mais en quel temps Antonin fit-il cette maxime, lui qui ne perſecuta jamais les Chrétiens ? car de la maniere dont il parle, on diroit qu'il voyoit tous les jours des Martyrs ; cependant depuis qu'il fut Empereur, il n'y en eut jamais dans les lieux où il étoit. Il la fit ſans doute après que la rage des Payens reveillée par la licence des guerres civiles eut ſacrifié pluſieurs Chrétiens à ſa fureur en Aſie & dans les Gaules. La conſtance de ces Martyrs dont il ne manquoit pas d'être informé par ceux qui la noirciſſoient, lui donna lieu de faire cette réflexion, qu'on eſt heureux de mépriſer la mort, pourveu que ce mépris ſoit le fruit de jugement & de la raiſon, & non pas l'effet d'un opiniâtreté aveugle ; & la maxime eſt vraye & ſeure ; mais l'application en eſt fauſſe, comme toutes les applications qu'on fait en ſuivant de faux prejugez. Il y avoit de la raiſon dans cette fermeté des Martyrs ; mais c'étoit une raiſon plus qu'humaine que des Payens n'étoient pas capables d'apercevoir.

Avec gravité.] Faire quelque choſe avec gravité, c'eſt la faire dans les regles de bienſeance, avec courage, ſans precipitation & ſans lenteur, lors que la neceſſité le demande, & en la raportant à un certain but qui eſt l'utilité du prochain. Or on accuſoit les Chrétiens de courir ſouvent à la mort ſans neceſſité. C'eſt pourquoi ces Philoſophes aveugles croyoient que cette action étoit deſtituée de cette gravité dont ils vouloient que toutes les actions des hommes fuſſent accompagnées. Car faire une choſe ſans néceſſité, c'eſt pecher contre toutes ces regles ; c'eſt agir ou par caprice

ou

vité, & sans aucun faste, pour persuader aux autres de l'imiter.

IV. Ay-je fait quelque chose d'utile à la societé? J'en ay reçû la recompense. Aye toûjours cette maxime dans la bouche, & ne cesse jamais de faire le bien.

V. Quel est ton mêtier? d'être homme de bien. Comment y peut-on mieux réüssir qu'en méditant sur les ordres de la nature de l'univers, & sur tous les devoirs ausquels l'homme est engagé par les loix de sa nature particuliere.

VI. Les tragedies ont été premiérement introduites pour faire souvenir les hommes des acci-

ou par legereté. Mais quelle nécessité plus grande pour des soldats Chrêtiens, que de s'exposer à une mort qui rendoit inutiles tous les artifices du Demon, & qui en ruinant son empire augmentoit celuy de JESUS-CHRIST.

Et sans aucune faste, pour porter les autres à l'imiter.] Antonin a raison. Ce n'est pas par des actions de faste que nous portons les hommes à nous imiter; c'est par des actions de justice, de necessité, & de choix. Mais quel aveuglement d'accuser les Chrêtiens d'agir par faste! eux qui ne connoissoient de grandeur que dans l'humilité, & qui auroient crû n'être plus serviteurs de JESUS-CHRIST, s'ils avoient cherché à être loüez des hommes.

V. *Comment y peut-on mieux réüssir qu'en meditant.*] Antonin reconnoît donc que la vertu n'est pas un present de la nature, mais un fruit de l'étude & du travail.

VI. *Les tragedies ont été premierement introduites pour faire souvenir les hommes des accidens.*] Au com-

accidens qui arrivent dans la vie; pour les avertir qu'ils doivent neceſſairement arriver, & pour leur apprendre que les mêmes choſes qui les divertiſſent ſur la ſcene, ne doivent pas leur paroître inſupportables ſur le grand theatre du monde. Car tu vois bien que telle doit être la cataſtrophe de toutes les pieces, & que ceux qui crient tant ſur le theatre, oh Citheron! ne ſe délivrent pas de leurs maux. Les Poëtes tragiques

mencement, c'eſt-à dire, lors que la Tragedie & la Comedie étoient confonduës, c'étoit un divertiſſement groſſier & champêtre, où l'on ſe propoſoit plûtôt de porter les hommes à la joye & à la débauche, que de leur apprendre à avoir du courage & de la vertu. Antonin ne parle donc icy que de la Tragedie parfaite; car ce n'eſt que de celle-là ſeule qu'on peut dire qu'elle fut introduite pour apprendre aux hommes à ſupporter courageuſement tous les accidens de la vie, & à les trouver même legers en les comparant avec ceux qu'ils voyoient dans ces pieces. Car il eſt bien difficile de ſe trouver ſi malheureux quand on vient de voir un Telephus, un Philoctete, un Oreſte, un Oedipe, &c.

Telle doit être la cataſtrophe de toutes les pieces.] Tant des pieces naturelles que des artificielles.

Et que ceux qui crient tant ſur le theatre, oh Cytheron! ne ſe délivrent pas de leurs maux.] C'eſt une exclamation d'OEdipe qui dit dans une piece de Sophocle: *O Cytheron! pourquoy me reçûtes vous, ou pourquoy, après m'avoir reçû, ne me laiſſates vous pas perir, afin que je ne puſſe jamais faire voir aux hommes d'où j'étois ſorti?* Toutes ces exclamations ne ſoulagent pas ces maux, ainſi la Tragedie nous apprend qu'il eſt inutile de ſe plaindre.

Comme

giques disent souvent des choses tres-utiles, comme cecy : *Si les Dieux n'ont soin ny de moi ni de mes enfans, cela même ne se fait pas sans raison.* Et cecy encore : *Ne te mets pas en colere contre les affaires, car elles ne s'en soucient point.* Et, *La vie est comme la moi on d'un champ.* Et plusieurs autres choses semblables. A la tragedie succeda la vieille comedie armée d'une liberté magistrale, & qui en donnant à chaque chose son veritable nom, réussissoit admirablement à corriger l'arrogance & l'insolence des Citoyens. Diogene s'est servi à ce dessein de beaucoup d'endroits de cette vieille comedie. Après cela vint la comedie que l'on appelle moyenne, & enfin on inventa

Comme cecy, si les Dieux.] Les trois passages qu'Antonin rapporte icy ont été examinez dans les Remarques sur le Liv. VII, aux art. 40. 41. & 43.

A la Tragedie succeda la vieille Comedie.] Sur tout ce qu'Antonin dit icy de la vieille & de la nouvelle Comedie, on n'a qu'à voir les Remarques sur la Poëtique d'Horace depuis le vers 281.

Successit vetus his Comœdia non sine multa
Laude.

A cette Tragedie de Thespis & d'Eschyle succeda la vieille Tragedie avec beaucoup de succès.

Après cela vient la Comedie que l'on appelle moyenne.] La vieille Comedie dura jusqu'à ce que Lysander se fut rendu maître d'Athenes. La moyenne depuis Lysander jusqu'à Alexandre le Grand, & la nouvelle c'est celle qui dure encore.

venta la nouvelle comedie qui dégenera en une pure imitation. On ſçait que les auteurs de cette derniere ſorte de comedie diſent de fort bonnes choſes, mais au fond quel eſt le ſujet & le but de toutes ces repreſentations?

VII.

La nouvelle Comedie qui degenera en une pure imitation.] La vieille & la moyenne Comedie n'étoient pas à proprement parler des imitations, puiſque dans la premiere il n'y avoit rien de feint, ny pour les perſonnages, ny pour les ſujets, & que dans la ſeconde hors les noms qui étoient feints, tout y eſtoit veritable, & qu'on y repreſentoit les actions des principaux Citoyens. Mais la nouvelle ne porta ſur le théatre que des avantures feintes & des noms ſuppoſez, ainſi ce ne fut plus qu'une imitation de la vie commune, & c'eſt ce qu'Antonin condamne icy.

Mais au fond quel eſt le ſujet & but de toutes ces repreſentations?] La vieille & la moyenne Comedie avoient au moins un but tres-utile, car elles tendoient à corriger les hommes; mais la nouvelle n'a d'autre vûë que de les amuſer inutilement, & elle les laiſſe comme elle les trouve. Ce jugement d'Antonin eſt tres-remarquable; il preferе l'aigreur & le fiel de la vieille & de la moyenne Comedie à la molle condeſcendance de la nouvelle qu'il traite d'inutile & de vaine. L'éloge que le Roy de Perſe donna à Ariſtophane, *que ſes conſeils rendoient les Atheniens plus braves, & les faiſoient triompher de leurs ennemis*, n'eſt pas à beaucoup près ſi conſiderable que ce qu'Antonin dit icy en faveur de la vieille & de la moyenne Comedie. Voilà une autorité d'un tres-grand poids pour ceux qui ont tâché de redonner à nôtre Comedie l'air de la vieille Comedie qu'elle a perdu. Mais afin qu'on ne ſe trompe pas à ce paſſage, il eſt bon d'avertir qu'Antonin ne trouve la vieille & la moyenne Comedie bonnes & utiles:

VII. Que c'eſt une choſe bien évidente qu'il n'y a pas de meilleure diſpoſition pour la Philoſophie que celle où tu es maintenant!

VIII. Une branche ſeparée de la branche à qui elle touchoit, ne peut qu'elle ne ſoit ſeparée de l'arbre entier. Tout de même un homme qui s'eſt ſeparé d'un autre homme, s'eſt entierement ſeparé de toute la ſocieté. Mais c'eſt une main étrangere qui retranche la branche,

au-

là que par comparaiſon, car d'ailleurs il étoit très-éloigné d'aprouver qu'on reprit publiquement les hommes de leurs défauts, puis qu'il étoit perſuadé que c'étoit bleſſer les loix humaines & divines: ſon but eſt de condamner la nouvelle Comedie, comme on avoit condamné les deux autres. Il envelope auſſi la Tragedie dans cette cenſure: car Antonin n'étoit pas homme à ſe contenter qu'on moderât les paſſions, il vouloit, comme tous les Stoïciens, qu'on les arrachât entierement. On verra les Remarques ſur la Poëtique d'Ariſtote.

VII. *Que c'eſt une choſe bien évidente qu'il n'y a pas de meilleure diſpoſition pour la Philoſophie.*] Il y avoit tant de ſectes des Philoſophes oppoſées les unes aux autres qu'une infinité de gens paſſoient leur vie dans l'incertitude & dans le doute, ſans pouvoir ſe determiner, & choiſir. Antonin donc pour s'empêcher de tomber dans un état ſi déplorable, examine la diſpoſition où il eſt, & après l'avoir bien examinée, il s'aſſure qu'il n'y en a pas de meilleure, & que cela eſt même très-évident. En effet aimer Dieu & ſon prochain, voilà la meilleure diſpoſition ou l'on puiſſe être, il n'eſt plus queſtion de choix, il ne s'agit que de travailler & de faire de bonnes œuvres.

au lieu que l'homme se retranche lui-même en haïssant son prochain & en s'éloignant de lui. Et il ne sçait pas qu'il se separe par là tout d'un coup de la societé civile. Mais voici une grace bien particuliere de Dieu qui a établi la societé, c'est que nous pouvons être incorporez & reünis au corps dont nous nous sommes separez, & faire encore une partie du même tout. Il faut seulement se souvenir qu'une partie à qui il est souvent arrivé de se séparer, ne se reünit & ne se reprend enfin qu'avec beaucoup de peine, & qu'une branche qui a toûjours été attachée à son arbre, & qui a crû avec lui est bien differente de celle qui y a été entée après sa separation, comme tous les Jardiniers même l'assurent.

IX. Il faut être branche d'un même arbre, & ne pas suivre les mêmes opinions.

X. Quand

VIII. *Mais voicy une grace bien particuliere de Dieu.*] On peut voir ce qui a été remarqué sur l'article XXXVI. du Livre VIII.

IX. *Il faut être branche d'un même arbre, & ne pas suivre les mêmes opinions.*] Le Peuple a toujours des opinions si peu saines de la Justice, de la Religion & de Dieu, que quoi que le lien de la charité nous unisse avec lui & faise comme un même arbre de tous les hommes, nôtre esprit ne laisse pas d'être libre, & de conserver une independance & une superiorité qui l'empêchent d'assujettir ses pensées & ses opinions à celles du peuple: autrement cette même charité, qui nous unit & qui nous lie, deviendroit pour nos ames un poison mortel.

X. *Sous*

X. Quand tu ſuis la droite raiſon il n'eſt pas au pouvoir de ceux qui s'y oppoſent, de t'empêcher de faire une bonne action; il ne faut pas non plus qu'ils puiſſent t'arracher la douceur & l'affection que tu dois avoir pour eux. Demeure ferme dans ces deux diſpoſitions, pourſuy ton deſſein & ton choix, & continuë d'avoir la même bonté pour ceux qui te traverſent & qui te chagrinent. Car ce n'eſt pas une marque moins grande de foibleſſe de ſe fâcher contre eux que de renoncer à ſon entrepriſe & que de ſe décourager : celuy qui ſe rebute en ſe laiſſant épouvanter, & celuy qui perd les ſentimens d'affection & d'humanité qu'il doit avoir pour les hommes que la nature luy a donnez pour parens & pour amis, ſont également deſerteurs & quittent également leur poſte.

XI. Il n'y a point de nature qui ſoit inferieure à l'art, car tous les arts imitent la nature. Cela

X. *Sont également deſerteurs.*] Car ils renoncent également à la raiſon qui veut qu'on aille ſon chemin ſans perdre les ſentimens d'affection qu'on doit avoir pour tous les hommes.

XI. *Il n'y a point de nature qui ſoit infereure à l'art, car tous les arts imitent la nature*] Puiſque tous les arts font les choſes les moins parfaites pour les plus parfaites, il eſt certain que la Nature univerſelle, qui eſt le modele de tous les arts, le fait auſſi, & voilà ce qui a produit la Juſtice. Car que fait la Juſtice? elle reduit les choſes les moins parfaites ſous l'empire & ſous l'obeïſ-

Cela étant, il s'enſuit par une conſequence très-évidente que la nature la plus parfaite & qui comprend en elle toutes les autres, ne cede point à l'induſtrie de tous les arts. Or il eſt certain que ceux-cy font toûjours les choſes les moins parfaites pour les plus parfaites; il eſt donc conſtant que la nature le fait auſſi: & c'eſt ce qui produit la juſtice, & la juſtice eſt la mere de toutes les autres vertus: car il n'y aura plus de juſtice, ſi nous courons avec tant d'ardeur après les choſes indifferentes, ſi nous nous laiſſons tromper, & ſi nous ſommes inconſtans & temeraires.

XII. Si les choſes, dont la crainte ou le deſir te donnent de l'inquietude & troublent tout le repos de ta vie, ne viennent pas d'elles-mêmes juſques à toy, & ſi c'eſt toy proprement qui vas à elles, & que de leur côté elles demeurent immobiles, impoſe ſeulement ſilence à ton

ſance de celles qui le ſont le plus. Ce chapitre eſt admirable, & on ne ſçauroit prouver d'une maniere plus ſolide & plus claire que la juſtice eſt un droit naturel & divin, & qu'elle vient immediatement de Dieu.

Car il n'y aura plus de juſtice, ſi nous courons avec tant d'ardeur.] C'eſt une conſequence neceſſaire de ce principe que les choſes les moins parfaites ſont pour les plus parfaites: car on ne peut preferer les moins parfaites aux autres ſans bleſſer cet ordre ſi ſagement établi. Que de verités ſolidement expliquées par ce ſeul principe!

à ton opinion qui en juge, & tu ne les deſireras ni ne les craindras.

XIII. L'ame eſt une ſphere d'une rondeur parfaite ; pendant qu'elle ne s'étend & ne ſe relâche point en dehors, & qu'elle ne ſe reſſerre & ne s'enfonce point en dedans, elle reluit d'une lumiere qui luy fait découvrir la verité de toutes choſes & celle qui eſt en elle.

XIV. Quelqu'un me mépriſe, c'eſt à luy à voir pourquoy il le fait, pour moy je prendrai bien garde de ne rien faire ou dire qui merite ce mepris. Il me hait, c'eſt ſur ſon compte. Pour

XIII. *L'ame eſt une ſphere d'une rondeur parfaite.*] On a déja vû, pourquoy Antonin compare l'ame à une ſphere. Cet article eſt parfaitement beau. Quand un corps rond eſt éclairé par quelque lumiere, les enfoncemens, & les boſſes qui ſe rencontreront dans ce corps y cauſeront des obſcurités, parce qu'ils empêcheront la lumiere de s'étendre également par tout, & d'éclairer toutes ſes parties. Il en eſt de même de l'ame, pendant qu'elle eſt égale & arrondie en elle même, elle reçoit également par tout la lumiere dont il plaît à Dieu de l'éclairer. Mais dés que le vice y fait des enfoncemens ou des boſſes, il empêche neceſſairement le cours de cette lumiere celeſte & la plonge dans une profonde obſcurité.

Qui luy fait découvrir la verité de toutes choſes, & celle qui eſt en elle.] Je trouve cela divin ; comme nôtre ame n'eſt pas ſa propre lumiere à elle-même, elle ne peut voir la verité des choſes, ny la verité qui eſt en elle, c'eſt-à dire, connoître bien ſon eſſence & ſon exiſtence, que dans la raiſon univerſelle, par les lumieres dont il plaît à Dieu de l'éclairer.

Pour moy j'auray toûjours la même bonté & la même affection pour tous les hommes en general, & pour celuy-là même en particulier ; & je seray toûjours prêt à luy remontrer sa faute sans m'emporter en reproches & sans faire ostentation de ma patience, mais sincerement & charitablement, comme Phocion ; s'il est vray qu'il n'ait pas mêlé la raillerie à ses aver-

XIV. *Comme Phocion, s'il est vray qu'il n'ait pas mêlé la raillerie à ses avertissemens.*] Phocion ayant été condamné à la mort avec quatre de ses amis, pendant qu'on preparoit la ciguë, quelqu'un luy demanda ce qu'il vouloit qu'on dît de sa part à son fils, il répondit, *que je luy ordonne de ne songer jamais à payer aux Atheniens la coupe de bienveillance qu'ils me presentent.* Et comme toute la ciguë qu'on avoit broyée fut employée pour les quatre qui bûrent les premiers, il n'en resta plus pour Phocion ; l'Executeur qui la fournissoit dit qu'il n'en broyeroit point d'autre si on ne la payoit. Phocion appella un de ses amis, & luy dit : *Je vous prie de donner à cet homme le peu d'argent qu'il nous demande, puisqu'on ne peut pas mourir à Athenes pour rien.* Si ces deux mots furent dits sinceremement, la mort de Phocion est telle qu'Antonin la demandoit ; car qui a-t-il de plus charitable que de prendre pour une marque de bienveillance le poison qu'on luy presentoit & de défendre à son fils de s'en souvenir ? & quel meilleur avis pouvoit-il leur donner que de les avertir que c'est une honte horrible de souffrir que les prisonniers payassent le poison qu'on leur faisoit boire ? Mais Antonin a fort bien vû que ces deux mots peuvent n'être qu'une raillerie trés-piquante contre les Atheniens, & un effet de la colere & du depit ; c'est pourquoy il a eu raison de douter & de dire *s'il est vray*. Or la rail-

avertissemens. Car il faut que cela vienne du cœur, & que Dieu qui connoît l'interieur des hommes & qui sonde les cœurs, voye qu'on n'est fâché de rien; qu'on ne se plaint de rien. Car quel mal est-ce pour toy si tu fais les choses qui sont propres à ta nature? Et puisque Dieu t'a mis dans ce monde pour le bien de la societé, pourquoy refuses-tu de faire les choses qui sont utiles à la nature universelle?

XV. Ceux qui se mépriſent les uns les autres, qui se flatent les uns les autres, & qui veulent se surpasser les uns les autres, sont toûjours soumis les uns aux autres.

XVI. Quelle horreur & quelle fausseté de dire, j'ay resolu d'agir franchement avec vous! Que veux-tu faire, mon ami, il n'étoit nullement necessaire de faire ce préambule, la chose

raillerie & le depit doivent être bannis de cette derniere action de nôtre vie, où il ne doit y avoir rien que ne soit très-grave & très-serieux.

XV. *Ceux qui se mépriſent les uns les autres, &c. sont toûjours soumis les uns aux autres.*] Il n'y a rien de plus vray que cette maxime, & quand on examinera la chose de près, on trouvera que le mépris même nous soumet à ceux que nous mépriſons

XVI. *Quelle horreur & quelle fausseté de dire j'ay resolu d'agir franchement avec vous!*] Toutes ces belles paroles qu'Antonin condamne icy, se disent encore tous les jours dans le commerce du monde. Cependant, comme Antonin l'a fort bien remarqué, elles sont indignes d'un homme d'honneur; mais on les dit par coûtume & sans reflexion.

se parlera assez d'elle-même, il faut qu'elle soit écrite sur ton front, & qu'on lise dans tes yeux ce que tu as dans l'ame, comme un amant lit toutes choses dans les yeux de sa maîtresse. En un mot il faut qu'un honnête homme, un homme franc, soit comme celuy qui sent mauvais, & que ceux qui s'en approchent sentent d'abord ce qu'il est. Une franchise affectée est un poignard caché. Il n'y a rien de plus horrible que cette amitié de loup: évite cela sur toutes choses. L'honnêteté, la franchise & la bonté paroissent dans les yeux de ceux qui les ont, ils ne sçauroient les cacher.

XVII. Veux-tu vivre heureusement? Cela dépend de toy, tu n'as qu'à avoir de l'indifference pour tout ce qui est indifferent. Et tu en auras sans doute si tu examines chaque chose séparément & par rapport au tout; si tu te souviens qu'il n'y en a aucune qui puisse nous forcer à juger d'elle, ni qui vienne jusqu'à nous, & que c'est nous qui faisons tout le chemin, qui en jugeons, & qui nous en faisons une image lorsque nous pourrions ou nous empêcher de la faire, ou l'effacer entierement si elle s'étoit glissée malgré nous & à nôtre insçû; & enfin si tu fais cette reflexion que nous ne

Une franchise affectée est un poignard caché.] Comme un Ancien a dit: *Pejor odio amoris simulatio.*
Une feinte amitié est pire que la haine.

XVII. *Et*

ne ſerons pas obliger de nous tenir long-temps ſur nos gardes, & que la mort viendra bien-tôt terminer tous ces ſoins, & nous mettre pour toûjours dans une tranquillité parfaite. Qu'eſt-ce donc qui t'empêche d'être content de toutes les choſes qui arrivent dans le monde? Si elles ſont ſelon la nature, reçois-les gayement, & elles te ſeront faciles; & ſi elles ſont contre la nature, cherche ce qui eſt conforme à ta nature propre, & le pourſuy quelque peu de gloire qui l'accompagne: car il n'y a rien de plus pardonnable que de ſuivre ſon propre bien.

XVIII. Penſe d'où chaque choſe eſt venuë dequoy elle eſt compoſée, en quoy elle ſera changée, & ce qu'elle ſera après ſon changement.

XVII. *Et ſi elles ſont contre la nature, cherche ce qui eſt conforme à la nature.*] Antonin étoit très-perſuadé que rien n'arrive contre la nature, mais il donne cela à nos faux préjugez, ſçachant bien qu'il ne hazarde rien pourveu que nous ſuivions ſa maxime: car il dit fort ſagement que quand ce qui nous arrive eſt contre la nature, nous devons chercher ce qui eſt de nôtre nature propre. Or il eſt impoſſible de trouver ce qui eſt de nôtre propre nature qu'en nous aſſujetiſſant à la nature univerſelle, c'eſt-à-dire en nous ſoumettant à Dieu.

Quelque peu de gloire qui l'accompagne.] Antonin ſçavoit bien qu'en s'attachant à la veritable ſageſſe on s'attire bien plûtôt le mépris, que l'eſtime des hommes: *Car tout ce qui eſt de l'eſprit de Dieu, paroît folie aux hommes charnels.*

ment. Tu verras qu'elle ne peut jamais souffrir aucun mal, & que rien ne pourra luy nuire.

XIX. Voici neuf articles qu'il est bon que tu medites incessamment. Le premier, que tu es lié naturellement avec les hommes, & que nous sommes faits les uns pour les autres. D'un autre côté, que tu es né pour les conduire, comme un belier & un taureau sont nez pour être à la tête des troupeaux. Et en remontant plus haut, que si le hasard & les atomes ne sont pas les maîtres du monde, c'est donc la Nature qui gouverne tout; & cela étant, les choses les moins parfaites sont créées pour les plus parfaites, & celles-cy, les unes pour les autres.

Le second, quels sont ses hommes à table, dans leur cabinet, & ailleurs, & sur-tout quelle dure

XVIII. *Tu verras qu'elle ne peut jamais souffrir aucun mal.*] C'est à-dire rien ne pourra ny l'alterer, ny la détruire. Mais il y a d'autres maux dont les seuls justes seront exempts, c'est à dire, ceux à qui Dieu n'imputera point leurs fautes, & c'est ce qui étoit caché à ces Philosophes Payens, ou ils n'en avoient que des idées très confuses.

XIX. *Que tu es né pour les conduire, comme un Belier & un Taureau sont nez.*] Il est rare de voir un Empereur reconnoître qu'il n'a d'autre avantage sur ses peuples que celuy qu'un Taureau & un Belier ont sur les troupeaux. Que de grandeur dans un tel aveu!

dure neceſſité leur impoſent leurs opinions, & avec quel faſte ils ſe portent aux actions les plus condamnables.

Le Troiſiéme, que s'ils ont raiſon de faire ce qu'ils font, il ne faut pas s'en fâcher; & s'il ne l'ont pas, il pechent donc malgré eux, & par ignorance. Car comme l'ame n'eſt jamais privée de la verité que malgré elle, c'eſt auſſi toûjours malgré elle qu'elle ne rend point à chacun ce qui lui eſt dû. Voilà pourquoi ils ne peuvent ſouffrir qu'on diſe d'eux qu'ils ſont injuſtes, ingrats, avares, ou pour tout renfermer en un mot, qu'ils ne font pas leur devoir envers leur prochain.

Le quatriéme, que tu tombes ſouvent dans les

Et avec quel faſte ils ſe portent aux actions les plus condamnables.] Il n'y a rien qui marque mieux l'ignorance & l'eſclavage des hommes que l'inſolence & la vanité avec laquelle ils commettent les choſes les plus horribles & violentes qu'il y a de plus ſaint. Les plus ignorans ſont les plus orgueilleux.

Car comme l'ame n'eſt jamais privée de la verité que malgré elle.] On peut voir ce qui a été remarqué ſur les art. 64. & 65. du liv. VII.

Voilà pourquoi ils ne peuvent ſouffrir qu'on les appelle injuſtes, ingrats.] Car l'injuſtice & l'ingratitude preſuppoſent un choix de l'eſprit & une determination de la volonté, & comme les hommes ne ſont injuſtes & ingrats que malgré eux & par ignorance, ils ne ſçauroient ſe reconnoître tels, & par conſequent ils croyent toûjours qu'on leur fait tort de les accuſer de ces vices.

Que tu tombes ſouvent dans les mêmes fautes.] Car le

les mêmes fautes, que tu es semblable à ces gens-là, & que si tu t'empêches de commettre certains pechés, ton inclination ne laisse pas d'y être portée, & que tu ne t'en abstiens que par crainte ou par vanité, ou par quelque autre raison aussi vicieuse.

Le cinquiéme, que tu ne sçais pas même certainement s'ils ont mal fait : car il y a beaucoup de choses qui se font à dessein pour une utilité cachée, & il faut sçavoir bien des circon-

le plus juste peche sept vois le jour. Eschyle a dit de même, *le plus sage des sages pêche souvent.* Cet aveu d'Antonin est plein d'une humilité digne du Christianisme. Il faut que nos pechés nous obligent à pardonner aux autres ; & que les pechés des autres nous portent à ne nous pardonner rien ; mais malheusement nous renversons toujours cet ordre.

Car il y a beaucoup de choses qui se font à dessein pour une utilité cachée.) Ce passage est fort remarquable. Il y a des actions qui paroissent des pechés, & qui ne le sont pas, parce qu'elles sont faites pour un dessein qui ne nous est pas connu, & pour une utilité cachée. Par exemple, quand saint Paul vivoit avec ceux qui n'avoient point de Loy, comme s'il avoit été aussi sans Loy, ceux qui auroient pris ses actions pour autant de crimes, en auroient très-mal jugé, puisqu'il agissoit ainsi *pour l'œconomie*, comme parle Antonin, c'est-à-dire, pour un certain ordre, pour une sage dispensation, comme l'expliquent Origene & saint Jerôme, car étant devant Dieu sous la Loi de JESUS-CHRIST, il paroissoit être sans Loi aux yeux des hommes, afin de gagner plus de personnes à Dieu. C'est de cette maniere qu'Origene a excusé le mensonge de Jacob qui fit

constances avant que de prononcer sur les actions d'autrui.

Le sixiéme, c'est que tu as beau te chagriner & te tourmenter, la vie de l'homme ne dure qu'un moment, & dans peu nous ne serons plus.

Le septiéme, que ce ne sont pas les actions des autres qui nous troublent, car elles ne subsistent que dans l'ame de ceux qui les font; ce sont nos propres opinions. Chasse-les donc, & cesse de juger qu'une telle chose est mauvaise, & toute ta colere s'évanouïra. Mais comment en venir à bout? en te persuadant qu'il n'y a rien de honteux en ce qui t'arrive de la part des autres: car si ce n'étoit pas une vérité constante qu'il n'y a d'autre mal que le vice qui est en toy, ou ce que tu fais de honteux, tu ne pourrois t'empêcher de commettre toy-même beaucoup de maux, tu serois un brigand & pis encore.

Le

fit semblant d'être Esaü pour surprendre la benediction de son pere. Antonin se sert fort bien de cette raison pour nous apprendre que puisque pour bien connoître une action il faut sçavoir toutes ses circonstances, & les vûës que l'on a eu en la faisant, n'en point juger est le parti le plus seur & le plus sage. La verité de cette maxime a fait dire à un grand homme de nôtre siecle, qu'*il y a une infinité de conduites qui paroissent ridicules & dont les raisons cachées sont tres-sages & tres-solides.*

Tu ne pourrois t'empêcher de commettre toy-même beaucoup de maux, tu serois un brigand & pis encore.]

Car

Le huitiéme, que la colere & le chagrin nous font beaucoup plus de mal que les choſes mêmes dont nous nous plaignons, & qui les font naître.

Le neuviéme, que la bonté eſt invincible quand elle eſt ſincere, ſans hypocriſie & ſans maſque: car que te pourra faire l'homme du monde le plus violent & le plus emporté, ſi tu as de la bonté pour luy juſques au bout, ſi quand l'occaſion s'en preſente tu l'avertis bonnement, & que tu tâches de le corriger avec douceur dans le même temps qu'il s'efforce de te faire le plus de mal? Si tu luy dis, non, mon fils, ne fais point cela, nous ſommes nez pour toute autre choſe, tu ne me fais aucun mal, mais tu t'en fais à toy-même; & ſi tu luy remontres adroitement & en general, que ni les abeilles ni aucun des autres animaux qui paiſſent enſemble, ne font rien de ſemblable. Ne mêle à tes avis ni la raillerie ni les reproches; qu'il ne paroiſſe qu'une affection ſincere ſans aucun chagrin; & ne luy parle point comme un Docteur dans ſa chaire, ni pour attirer l'admiration de ceux qui t'écoutent, tire-le en particulier quelque foule qui l'envi-

Car ſi le vice des autres nous rendoit vicieux, nous ſerions par conſequent tout ce que ſeroient les autres.

Tire-le en particulier, quelque foule qui l'environne.] C'eſt JESUS-CHRIST nous dit dans ſaint Mathieu: *Si ere a peché contre vous, allez luy repreſenter ſa particulier.* Et

l'environne. Aye toûjours ces neuf articles devant les yeux comme autant de precieux dons des Muſes ; & commence afin à être homme pendant que tu vis. Mais il faut que tu évites avec autant de ſoin de flater ton prochain, que de te fâcher contre luy. Ces deux vices ruinent également la ſocieté, & ſont également pernicieux. Quand tu ſeras en colere ſouviens-toy donc qu'il n'y a rien de viril dans cette paſſion, & que comme la bonté & la douceur ſont des vertus plus humaines, elles ſont auſſi plus mâles. Que la force & le courage ſont entierement du côté de celuy qui eſt bon, & ne ſe trouvent jamais dans celuy qui eſt colere & chagrin. Car plus la bonté approche de l'inſenſibilité & de l'indolence, plus elle approche de la veritable force. Da colere n'eſt

Et commence enfin à être homme] C'eſt-à-dire à avoir de la douceur & de l'humanité, qui eſt le veritable caractere des hommes.

Mais il ne faut pas éviter avec moins de ſoin de flater ton prochain.] Comme la douceur & l'humanité qu'Antonin vient de recommander pouvoient jetter dans une lâche complaiſance & dans la flaterie : car les hommes ne ſçavent preſque jamais garder de milieu, & en voulant éviter un vice ils tombent ordinairement dans le vice contraire ; il a ſoin d'avertir que la flaterie n'eſt pas moins pernicieuſe que la dureté, & que l'une & l'autre ruinent également la ſocieté quoy que par des voyes tres differentes.

Car plus la bonté approche de l'inſenſibilité & de l'indolence, plus elle approche de la veritable force.] Cela ſe

n'eſt pas moins la marque d'un eſprit foible que la triſteſſe. Dans l'une & dans l'autre on eſt également bleſſé & mis hors de combat.

Voicy encore, ſi tu veux, une dixiéme maxime qui ſera comme le preſent du Dieu même qui preſide aux Muſes; il y a de la folie à pretendre que les méchans ne faſſent point de mal, c'eſt deſirer l'impoſſible. Mais de leur permettre d'en faire aux autres, & de ne vouloir pas ſouffrir qu'ils t'en faſſent, c'eſt une tyrannie declarée & une horrible cruauté.

XX. Nôtre eſprit a quatre penchans qu'il faut obſerver continuellement; & quand on les découvre, il faut les bannir en diſant ſur le premier, cette imagination n'étoit pas neceſſaire; ſur le ſecond, cela va à ruiner la ſocieté; ſur le troiſiéme, ce que tu vas dire n'eſt pas conforme à tes ſentimens: or il n'y a rien de plus indigne que de parler contre ſa penſée.

Enfin

ſa preuve même par les corps ſolides: les plus compactes & les plus durs ſont ceux qui reſiſtent le plus aux impreſſions des choſes exterieures, & par conſequent ils ſont les plus forts. Antonin ne parle pourtant pas icy d'une inſenſibilité ſtupide, mais d'une inſenſibilité de raiſon, qui eſt bien plus ſeure & plus forte.

XX. *Nôtre eſprit a quatre penchans.*] Ces quatre penchans ſont à mon avis le ſoupçon, la mediſance, la diſſimulation ou le menſonge, & l'intemperance. Cela ſuffit pour éclaircir tout cet article qui étoit tres-obſcur, & qu'on avoit laiſſé dans toute ſon obſcurité.

XXI. *Tous*

Enfin ſur le quatriéme, en te reprochant à toi-même que tu fais les actions d'un homme qui a aſſujetti la partie la plus divine de lui-même, à la partie la plus mépriſable, c'eſt à dire, à cette partie mortelle qui eſt le corps, & à toutes ſes voluptés groſſieres & brutales.

XXI. Tout ce qu'il y a en toi d'aërien & d'ignée, quoi que naturellement il ſe porte en haut, cependant ſoumis à l'ordre de cet Univers il demeure ici-bas dans ce compoſé. Tout de même ce qu'il y a de terreſtre & d'humide, quoi que naturellement il tende en bas, demeure pourtant en haut, & ſe tient dans une

XXI. *Tout ce qu'il y a en toi d'aërien & d'ignée.* Ce raiſonnement eſt parfaitement beau & tres-ſolide. Les élemens dont nous ſommes compoſez, oublient leur penchant pour obeïr au Maître du monde, & gardent le poſte qui leur a été donné, quelque contraire qu'il ſoit à la nature. La raiſon, qui devroit être plus obeïſſante que ces principes materiels & corruptibles, eſt la ſeule qui ſe revolte contre cette Loi generale & qui tâche d'en ſecoüer le joug, quoi qu'elle ne lui impoſe rien de dur, & qui ſoit contraire à ſa conſtitution. On dirai que Dieu n'a laiſſé aux élemens que le parti de l'obeïſſance, & qu'il a donné à la raiſon la liberté du choix. Mais c'eſt ce qui fait encore plus paroître nôtre injuſtice. Dieu a exempté nôtre ame de la neceſſité de lui obeïr par contrainte, afin qu'elle obeïſſe par amour, & qu'elle en puiſſe être recompenſée : & au lieu de reconnoître un ſi grand bienfait par une ſoumiſſion plus entiere & plus parfaite, elle ne ſe ſert de cet avantage que pour ſe jetter dans une affreuſe rebellion.

Ce

une situation qui ne lui est pas naturelle : tant il est vray que les élemens même obeïssent à la loy generale, en conservant la place qui leur a été donnée malgré eux jusqu'à ce que cette même loy leur donne le signal de leur dissolution & de leur retraite. N'est-ce donc pas une chose horrible que la partie intelligente de toy-même soit la seule desobeïssante, & la seule qui se fâche de garder son poste ? On ne luy impose pourtant rien qui la gêne & qui la violente, rien qui ne soit conforme à sa nature. Cependant au lieu de le souffrir, elle s'y oppose & se revolte contre cet ordre ; car tous les mouvemens qui la portent à l'injustice, à l'intemperance, à la tristesse, & à la cruauté, que sont-ils que des revoltes contre la nature ? Dès qu'un esprit porte impatiemment les accidens qui luy arrivent, dès ce moment-là il quite lâchement son poste ; car il n'a pas moins été fait pour l'égalité & pour la pieté, que pour la justice, & ces deux premieres vertus ne sont pas moins dans l'ordre des choses utiles à la societé,

Car il n'a pas été moins fait pour l'égalité & pour la pieté que pour la justice.] Cela ne peut pas être autrement ; puisque l'égalité & la pieté sont les membres de la justice, qui ne sçauroit subsister sans eux. Antonin appelle *égalité*, la vertu qui fait tout prendre en bonne part, c'est ce qu'Horace appelle *æquus animus*, *un esprit égal*, qui n'aime pas plus une chose qu'une autre.

Elles

cieté, elles ſont mêmes plus anciennes que les actions juſtes.

XXII. Celuy qui ne rapporte pas toutes les actions de ſa vie à un ſeul & même but, ne ſçauroit être toûjours un ſeul & même homme. Ce que tu dis là ne ſuffit pas, ſi tu n'ajoûtes encore quel doit être ce but. Comme tous les hommes n'ont pas la même opinion de toutes les choſes qui paroiſſent de veritables biens au peuple, & qu'ils ne ſont d'accord que ſur quelques-unes, c'eſt à dire, ſur celles qui vont au bien du public, tout de même il faut ſe

Elles ſont mêmes plus anciennes que les actions juſtes.] Car les cauſes precedent toûjours neceſſairement les effets: qu'on *ôte l'égalité* & la pieté, il n'y aura plus de juſtice parmi les hommes, & la juſtice étant bannie, les actions juſtes le ſont auſſi.

XXII. *Ne ſçauroit être toûjours un ſeul & même homme.*] Nous ne ſommes que ce que ſont nos actions & par conſequent nous ſommes autant d'hommes differens que nous faiſons d'actions differentes & contraires.

Et qu'ils ne ſont d'accord que ſur quelques-unes, c'eſt-à-dire, ſur celles qui vont au bien du public.] On ne fait pas aſſez de reflexion ſur la verité qu'Antonin nous develope ici. Tous les hommes ne conviennent pas ſur ce qu'on doit appeller de veritables biens. Les uns donnent ce nom aux richeſſes, les autres à la gloire, &c. Mais ils ſont tous d'accord ſur tout ce qui va au bien de la ſocieté, car il n'y a perſonne, non pas même parmi les plus injuſtes, qui ne ſoit forcé d'avoüer que tout ce qui eſt utile à la ſocieté un veritable bien. Voilà donc ſans contredit la ſeule choſe à quoi

ſe propoſer un but dont tout le monde convienne, & qui aille au bien de la ſocieté. Celuy qui dirigera à ce but tous ſes mouvemens, ne ſera jamais inégal dans ſes actions, & par ce moyen il ſera toûjours le même.

XXIII. Penſe ſouvent à la fable du rat de ville & du rat des champs, à la frayeur de ce dernier & à ſa fuite.

XXIV. Socrate avoit accoutumé d'appeller les opinions du peuple des contes à épouvanter les enfans.

XXV.

la prudence veut qu'on s'attache. Antonin donne par là une raiſon admirable de la préeminence de la charité ſur toutes tes vertus. On feroit un volume entier ſur les conſequences admirables qui ſe tirent naturellement de ce principe.

XXIII. *Penſe ſouvent à la fable du rat de ville & du rat des champs.*] Antonin veut qu'on medite cette fable pour apprendre à mépriſer les richeſſes & le tumulte des villes, & à imiter la prudence de ce rat des champs qui prefere ſes feves & ſes poids à toute la bonne chere du rat de ville. On peut voir la VI. ſatire du II. Liv. d'Horace.

XXIV. *Socrate avoit accoutumé d'appeller les opinions du peuple des contes à épouvanter les enfans.*] Socrate diſoit cela ſur les idées que le Peuple ſe fait de la mort, de la honte, de l'exil, & de tout ce qu'il appelle des maux. On n'a qu'à l'en entendre parler, & l'on trouvera que tout ce qu'il dit reſſemble parfaitement aux contes que l'on faiſoit autrefois de certaines femmes qui devoroient les enfans. On peut voir ce qui a été remarqué dans la poëtique d'Horace à la page 320.

XXV.

XXV. Les Lacedemoniens mettoient les sieges des étrangers à l'ombre dans leur theatre, & eux, ils s'asseyoient où ils pouvoient.

XXVI. Perdiccas demandant un jour à Socrate pourquoi il n'alloit pas le voir, pour ne pas mourir, lui dit-il, de la mort la plus malheureuse, c'est-à-dire, pour n'avoir pas le deplaisir de ne te pouvoir rendre les bienfaits que j'aurois reçûs de toi.

XXVII. Voici un precepte que l'on trouve dans les écrits d'Epicure : *Aie toûjours devant*

XXV. *Les Lacedemoniens mettoient les sieges des étrangers à l'ombre.*] La difference qu'il y avoit entre les Atheniens & les Lacedemoniens, c'est que les Atheniens parloient mieux de ce qui est bon & honnête, & que les Lacedemoniens le pratiquoient mieux. Mais ce qu'Antonin dit ici du respect qu'ils avoient pour l'hospitalité, ne doit pas être entendu des premiers tems de la republique : car Lycurgue avoit défendu de recevoir les étrangers dans la ville, de peur que le vice ne s'y glissât avec eux ; on bien il faut l'entendre des étrangers qui s'étoient soumis à la discipline Laconique, & auſquels Lycurgue avoit ordonné des portions dans la distribution qu'il avoit faite des terres, à condition qu'ils ne pourroient ni les vendre ni les aliener.

XXVI. *Perdiccas demandoit un jour à Socrate.*] Seneque dit que c'étoit Archelaüs. Le nom ne fait rien à la chose ; le même Seneque condamne cette réponse de Socrate, mais on ne laisse pas de la trouver belle. On peut voir le chap. VI. du V. Liv. des bienfaits.

XXVII. *Aye toûjours devant les yeux quelqu'un des Anciens.*] C'est un mot d'Epicure, comme Seneque

vant les yeux quelqu'un des Anciens qui ayent été parfaitement vertueux.

XXVIII. Les Pythagoriciens ordonnoient de regarder le Ciel le matin dés qu'on étoit levé, afin de se souvenir par là des êtres qui suivent toûjours le même chemin, & qui font toûjours leur ouvrage de la même maniere sans aucune inconstance ni varieté, & pour penser à leur ordre, à leur pureté, & à leur simplicité tout nuë, car les astres n'ont point de voile pour se cacher.

XXIX. Souviens-toi quel étoit Socrate lors que sa femme aiant emporté ses habits, il ne trouva

témoigne dans ses Lettres, *hoc præcepit Epicurus.* Et ce precepte est excellent: s'il n'y a point d'hommes assez vicieux pour oser pecher devant un témoin, que sera-ce quand on aura choisi un témoin d'une vertu reconnuë?

XXVIII. *Les Pythagoriciens ordonnoient de regarder le Ciel le matin dés qu'on étoit levé.*] Ce n'est pas la seule chose que les Platoniciens avoient prise des Pythagoriciens. On peut voir la Remarque sur l'art. LIX. du LIV. VII.

XXIX. *Souviens toy quel étoit Socrate lors que sa femme ayant pris ses habits.*] Xantippe femme de Socrate étoit fort incommode & fort emportée: un jour elle s'habilla en homme pour aller à un spectacle, & prit les habits de son mari, Socrate ne trouvant pas ses habits mit une peau autour de lui, ses amis le trouvant en cet état lui conseilloient de battre sa femme quand elle seroit de retour: fort bien répondit Socrate, afin que pendant que nous nous gourmerons, chacun de vous crie: Courage Socrate, courage Xantippe

trouva qu'un beau pour se couvrir, & de tout ce qu'il dit à ses amis qui avoient honte de le voir en cet état, & qui s'enfuioient.

XXX. Tu ne sçaurois enseigner à lire ni à écrire, si tu ne l'as appris auparavant: à plus forte raison ne pourras-tu donc enseigner aux autres à vivre, si tu ne le sçais pas toi-même.

XXXI. *Tu*

---

pe. Antonin veut que nous ayons toujours cette réponse devant les yeux, afin de nous accoutumer à penser qu'il est ridicule de donner au Public de ces Scenes extravagantes qui ne font que le réjoüir. Mais si ce que Socrate dit à ses amis est remarquable, ce qu'il dit à sa femme ne l'est pas moins; car il se contenta de lui dire: *Vous voyez au moins que vous n'êtes pas allée à ce spectacle pour voir, mais pour être vûë.*

XXX. *Tu ne sçaurois enseigner à lire ni écrire, si tu ne l'as appris auparavant.*] Il n'y a rien de plus ordinaire que de voir des gens qui se piquent d'enseigner aux autres ce qu'ils ne sçavent pas eux-mêmes & qu'ils n'ont jamais appris. Mais cela n'est pas à beaucoup près si surprenant que d'en voir qui se mettent entre les mains de ces ignorans, & ont en eux une entiere confiance. Cela ne fait souvenir d'un mot qu'Antisthene dit aux Atheniens dans une assemblée où on avoit nommé quelques Generaux. On recueilloit les voix, & quand on vint à Antisthene: *Je vous conseille*, leur dit-il, *Messieurs, d'ordonner que nos ânes seront chevaux.* Et comme les Atheniens surpris de cette réponse la troitoient de ridicule & d'impossible, *pourquoi cela ne se peut-il donc pas, Messieurs*, continua t'il, *puisque vos decrets ont bien la vertu de faire des Generaux de ces sortes de gens qui n'ont ni service ni experience.*

XXXI. Tu es esclave, il ne t'appartient pas de parler.

XXXII. Les hommes blâment la vertu à tort & à travers, & tâchent de la décrier par leur vain babil, mais mon cœur n'en fait que rire.

XXXIII. C'est être fou que de chercher des figues en hyver. Mais ce n'est pas être plus sage

XXXI. *Tu es esclave, il ne t'appartient pas de parler.*] C'est un vers de quelque Poëte tragique ; Antonin l'avoit recueilli pour se souvenir que ceux qui se rendent les esclaves de leurs passions en abandonnant la vertu se privent par cette lâche desertion du droit de suffrage que la vertu seule peut donner & qui est le véritable caractere les hommes libres. Cela a été expliqué dans les Remarques sur l'Epître VI. du I. Liv. d'Horace.

XXXII. *Les hommes blâment la vertu à tort & à travers.*] Antonin parodie ici un vers d'Hesiode avec un vers d'Homere, & il dit fort sagement que quand il voit de ces Philosophes insensez qui soutenoient que la vertu n'est qu'un vain nom & une chimere au lieu de s'amuser à leur répondre il ne fait que rire de leur folie, & c'est sans contredit le meilleur parti. On peut voir ce qui a été remarqué sur l'Epître VI. du I. Liv. d'Horace où ce passage a été expliqué.

XXXIII. *C'est être fou que de chercher des figues en hyver, mais ce n'est pas être plus sage.*] Antonin a pris ceci d'Epictete qui dit dans Arrien : *Si tu desires des figures en hiver, tu es fou, & c'est en desirer que de desirer ton fils ou ton ami lors qu'ils ne sont plus. Car ce que l'hiver est pour la figue, la revolution des saeles l'est pour les choses qu'elle a emportées.* Et apparemment cet Empereur tâchoit de se consoler ainsi de

ge que de chercher & de desirer son enfant quand il n'est plus.

XXXIV. Epictete disoit fort bien : Quand tu caresses ton enfant, dis lui en toy-même : peut-être mourras-tu demain. Mais cela est de mauvais augure : lui dit quelqu'un. Sur quoi il répondit, que rien de tout ce qui marque une action naturelle ne peut être de mauvais augure, autrement ce seroit un mauvais augure de dire que des épics seroient moissonnez.

XXXV. Un raisin verd, un raisin meur, un raisin sec, ce ne sont que des changemens, non pas d'une chose qui est en une qui n'est point, mais d'une chose qui est en une qui n'est pas presente. XXXVI. C'est

de la mort de son fils Verus que ses Medecins avoient tué.

XXXIV. *Epictete disoit fort bien ; Quand tu caresses ton enfant.*] C'est la suite du même chapitre d'Arrien.

Rien de tout ce qui marque une action naturelle ne peut être mauvais augure.] On peut aller plus loin, & dire comme Oreste, qui allant passer pour mort dit dans l'Electre de Sophocle, *Il n'y a point de presage funeste quand il est accompagné de tant d'utilité.*

Δοκῶ μὲν οὐδὲν ῥῆμα σὺν κερδεῖ κακόν.

Car la mort est une des choses les plus utiles.

XXXV. *Un raisin verd & un raisin meur.*] C'est la suite du raisonnement d'Epictete qui veut faire voir que la mort n'est qu'un changement d'une chose qui est, en une autre qui n'est pas presente, mais qui est pourtant.

XXXVI. C'eſt un mot d'Epictete, il n'y a ni voleur, ni tyran de la volonté.

XXXVII. Il faut trouver l'art de donner ſon conſentement à propos, diſoit le même Epictete, & ſur le ſujet de nos mouvemens il faut être toûjours appliqué à faire en ſorte qu'ils ſe faſſent avec exception, qu'ils tendent au bien de la ſocieté, & qu'ils ſoient proportionnez au merite des choſes, Il faut ſe défaire entie-

ter.

XXXVI. *Il n'y a ni voleur, ni tyran de la volonté.*] Ce ſont les propres termes d'Epictete dans le chap. 22. du Liv. 3. Cette volonté libre & qui ne peut être forcée eſt un don de Dieu, que nul ne nous peut ôter que lui-même, & il ne nous l'ôte jamais pendant que nous lui ſommes ſoumis. (a) *Nous demeurons victorieux de tous les maux par la force de celui qui nous a aimez.*

XXXVII. *Il faut trouver l'art de donner ſon conſentement à propos.*] Donner ſon conſentement à propos, c'eſt ne recevoir & n'approuver que des choſes certainement vrayes. Pour parvenir à la perfection de cet art que faut-il faire? Il faut croire toûjours ſon intelligence, & jamais ſon imagination: car ce qui eſt connu par l'intelligence eſt toûjours neceſſairement vrai.

Diſoit le même Epictete] Tout ce qu'Antonin rapporte d'Epictete, n'eſt pas en propres termes dans ce qui nous reſte de lui; mais de pluſieurs endroits de ſes Ouvrages on en recueille le même ſens. Si nous avions ce qui s'eſt perdu, peut-être y trouverions-nous le tout de ſuite comme il eſt ici.

Qu'ils ſe faſſent avec exception.] On peut voir les Remarques ſur le premier chap. du Liv. IV.

Et qu'ils ſoient proportionnez au merite des choſes

(a) S. Paul Rom. 8. 37.

rement de tous ſes deſirs & n'avoir d'averſion que pour les choſes qui dépendent de nous abſolument, & qui nous ſont ſoumiſes.

XXXVIII. Nous ne combatons pas pour rien, diſoit ce grand homme, il s'agit d'être ou ſage, ou fou.

XXXIX. Voici un excellent raiſonnement de Socrate; que voulez-vous? Voulez-vous avoir des ames raiſonnables, ou des ames ſans raiſon? Nous voulons des ames raiſonnables. Mais voulez-vous avoir de celles qui ſont ſaines,

ſes.] C'eſt ce qu'il a expliqué dans l'art. XXXIV. du Liv. IV.

Et n'avoir de l'averſion que pour les choſes qui dépendent de nous abſolument.] Car ainſi on n'aura de l'averſion que pour le vice qui eſt la ſeule choſe qu'il dépend de nous d'éviter.

XXXVIII. *Nous ne combatons pas pour rien, diſoit ce grand homme, il s'agit d'être ou ſage ou fou.*] C'eſt un beau mot d'Epictete. Toute nôtre vie eſt un exercice, un combat continuel, le prix de la victoire c'eſt la ſageſſe, & celui de la defaite c'eſt la folie. Il n'y a pas de milieu.

XXXIX. *Voici un excellent raiſonnement de Socrate.*] Je ne l'ai pû trouver dans Platon, mais il ſuffit qu'Antonin le cite. Le but de Socrate eſt de faire voir que les hommes ne ſont rien moins que raiſonnables quand ils ſont en querelle & en diſſention les uns avec les autres: car la diſſention eſt la fille de l'ignorance & de l'emportement, & la mortelle ennemie de la raiſon. Auſſi ſaint Jacques dit: (a) *D'où viennent les guerres & les querelles parmi vous? N'eſt-ce pas de vos convoitiſes qui combatent dans vôtre chair.*

(a) S. Jac. 4. 1.

nes, ou de celles qui ſont vicieuſes? De celles qui ſont ſaines. Que ne les cherchez-vous donc? C'eſt que nous les avons. Si vous les avez, pourquoi êtes-vous donc toûjours en diſſentions & en querelles?

C'eſt que nous les avons.] Voilà ce qui rend incurables tous les maux des hommes; ils ſont perſuadez qu'ils ont une ame raiſonnable, & cela leur ſuffit, au lieu de travailler à la rendre telle en la purgeant de ſes vices, ils s'endorment dans une mortelle ſecurité.

LIVRE DOUZIE'ME.

I. SI tu n'as point d'envie contre toi-même, tu peux dès aujourd'hui poſſeder les choſes ausquelles tu n'eſperes de parvenir qu'avec le temps. Pour cet effet laiſſe là le paſſé, remets l'avenir entre les mains de la Providence, & diſpoſe du preſent ſelon les regles de la ſainteté

SI tu n'as point d'envie contre toi-même, tu peux dés aujourd'hui poſſeder les choſes.] Pour nous procurer le bonheur & la tranquillité, nous courons la terre & les mers, & nous faiſons des deſſeins de fort longue haleine: que de peines & de ſoins inutiles! Ce que nous cherchons eſt en nous, ne nous l'envions pas & ne nous en privons pas volontairement nous-mêmes, nous le trouverons ſans tant courir. Antonin nous en donne ici un moyen qui eſt le ſeul infaillible, c'eſt de ne penſer qu'à diſpoſer du preſent. La preſent bien diſpoſé eſt un ſage ſeur pour l'avenir.

Selon les regles de la ſainteté & de la juſtice.] De la ſainteté, pour être toûjours ſoumis à Dieu; & de la juſtice, pour faire toûjours du bien aux hommes.

Digne

teté & de la justice; de la sainteté, pour recevoir agreablement, & pour aimer tout ce qui t'arrive: car c'est la nature même qui te l'envoye, & qui t'a fait naître pour cela; & de la justice, afin que tu dises la verité librement & sans détour, & que tu obeïsses à la loy en te comportant sagement & dignement en toutes choses. Mais il faut que rien ne puisse te détourner de ton chemin, ni la méchanceté des autres, ce qu'ils pensent de toy, ni ce qu'ils en disent, ni les sentimens de cette masse de chair où tu es enfermé. Car c'est à la partie souffrante à se plaindre de ce qu'elle sent. Enfin quand le temps de ton départ sera venu, si renonçant à tout autre soin, tu ne penses qu'à honorer & à respecter comme il faut la partie superieure de ton ame, qui est ce que tu as de divin, & que tu ne craignes pas tant de ce cesser de vivre, que de ne pas commencer à bien vivre, tu seras un homme digne du monde qui t'a produit; tu cesseras d'être étranger dans ta patrie; tu n'admireras plus comme extraordinaire ce qui arrive tous les jours; & tu ne dépendras plus de ceci ni de cela.

II. Dieu voit les ames nuës sans s'arrêter aux vases

Digne du monde qui t'a produit.] C'est-à-dire, digne de Dieu, dans le langage des Stoïciens.

Et tu ne dependras plus de ceci ni de cela.] Car toutes choses sont soumises à ceux qui sont soumis à Dieu.

vaſes materiels, à l'ordure & à l'écorce qui les cachent. Car par ſon ſeul eſprit il touche & penetre les choſes qui découlant de lui ſe ſont renfermées dans ces étroites priſons. Si tu t'accoutumois à ſuivre cet exemple, tu te delivrerois de beaucoup d'inquietude & de ſoins. Car celui qui ne prend pas garde aux chairs qui l'environnent, comment s'amuſeroit-il à prendre garde aux habits, au logement, à la gloire, & à tous les autres ornemens exterieurs qui ne ſont que les embelliſſemens de la ſcene.

III Il y a trois choſes dont tu es compoſé, le corps, l'eſprit, & l'ame. Les deux premieres ne t'appartiennent que juſqu'à un certain point, & entant que tu en dois avoir ſoin. Mais la troiſiéme eſt la ſeule qui ſoit proprement à toy. C'eſt toy-même. Si tu éloignes donc & ſepares de toy, c'eſt-à-dire de ton ame, tout ce que les autres diſent ou penſent, tout ce que tu as toy-même dit ou fait, tout ce que tu prévois

II. *Car par ſon ſeul eſprit il touche & penetre les ſeules choſes.*] Cet article eſt remarquable. Antonin veut faire entendre que comme l'eſprit de Dieu ne ſe communique qu'à ce qui eſt de même nature que lui, c'eſt-à-dire ſpirituelle & immortel, & qu'il ne s'arrête point à la matiere, nôtre ame devroit faire de même & ne s'attacher qu'aux choſes qui ſont de même nature qu'elle ; car par ce moyen elle ſeroit toûjours unie à la Divinité d'où elle a tiré ſon origine, elle n'aimeroit que la vertu, & mepriſeroit tout le reſte. Cette idée eſt grande & belle.

III. *Et*

vois & qui t'épouvante, tous les mouvemens qui viennent de la part du corps qui t'environne, & de l'esprit dont ce corps est animé, & qui ne sont point en ton pouvoir; enfin tout ce que le tourbillon exterieur du monde agite & roule à son gré; & que ton intelligence toute pure, arrachée à l'enchaînement fatal des choses, & delivre de ce joug, vive à part en elle-même, faisant ce qui est juste, voulant ce qui lui est envoyé, & disant la verité; Si, dis-je, tu separes de ton ame tous les sentimens qui lui viennent de la liaison & de la sympathie qu'elle a avec le corps; que tu éloignes de ta pensée l'avenir & le passé; que tu te rendes [illegible] même comme la sphere d'Empedocle, *qu'[illegible] ta*

III. *Et que ton intelligence toute pure, arrachée à l'enchaînement fatal des choses, & délivrée de ce joug.*] Antonin n'a pas voulu dire que nôtre ame doit secouer le joug de la providence pour vivre en liberté, & ne dependre que d'elle-même: c'est tout le contraire, il veut qu'elle se retire de l'enchaînement fatal des choses materielles, qui l'entraînent. Car pendant qu'elle est abîmée dans des ordures, elle est necessairement terrestre & charnelle, & par consequent elle est comme emportée par le même tourbillon qui entraîne tout. Pour revenir donc de cet état miserable, il faut qu'elle reprenne sa superiorité, & elle ne peut la reprendre qu'en se reünissant à Dieu, & en se soumettant uniquement à ses ordres.

Comme la sphere d'Empedocle.] On peut voir ce qui a été remarqué sur l'art. 43. du Liv. VIII. & sur l'art 13. du Liv. XI.

tant égale en tout ſens & d'une rondeur parfaite, tourne toûjours ſans ſe laiſſer. Et que tu ne penſes qu'à vivre le temps que tu vis, c'eſt-à-dire, qu'à jouïr du temps preſent, tu pourras paſſer noblement & ſans trouble tout celui qui te reſte à vivre, & être toûjours avec ton genie dans une étroite intelligence & dans une parfaite union.

IV. Je me ſuis ſouvent étonné comment les hommes qui s'aiment toûjours plus eux-mêmes, qu'ils n'aiment les autres, font pourtant plus d'état de l'opinion des autres que de la leur. En effet, ſi un Dieu venoit à paroître tout d'un coup, ou un ſage Precepteur, & qu'il leur ordonnât de ne rien penſer en eux-mêmes qu'ils ne diſſent en même temps, il n'y en a pas un ſeul qui pût ſupporter un jour entier une ſi rude contrainte. Tant il eſt vrai que nous avons bien plus de honte de ce que les autres penſent de nous, que de ce que nous penſons nous mêmes.

V. Comment eſt-il poſſible que les Dieux qui ont reglé & ordonné tout ſi ſagement, & avec tant d'amour pour l'homme, ayent pourtant fait cette faute, que certains hommes, les plus

IV. *Font pourtant plus d'état de l'opinion des autres que de la leur.*] L'amour propre les devroit porter à faire tout le contraire. Il y a là une contradiction qu'on ne ſçauroit expliquer. On craint plus la reputation que ſa conſcience.

V. Les

plus gens de bien, qui ont eu un commerce plus étoit avec la Divinité, & qui aiant passé toute leur vie dans l'exercice des bonnes œuvres, des prieres & des sacrifices, ont été comme les amis de Dieu, lors qu'ils sont une fois morts, ne reviennent plus à la vie. mais sont éteints pour toûjours! Si cela est ainsi, tu dois être persuadé qu'il est bien, & que les Dieux l'auroient fait autrement, s'ils l'avoient jugé necessaire. Car s'il eût été juste, il auroit été aussi tres-

V. *Lors qu'ils sont une fois morts, ils ne reviennent plus à la vie, mais sont éteints pour toûjours.*] Les Philosophes, qui nioient l'immortalité de l'ame, reprochoient à Dieu que c'etoit en vain que les justes le servoient pendant leur vie, puisqu'il souffroit qu'ils mouruſſent enfin pour toûjours. Antonin veut combatre ce sentiment, & faire taire en même temps son imagination, qui ne manquoit pas de lui suggerer des scrupules sur cette matiere. Mais comme il n'avoit par la force de demontrer l'immortalité de l'ame & la verité de la resurrection, dont il n'avoit que des idées confuses, parce qu'il n'avoit pas puisé dans les veritables sources, ni connu la veritable lumiere, qui seule peut nous éclairer, il prend le parti qui lui paroît le plus juste & le plus saint, c'est de dire que quelque chose que Dieu ait ordonné des hommes aprés leur mort, il n'a rien fait qui ne soit digne de sa bonté & de sa justice. De Chapitre est fort beau, & ne marque pas tant l'incredulité & l'incertitude d'Antonin que sa confiance en la bonté de Dieu, & son entiere soumission à ses ordres.

Car s'il eût été juste, il auroit aussi été tres possible] La justice de la resurrection & de la seconde vie

tres-possible ; & s'il eût été selon la Nature, la Nature même l'auroit porté ; mais de ce que cela n'est pas, s'il est vrai qu'il ne soit pas, tu dois

solidement prouvée dans les écrits des Evangelistes & des Apôtres, puis qu'elle est une suite & une dependance de la justice de Dieu qui doit punir les méchans, & recompenser les bons. Et sa possibilité est sûre par les principes même d'Antonin. Quelle auroit été sa foi s'il avoit connu la force & l'étenduë de toutes les verités qui se tirent de ses principes !

Il auroit été auſſi tres-poſſible, & s'il eût été ſelon la Nature, la Nature même l'auroit porté.] Antonin ne reconnoît rien d'impossible dans la resurrection des morts, & en cela il ne s'éloigne point du tout de l'opinion de ceux de sa secte. Aussi quand saint Paul parle de la resurrection devant les Epicuriens & les Stoïciens, Saint Luc dit : *Quelques uns s'en mocquerent, & les autres dirent : Nous vous entendrons une autre fois ſur ce ſujet.* Ceux qui s'en mocquerent, ce furent les Epicuriens ; & ceux qui remirent à une autre fois, ce furent les Stoïciens, dont les sentimens n'étoient pas si éloignez de ce que saint Paul leur annonçoit, que ceux des autres Philosophes. Le même Saint étoit si assuré qu'il n'y avoit rien que de naturel dans cette opinion, que dans le discours, qu'il fit devant Agrippa & Festus, il ose bien leur dire en les interrogeant : (a) *Qu'eſt-ce donc qui vous paroît incroyable dans cette opinion que Dieu reſſuſcite les morts* ; Quelle honte aujourd'hui pour beaucoup de Chrêtiens de douter plus de la resurrection que les Payens même ?

Mais de ce que cela n'eſt pas, s'il eſt vrai qu'il ne ſoit pas.] Antonin ne reçoit pas cela comme vray, & sans rien decider il se contente de dire, quand même les Justes mourroient pour toûjours, Dieu ne laisseroit pas d'être juste. Quelle idée de la Justice de Dieu ? & quelle confiance en lui ?

Tu

(a) Act. 26. 8.

dois nécessairement conclure qu'il ne l'a pas fallu. Tu vois toy-même qu'en faisant cette recherche tu disputes de tes droits avec Dieu, & tu lui en demandes une espece de compte: or nous n'en userions pas ainsi, si Dieu n'étoit souverainement juste & souverainement bon. Et puis qu'il a ces deux qualités, il n'a donc rien oublié de ce qui étoit juste & raisonnable dans la disposition & dans l'arrangement du monde.

VI. Tâche de t'accoutumer aux choses auxquelles tu es le plus mal propre, *l'habitude te les rendra aisées & faciles*: car tu vois que la main gauche, qui est mal-adroite à toutes les autres fonc-

Tu vois toy-même qu'en faisant cette recherche tu disputes de tes droits avec Dieu, &c. Or nous n'en userions pas ainsi.] Antonin se prouve à lui même que la recherche qu'on fait en disputant ainsi avec Dieu, est une marque seure de la forte persuasion où l'on est, qu'il est juste & bon. Car autrement on ne diroit jamais: *comment ils ont possible, &c.* Mais ce passage peut recevoir une autre sens. En effet, ces mots *Or nous n'en userions pas ainsi* peuvent fort bien signifier: *Or Dieu ne nous permettroit pas d'en user ainsi, &c.* Pour dire que si Dieu souffre que nous disputions tous les jours avec lui, & que nous lui demandions raison de sa conduite, c'est parce qu'il est souverainement juste, & souverainement bon, & qu'il sçait bien que ses voyes sont droites, & qu'il sera toûjours victorieux quand les hommes prendront la liberté de juger de ses jugemens. (a) *Ut vincas cum judicatur.*

VI. *La main gauche, qui est mal adroite à toutes les autres fonctions, parce qu'elle n'y est pas accoutumée.*]

Les

(a) Ps. 51. 4.

fonctions, parce qu'elle n'y eſt pas accoutumée, tient pourtant la bride plus ferme que la main droite, parce que c'eſt une choſe qu'elle fait toûjours.

VII. Penſe ſouvent à l'état où il faut que tu ſois, & pour le corps & pour l'ame, quand la mort te ſurprendra; ſonge à la brieveté de la vie, à l'abîme infini du temps qui t'a precedé, à celui qui te ſuivra & à la foibleſſe & fragilité de la matiere.

VIII. Conſidere les cauſes dépouillées de l'écorce qui les couvre; le but de toutes les actions

Les Peripateticiens enſeignoient que la main droite étoit naturellement plus forte & plus adroite que la gauche. Mais les Platoniciens ſe mocquoient de cette opinion, & ſoutenoient que les deux mains, les deux pieds, & toutes les parties droites & gauches ſont égales, & que ſi nous avons une main & un pied plus forts, cela vient de l'habitude, & du peu de ſoin que nos nourrices ont pris de nous, en nous laiſſant devenir preſque boiteux & manchots. Les Stoïciens étoient du ſentiment de ces derniers, comme il paroît par ce paſſage. Et Antonin ſe ſert de cette preuve pour demontrer qu'il n'y a rien que l'habitude ne puiſſe nous rendre familier.

VII. *Penſe ſouvent à l'état où il faut que tu ſois, & pour le corps & pour l'ame.*] Car Dieu ne demande pas ſeulement la pureté de l'ame, mais auſſi celle du corps, que (a) *nous lui devons offrir comme une victime vivante, ſainte & agreable à ſes yeux.*

Quand la mort te ſurprendra.] Car il n'y a rien de plus incertain que l'heure de ſa venuë, elle viendra comme le larron dans la nuit.

IX. *Dans*

(a) S. Paul Rom. 12. 1.

ctions; ce que c'eſt que la douleur, la volupté, la gloire & la mort; & penſe que nous faiſons nous-mêmes tous nos embarras; qu'il ne dépend pas des autres de nous incommoder; & que tout n'eſt qu'opinion.

IX. Dans l'uſage des opinions il faut plûtôt reſſembler au luteur qu'au gladiateur: car des que celui-ci perd ſon epée, il eſt mort, au lieu que l'autre a toûjours ſon bras, & n'a beſoin que d'avoir le courage de s'en bien ſervir.

X. Il faut regarder ce que les choſes ſont en elles-mêmes en conſiderant ſéparément leur matiere, leur forme & leur fin.

XI. Que le pouvoir de l'homme eſt grand! il dépend toûjours de lui de ne faire que ce qui

IX. *Dans l'uſage des opinions il faut plûtôt reſſembler au luteur qu'au gladiateur.*] Cette maxime eſt fort belle. Comme il n'y a que nos opinions qui nous trompent & qui nous ſeduiſent, nous devons être toûjours en garde contre elles, & les combatre de tout nôtre pouvoir. Mais dans ce combat il ne faut pas reſſembler au gladiateur qui n'a que des armes étrangers: car il ne les a pas plûtôt perdües qu'il eſt mort. Il faut reſſembler au luteur qui vient armé de ſes propres armes, c'eſt à dire, de ſon bras. Si nous nous ſervons contre nos opinions d'armes étrangeres, nous ſerons bientôt défaits; au lieu que ſi nous employons contre nos armes naturelles, c'eſt-à dire, les armes de l'intelligence, nous ſommes aſſurez de vaincre toûjours.

XI. *Que le pouvoir de l'homme eſt grand!*] Mais ce pouvoir ne vient pas de ſes propres forces, il lui vient de Dieu.

XII. *Deſ-*

qui eſt agreable à Dieu, & de recevoir avec ſoumiſſion & avec joie tout ce qu'il plaît à Dieu de lui envoier.

XII. Deſormais il ne faut ſe plaindre ni des Dieux ni de la Nature; car ils ne manquent ni volontairement ni malgré eux. Il ne faut pas non plus ſe plaindre des hommes, car toutes leurs fautes ſont involontaires. Il ne faut donc jamais ſe plaindre.

XIII. C'eſt être bien ridicule & bien étranger dans le monde, que de s'étonner de quoi que ce ſoit.

XIV. Ou c'eſt une deſtinée abſoluë & un ordre inévitable qui gouverne tout; ou c'eſt une providence qu'on peut ſe rendre propice, ou

XII. *Deſormais il ne faut ſe plaindre ni des Dieux ni de la Nature.*] Car la Nature ne fait qu'obeïr à Dieu, & Dieu ne fait rien que de juſte.

Il ne faut donc jamais ſe plaindre.] S'il faloit ſe plaindre, il ne faudroit ſe plaindre que de ſoi-même. Mais il ne le faut pas, puiſque tout doit être indifferent à un homme de bien, hors le peché. Et c'eſt dans ce ſens qu'Epictete a fort bien dit, *accuſer les autres de ſes propres maux, c'eſt d'un ignorant; n'en accuſer que ſoi-même, c'eſt d'un homme qui commence à s'inſtruire; & n'en accuſer ni ſoi, ni les autres, c'eſt d'un homme parfaitement inſtruit.*

XIV. *On c'eſt une deſtinée abſoluë & un ordre inévitable.*] C'eſt-à-dire une providence inflexible, & qui ne change rien à ce qu'elle a determiné, comme le croyoient la pûlpart des Stoïciens rigides.

On c'eſt une providence qu'on peut ſe rendre propice.] C'eſt

ou c'eſt le hazard & une confuſion temeraire. Si c'eſt l'immuable neceſſité, pourquoi t'oppoſes-tu à ſes arrêts? Si c'eſt la providence que tu puiſſes te rendre propice, pourquoi ne tâches-tu pas de te rendre digne de ſon ſecours? Et ſi c'eſt le haſard aveugle, réjouïs-toi de ce que dans un ſi grand deſordre tu as au-dedans de toi une ame intelligente pour te conduire; ſi le tourbillon t'envelope & t'entraîne, qu'il entraîne ta chair & tes eſprits. Il ne dépend pas de lui d'entraîner ton ame.

XV. Une lampe éclaire juſqu'à ce qu'elle ſoit éteinte & ne perd pas un ſeul moment ſa lumiere. Comment donc laiſſerois-tu éteindre avant la mort la verité, la juſtice & la temperance qui ſont en toi.

XVI. Sur tout ce qui te fait croire qu'un autre a peché, ne manque pas de dire en toi-même: Que ſçai-je ſi c'eſt un peché? Que s'il a peché

C'eſt la providence qu'Antonin croioit avec la plûpart des Stoïciens mitigez, & c'eſt celle que nous croyons, ſans donner pourtant aucune atteinte à l'immutabilité des decrets de Dieu.

XV. *Comment donc laiſſerois tu éteindre avant la mort la verité, la juſtice & la temperance.*] Nous ſommes des lampes vivantes, ſi nous laiſſons éteindre nôtre lumiere, c'eſt nôtre faute; car il dépend de nous de l'entretenir toûjours par le moyen de la charité & des bonnes œuvres.

XVI. *Que ſçai-je ſi c'eſt un peché.*] *Car il y a beaucoup de choſes qui ſe font à deſſein pour une utilité cachée.*

a peché veritablement, fais d'abord cette reflexion, qu'il s'eſt condamné lui-même, & que c'eſt comme s'il s'étoit lui-même déchiré le viſage avec ſes ongles. Souviens-toi en même-temps que celui qui ne veut pas que les méchans pechent eſt ſemblable à celui qui voudroit empêcher les figues d'avoir du lait amer, les enfans de pleurer, les chevaux de hanir & toutes les autres choſes qui ſont naturelles, & d'une neceſſité indiſpenſable. Car que peut faire à cela le miſerable qui a ce naturel vicieux? gueris le donc, ſi tu es ſi habile.

XVII. Une choſe n'eſt pas honnête, ne la fais pas; elle n'eſt pas vraye, ne la dis point, & ſois toûjours le maître de tes mouvemens.

XVIII. Il faut avoir toûjours le monde entier devant les yeux, & ſe dire à tous momens: Qu'eſt-ce qui me donne preſentement une telle penſée? la bien developer & conſiderer ſeparément ſa matiere, ſa forme, ſa fin & le temps de ſa durée.

XIX. Commence enfin à ſentir qu'il y a en

chée. Comme Antonin le dit lui-même dans l'art. XIX. du Liv. XI. on peut voir là les Remarques.

Qu'il s'eſt condamné lui-même, & que c'eſt comme s'il s'étoit lui même déchiré le viſage avec ſes ongles] La conſcience ſeule des méchans nous vange aſſez de leurs injures; car elle leur fait ſouffrir des tourmens qui ne finiſſent point. C'eſt un vautour qui dechire leurs entrailles.

XIX. *Qu'il*

en toy quelque choſe de plus conſiderable, & de plus divin que ce qui produit tes paſſions, & qui te remuë comme une marionnette par des reſſorts étrangers.

XX. Qui eſt preſentement mon ame? Eſt elle crainte, ſoupçon, deſir, ou quelque choſe de ſemblable?

XXI. La premiere choſe c'eſt de ne rien faire temerairement & ſans deſſein. Et la ſeconde, de ne rien faire qui ne tende au bien de la ſocieté.

XXII. Penſe que dans peu tu ne ſeras plus, ni toy, ni rien de ce que tu vois, ni aucun de ceux qui ſont preſentement en vie. Toutes choſes ſont faites pour être changées & détruites, afin qu'il en naiſſe d'autres de leurs debris.

XXIII. Tous n'eſt qu'opinion, & l'opinion eſt en toy, defais-t'en donc quand tu voudras, &

XIX. *Qu'il y a en toi quelque choſe de plus conſiderable & de plus divin que ce qui produit tes paſſions.*] Ce qui produit nos paſſions c'eſt l'ame animale, nos eſprits animaux, qui étant émeus par les objets exterieurs, nous agitent & nous remuent; & ce ſont ces eſprits qu'Antonin appelle des reſſorts étrangers, parce qu'ils ſont hors de nous, hors de nôtre ame, & une preuve aſſeurée que ce qui cauſe nos paſſions n'eſt pas ce que nous avons de plus parfait, c'eſt que nous trouvons en même-temps en nous une choſe toute differente, qui quand elle veut juger de ces mêmes paſſions, les combat & les tient ſoumiſes.

XX. *Qu'eſt preſentement mon ame? eſt elle crainte, ſoupçon, deſir.*] Car nôtre ame n'eſt que ce qu'elle penſe, comme cela a été dit ailleurs.

XXIII. *Et*

& comme ceux qui ont doublé un cap, tu ne trouveras plus tranquillité, que sûreté, & tu voyageras comme dans un golfe doux & paisible.

XXXIV. Toute action qui cesse & finit en son tems, ne souffre aucun mal de ce qu'elle cesse & celuy qui la fait, n'en souffre aucun non plus de cette cessation. Il en est de même du tissu de toutes nos actions, que nous appellons la vie. S'il finit en son temps, il ne reçoit aucun mal de cette fin; & celuy qui termine quand il faut cet enchaînement d'actions, n'est point malheureux. Or c'est la nature qui mesure le tems, & qui assigne à chacun son terme; quelquefois c'est la nature particuliere, comme il ar-

XXIII. *Et comme ceux qui ont doublé un cap, tu ne trouveras plus que tranquillité & que sûreté.*] Nos opinions sont les vents qui nous agitent, chassons-les, & nous serons comme ceux qui ont doublé un cap. En approchant de ce cap ils étoient le jouet des vents; mais ils ne l'ont pas eu plûtôt doublé, que ce même cap les a mis à couvert de l'orage.

XXIV. *Toute action qui cesse & finit en son temps ne souffre aucun mal de ce qu'elle cesse.*] Au contraire on peut dire qu'elle est parfaite quand elle cesse, & que c'est un bien. Antonin prouve fort bien que la mort ne peut être un mal, & qu'il est ridicule de la craindre.

Il en est de même du tissu de toutes nos actions.] Car ce qui est vrai de l'une, l'est aussi necessairement de toutes les autres.

Quelquefois c'est la nature particuliere, comme il arrive à ceux qui meurent de vieillesse, mais en general c'est

arrive à ceux qui meurent de vieilleſſe ; mais en general c'eſt la nature univerſelle qui gouverne tout, & qui changeant & remuant à ſon gré toutes ſes parties, fait que le Monde ſubſiſte toûjours frais & toûjours jeune. Or ce qui eſt utile à l'Univers eſt toûjours de ſaiſon & toûjours beau. La ceſſation de la vie n'eſt point un mal, puis qu'elle n'eſt point honteuſe, car elle ne depend pas de nous, & n'eſt point contraire aux loix de la ſocieté ; & elle eſt un bien,

c'eſt la nature univerſelle.] Antonin n'opoſe pas la nature particuliere à la nature univerſelle, cela ſeroit contraire à ſes principes & à la verité. Son deſſein eſt de combatre cette erreur qui nous fait dire tous les jours que des enfans qui meurent, *meurent avant leur terme*, & que ceux qui ſe tuent *previennent le jour de leur mort*. C'eſt un langage plein de fauſſeté, & qui n'eſt pardonnable qu'à la foibleſſe des hommes. Perſonne ne meurt que dans le tems qui luy eſt donné, & c'eſt la Nature univerſelle qui meſure, & qui diſtribuë le tems à chacun comme il luy plaît, aux uns plus, aux autres moins ; & comme ceux qui meurent de vieilleſſe ſont fort rares, Antonin dit que c'eſt la nature particuliere qui regle leurs cours, c'eſt à dire, que la Nature univerſelle a fait une exception à ſa regle, & c'eſt cette exception qu'il appelle une Nature particuliere : car en effet ces gens là vivent comme s'ils étoient conduits par une Nature differente de celle qui met des bornes à la vie des autres hommes ; mais ce n'eſt qu'une ſeule & même Nature, c'eſt à dire, Dieu.

Puis qu'elle n'eſt point honteuſe, car elle ne dépend pas de nous.] Il n'y a rien de honteux pour nous que ce qu'il depend de nous de faire ou de ne pas faire, comme il a été prouvé ailleurs.

bien, puis qu'elle eſt commode, utile, & convenable à l'Univers qu'elle renouvelle.

XXV. Celuy-là eſt gouverné & porté par l'eſprit de Dieu, qui concourt avec Dieu à un même deſſein, & qui regle ſes volontés ſur les ſiennes.

XXVI. Voicy trois regles qu'ils faut avoir toûjours preſentes; la premiere, pour ce qui regarde tes actions, de ne rien faire temerairement & d'une autre maniere que la juſtice même ne l'auroit fait. Et pour ce qui eſt des accidens qui t'arrivent du dehors, d'être perſuadé qu'ils viennent du haſard ou de la providence, & qu'il ne faut jamais ni accuſer la providence, ni ſe plaindre du haſard. La ſeconde de conſiderer ce que chaque choſe étoit avant qu'elle eût reçû l'ame avec la vie, & ce qu'elle eſt depuis qu'elle l'a reçûë juſqu'à ce qu'elle la rende, de quelles parties elle eſt compoſée, & en quelles parties elle ſe diſſout. La troiſiéme enfin, c'eſt de penſer que ſi tu t'étois une fois élevé au-deſſus des nuës, & que tu euſſes contemplé

XXV. *Celuy-là eſt gouverné & porté par l'eſprit de Dieu qui concourt avec Dieu.*] Il n'y a rien de plus ſûr que cette regle, & il depend toûjours de nous de connoître par ſon moyen & l'état où nous ſommes, & quel eſt l'eſprit qui nous conduit.

XXVI. *Et d'une autre maniere que la juſtice même ne l'auroit fait.*] Car cela eſt poſſible aux hommes avec le ſecours de Dieu.

templé de là les hommes & toutes les choſes humaines, leur confuſion & leur desordre; & vû cette multitude innombrable d'habitans qui demeurent dans l'air & dans la region étherée, toutes les fois que tu t'éleverois à la même hauteur tu les verrois toûjours de même: car leur ſeule qualité permanente, c'eſt d'être toûjours ſemblables, & toûjours de peu de durée. Où eſt donc là ce grand ſujet de vanité?

XXVII. Chaſſe l'opinion, & te voilà ſauvé. Or qui eſt-ce qui t'empêche de la chaſſer?

XXVIII. Quand tu es fâché de quelque choſe, tu as oublié que tout arrive pour le bien de la nature univerſelle; & que les fautes des autres ne te regardent point. Que tout ce qui ſe fait a toûjours été, ſera toûjours & eſt preſentement par tout de même. Qu'il y a entre les hommes une étroite liaiſon, & une parenté qui ne

Et vû cette multitude innombrable d'habitans qui demeurent dans l'air & dans la region étherée.] Les Platoniciens & les Stoïciens croyoient que l'air & la region étherée étoient peuplez d'un nombre infini d'habitans qu'ils appelloient des Demons, dont les uns étoient viſibles, & les autres inviſibles, & pourtant tous mortels.

Où eſt donc là ce grand ſujet de vanité.] Puiſque toutes les choſes humaines ne ſont que deſordre & que confuſion, & qu'il n'y a rien ſur la terre, dans l'air & dans la region étherée qui ne ſoit de même nature, & ſujet aux mêmes loix, qu'eſt-ce donc qui peut faire l'orgueil des hommes, & où trouvent ils ce grand ſujet de vanité? Ils auroient bien plus de raiſon de gemir de ſe voir engagez dans ce torrent de corruption & de miſere.

ne vient pas tant de la chair & du sang, que de ce qu'ils participent tous à une même ame. Tu as encore oublié que cette ame de chacun est un Dieu & une émanation de la Divinité. Que rien n'est à nous en propre ; mais que tes enfans, ton corps & tous tes esprits viennent de Dieu ; que tout n'est qu'opinion, & enfin que le temps present est le seul dont chacun jouït, & qu'il puisse perdre.

XXIX. Il est bon de repasser souvent en sa memoire tous ceux qui ont été extremement fâchez de quelque chose ; ceux qui ont été élevez au faite de la gloire ; ceux qui ont été precipitez dans un abîme de calamités ; ceux qui ont eu des inimitiés violentes ; enfin tous ceux qui ont reçû les plus grandes faveurs de la fortune, ou éprouvé ses plus grands revers en quelque état que ce soit ; & ensuite il faut faire cette reflexion : Où sont-ils ? que sont-ils devenus ? Ce n'est plus que fumée & que cendre, ils ne vivent plus que dans les discours des hommes, ou même ils n'y vivent déja plus. Pense en même temps à ce que faisoit par exemple Fabius Catulinus à sa maison de campagne ; Lucius Lupus & Stertinius à Baies ; Tibere & Velius

XXVIII. *Que cette ame de chacun est un Dieu, & une émanation de la Divinité.*] Nôtre ame n'est pas Dieu, mais l'ouvrage de Dieu, & Dieu y habite.

XXIX. *Fabius Catulinus à sa maison de campagne ; Lucius Lupus & Stertinius à Baies ; Tibere & Velius Rufus.*

Velius Rufus à Caprées. Penſe à tous les empreſſemens inquiets, avec leſquels ils couroient à tout ce que leur imagination ſeduite leur faiſoit paroître digne de leurs ſoins & de leur eſtime; combien tout cela étoit mépriſable & vil, & qu'il y avoit bien plus de raiſon & de ſageſſe à ſe montrer en toutes rencontres juſte, temperant & ſoumis aux ordres de Dieu, avec une ſimplicité ſans fard: car il n'y a rien de plus mauvais & de plus inſupportable que l'orgueil, nourri & enflé par une humilité fauſſe.

XXX. Quand les libertins te demanderont, où c'eſt que tu as vû les Dieux, & comment tu ſçais qu'il y en a, que tu leur rendes un ſi grand culte; tu leur répondras premierement qu'ils ſont

Rufus à Caprées.] L'exemple de Tibere me perſuade que tous ceux qui ſont nommez icy s'étoient retirez à la campagne pour y mener la même vie que ce Prince avoit menée à Caprées, où il s'étoit plongé dans toutes ſortes d'infames débauches, & où il avoit créé un nouvel Officier de ſa maiſon qu'il appella *le Maître des voluptés.*

Car il n'y a rien de plus mauvais & de plus inſuportable que l'orgueil nourri & enflé par une humilité fauſſe.] L'expreſſion d'Antonin me paroît admirable, & il n'y a rien de plus vray: l'humilité n'eſt ſouvent qu'une nouvelle enflûre de l'orgueil, qui ne ſçachant plus comment croître, ſe ſert même du neant de l'humilité pour ſe bouffir.

XXX. *Tu leur répondras premierement qu'ils ſont viſibles.*] Car Dieu s'eſt aſſez manifeſté par ſes Ouvrages, & comme dit ſaint Paul: *Les choſes qui ont été faites*

ſont viſibles, & que d'ailleurs, quoy que tu ne voyes pas ton ame, tu ne laiſſes pas de la reſpecter : qu'il en eſt de même des Dieux ; les effets merveilleux que tu reſſens tous les jours de leur pouvoir, te prouvent qu'ils ſont, & ſont que tu les adores.

XXXI. Le bonheur de la vie conſiſte à conſiderer ce que chaque choſe eſt en elle-même, & à connoître ſa matiere & ſa forme ; à faire de tout ſon cœur des actions de juſtice, & à dire toûjours la verité. Que reſte-t-il aprés cela qu'à jouïr de la vie en accumulant bonne action ſur bonne action, ſans laiſſer entre deux le moindre intervalle, ni le moindre vuide ?

XXXII.

depuis la création du monde, rendent viſible ce qu'il y a d'inviſible en Dieu.

Et que d'ailleurs, quoy que tu ne voyes pas ton ame, tu ne laiſſes pas de la reſpecter.] Quand nous examinons les qualités & les proprietés de la matiere, nous ne ſçaurions douter de l'exiſtence de l'ame, nous la voyons plus clairement que nous ne voyons les Corps. C'eſt pourquoy Antonin dit dans le 1. chap. du Liv. x. *Mon ame, quand ſeras tu plus viſible & plus aiſée à connoître que le corps qui t'environne.* Tout de même quand nous examinons la nature & les qualités de l'ame, il faut neceſſairement ou nous aveugler volontairement nous-mêmes, ou être entierement convaincus de l'exiſtence de Dieu. Car Dieu eſt au-deſſus de l'ame à proportion de ce que l'ame eſt au-deſſus de la matiere, & l'un & l'autre ſont tres-ſenſibles & tres-viſibles par leurs effets.

XXXI. *Sans laiſſer entre deux le moindre intervalle, ni le moindre vuide.*] Car dès qu'on ceſſe de faire du bien, quelque petit que ſoit l'intervalle, il rend tout le paſſé inutile, & c'eſt toûjours à recommencer.

XXXII. *Il*

XXXII. Il n'y a qu'une même lumiere du Soleil, quoi qu'elle ſoit diviſée & ſeparée par des murailles, par des montagnes, & par mille autres choſes; il n'y a qu'une même matiere, quoy qu'elle ſoit diviſée en des millions de corps ſeparez; il n'y a qu'un ſeul & même eſprit quoy qu'il ſoit partagé en une infinité de natures differentes, & de differens individus; il n'y a qu'une même ame intelligente, quoy qu'elle ſemble être ſeparée & diviſée en toutes les autres parties de tous ces êtres differens; la forme & la matiere inſenſible n'ont aucune liaiſon l'une avec l'autre, elles ſont pour-

XXXII. *Il n'y a qu'une même lumiere du Soleil.*] Antonin veut prouver dans ce Chapitre que l'amour du Prochain eſt ſi naturelle qu'il faut faire violence à l'ame pour arrêter le penchant qui la porte à cette eſpece d'union, & ſa preuve eſt tres-forte & tres-ſolide.

Il n'y a qu'un même eſprit.] Qu'une même ame animale, & qu'une même forme. L'une pour les animaux, & l'autre pour les corps inanimez, comme les plantes, le bois, la pierre, *quæ uno ſpiritu continentur*, comme parle Pomponius.

Il n'y a qu'une même ame intelligente.] Car les Stoïciens croyoient que les ames étoient des parties de la Divinité. Mais quoy que cela ſoit faux dans leur ſens, il eſt pourtant vray de dire que toutes les ames ſont d'une ſeule & même nature, & cela ſuffit pour la conſequence qu'Antonin en veut tirer.

La forme & la matiere inſenſible n'ont aucune liaiſon l'une avec l'autre.] Ce paſſage étoit tres difficile, peut-être en aurai je démêlé le ſens. Par le mot *de forme*, Antonin entend dans l'animal raiſonnable l'ame intelligente; dans l'animal privé de raiſon, l'ame animale; & dans

pourtant unies & liées par l'esprit de l'Univers qui les assemble malgré elles ; mais l'une intelligente a une inclination particuliere & propre pour sa semblable, elle se joint à elle, & rien n'en peut empêcher l'union.

XXXIII. Que souhaites tu ? d'être ? de sentir ? d'avoir du mouvement ? de croître ? de ne croître plus ? de parler ? de penser ? Qu'y a-t-il là qui te paroisse digne de tes desirs ? Si donc toutes ces fonctions separées sont si méprisables, va tout d'un coup à ce dernier retranchement, qui est de suivre la Raison & Dieu. Mais souviens toy que c'est blesser le respect qu'on leur doit, & ne pas les suivre que d'être faché que la mort vienne nous priver de toutes choses.

XXXIV. Que la partie du temps infini assignée à chacun est petite, & qu'elle est bien-tôt absorbée & engloutie par l'éternité ! quelle petite portion de toute la matiere t'a été distribuée ! quelle petite part as-tu à l'esprit universel ?

dans les plantes & les corps inanimez, l'esprit qui les assemble & qui les unit. Il dit donc que dans tous ces êtres differens, la forme & la matiere sont deux choses naturellement incompatibles ; mais que Dieu les joint malgré elles par un effet de son pouvoir : au lieu que l'ame raisonnable cherche d'elle même à s'unir avec sa semblable, & que rien ne peut arrêter ce penchant, il n'y a personne qui ne le sente.

XXXIV. *Quelle petite part as-tu à l'esprit universel.*] Cet esprit universel n'est pas icy l'ame universelle, & intel-

sel! & dans toute la terre quel point a-t-on choisi pour t'y faire ramper! si tu t'entretiens bien de ces pensées, tu ne trouveras rien de grand que de faire ce que ta propre Nature demande, & que de souffrir ce qu'il plaît à la Nature universelle de t'envoyer.

XXXV. Quel usage fait présentement ton ame d'elle-même? car tout consiste en cela. Tou-

intelligente, c'est-à-dire, la Divinité, car comment pourroit-on accorder la petite idée qu'Antonin veut donner de la portion que nous en possedons, avec l'opinion qu'il avoit que cette même portion étoit une partie de Dieu, & Dieu elle-même? Il y auroit là de l'impieté, & cela seroit même contraire à ses principes. L'esprit universel est donc icy l'ame animale du monde, que ces Philosophes établissoient comme le fonds, la source d'où les esprits animaux de tous les hommes étoient émanez. C'est ce qu'il a dit dans l'art. 32. de ce Livre. *Il n'y a qu'un seul & même esprit.* Quoy que je voye bien le but d'Antonin, qui est de nous porter à mépriser une chose qui n'est rien auprés de son tout, je ne sçay si en examinant sa pensée à fond on la trouveroit bien solide. Qui est l'homme qui pourra me persuader que je dois mépriser mon ame animale, parce qu'elle n'est pas composée d'une plus grande quantité de cet esprit animal qui est répandu dans le monde? N'est-ce pas comme s'il vouloit me porter à mépriser la lumiere sous pretexte que je ne reçois pas dans mes yeux un plus grand nombre de rayons? Mais il suffit pour Antonin que sa pensée soit juste en un sens, & elle l'est.

XXXV. *Quel usage fait présentement ton ame d'elle-même?*] Que nous rougirions souvent si nous nous faisions souvent cette demande?

Car tout consiste en cela.] Ce n'est pas seulement le princi-

Toutes les autres choſes, ſoit qu'elles dependent de toy ou non, ne ſont que cendre & que fumée.

XXXVI. Une des plus fortes raiſons pour faire mépriſer la mort, c'eſt que ceux même qui ont établi le ſouverain bien dans la volupté, & le ſouverain mal dans la douleur, l'ont pourtant mépriſée.

XXXVII. Celuy qui ne trouve d'autre bien que ce qui eſt de raiſon, à qui il eſt égal d'avoir eu le temps de faire peu ou beaucoup d'actions raiſonnables, & qui ne met aucune diffe-

principal, c'eſt le tout; mais nous prenons le change, & nôtre ame, au lieu de s'occuper toute entiere d'elle-même, ne ſonge qu'au corps. Il faut avouër auſſi que malheureuſement pour elle tout ne luy parle que pour le corps.

XXXVI. *Ceux qui ont établi le ſouverain bien dans la volupté & le ſouverain mal dans la douleur, l'ont pourtant mépriſée.*] Il eſt certain que c'eſt une des plus fortes raiſons pour faire mépriſer la mort, car c'eſt une demonſtration claire que ces gens-là étoient perſuadez que la mort n'eſt point un mal. Antonin parle icy d'Epicure qui mépriſoit veritablement la mort, & qui ſoutenoit qu'elle n'eſt ni pour les vivans, ni pour les morts. Car pendant qu'on vit on ne meurt pas, & quand on eſt mort on n'eſt plus. Tous les biens & tous les maux conſiſtent dans le ſentiment, la mort eſt une privation de ſentiment, elle n'eſt donc par elle-même ni un bien ni un mal.

XXXVII. *A qui il eſt égal d'avoir eu le temps de faire peu ou beaucoup d'actions raiſonnables.*] Et il le doit être à tout le monde, car, comme cela a été prouvé ailleurs, on

difference entre jouïr fort long-tems de la vûë de ce monde, & n'en jouïr que peu d'années, celuy-là, dis-je, ne craint point la mort.

XXXVIII. Mon ami, tu as vêcu dans cette grande ville, qu'importe que tu n'y ayes vêcu que cinq ans? Ce qui eſt ſelon les loix eſt égal pour tout le monde. Quel grand mal eſt-ce donc pour toy d'être envoyé hors de cette ville, non pas par un Tyran, ni par un Magiſtrat injuſte, mais par la Nature même qui t'en a fait Citoyen? C'eſt comme ſi le Preteur renvoyoit de la ſcene un Comedien qu'il auroit loûé. Mais je n'ay pas encore achevé les cinq actes? je n'en ay repreſenté que trois. C'eſt bien dit, tu en as repreſenté trois; or dans la vie trois

on n'eſt pas recompenſé ſelon le nombre, mais ſelon la qualité des actions.

XXXVIII. *Mon ami, tu as vêcu dans cette grande Ville.*] C'eſt-à-dire, dans le Monde qu'il conſidere comme une Ville dont toutes les autres Villes ne ſont que les hôtelleries & les maiſons.

Que cinq ans.] C'eſt une maniere de parler pour dire un temps fort court.

Ce qui eſt ſelon les Loix eſt égal pour tout le monde.] Voilà une grande verité; quelque differentes que puiſſent être les choſes par elles-mêmes, elles deviennent égales quand elles ſont ordonnées & diſpenſées par la Loy.

Non pas par un Tyran, ni par un Magiſtrat injuſte.] Car il n'y a ni Tyran, ni Magiſtrat injuſte qui ait ce pouvoir, s'il ne luy eſt donné de Dieu. Ainſi c'eſt toûjours Dieu qui diſpoſe de nous comme il luy plaît.

Dans

trois actes font une piece complete, & celuy-là seul luy marque ses veritables bornes qui l'ayant composée juge presentement à propos de la finir. Tu n'es cause, ni de l'un, ni de l'autre, ni de son commencement, ni de sa fin, tu n'es qu'Acteur, retire-toy donc avec des sentimens doux & paisibles, comme le Dieu qui te donne congé est propice & doux.

Dans la vie trois actes font une piece complete.] Voilà la difference qu'il y a entre les pieces de theatre & la piece de nôtre vie. Celles là doivent avoir cinq actes pour être entieres, & celle-cy est entiere par tout où elle finit.

Comme le Dieu qui te donne congé est propice & doux.] Il depend de tous les hommes de trouver à leur derniere heure Dieu propice & doux. Car il l'est pour ceux qui se repentent & qui meurent en sa crainte & en son amour.

FIN

1409996

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI